

Docteur Séisme

Richard Sapis
Warren Murphy

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Docteur Séisme



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

n° 5

DOCTEUR SÉISME

PLON

Traduit de l'américain par
Brigitte Sallebert

Titre original :
DR QUAKE

ISBN : 2.259.00313.3

Dépôt légal : 4ème trimestre 1977

CHAPITRE I

Chaque homme doit à Dieu une vie. La Californie elle, lui doit un désastre, payable à peu près deux fois par siècle.

Pour ceux qui ont la chance de ne pas être emportés sur des centaines de mètres par la terre mouvante, pour ceux qui ne sont pas enterrés vivants dans leur maison avec la peur vissée au corps, pour ceux qui ne sont pas mis en terre plus profond que ne le ferait un fossoyeur, ces malheurs ne revêtent que l'aspect d'un simple ajustement géologique. Une simple libération de pression.

Ces désastres résultent d'une blessure de l'écorce terrestre, baptisée la faille San Andréa, l'une des nombreuses failles qui font de la Californie une bombe à retardement qui aurait plusieurs mèches. Toutes allumées.

La faille San Andréa a sept cents kilomètres de long, elle va de Baja, au sud de la Californie, à Mendocino, au nord. Elle est due au plateau du Pacifique qui, en surface, avance en direction nord-ouest et au plateau continental nord-américain, qui, lui, avance en direction sud-est à la vitesse de plusieurs centimètres par an. La veine entre ces deux plateaux court tout au long de la Californie et lorsque ceux-ci se heurtent... Il y a un tremblement de terre.

Dans un espace limité, à l'est de Los Angeles, dans le comté de San Aquino, les plateaux s'accrochent assez souvent, augmentant la pression. Lorsqu'ils se séparent, et relâchent leur tension, à peu près deux fois par siècle, la nature paie son dû bi-séculaire. Lorsque la terre le long de la faille fait une embardée, les hommes se trouvant sur plusieurs centaines de kilomètres aux alentours pensent voir arriver la fin du monde. Pour certains d'entre eux c'est bien la fin en effet.

Beaucoup de géologues pensent que la prochaine explosion du verrou fera ressembler toutes les armes nucléaires inventées jusqu'à ce jour aux lances de nos ancêtres. Ces géologues pensent que la Californie est condamnée à voir un jour une effusion de sang jusqu'ici sans précédent dans l'Histoire. Cela peut avoir lieu dans cinq minutes ou dans trente ans, mais cela aura lieu. La terre attend... ses victimes profitent du soleil californien jusqu'à ce que retentisse pour elles

l'heure de la mort... une heure connue uniquement de Dieu.

C'est pour cela que lorsque un homme expliqua à Washington qu'il prétendait pouvoir maîtriser cette terreur personne ne le crut. Et, par la suite, on jugea invraisemblable que quiconque puisse déclencher volontairement un tel désastre. Invraisemblable, jusqu'au jour où un géologue attaché au gouvernement prit connaissance d'un rapport précis sur un phénomène qu'il n'arrivait pas à croire.

— Mais c'est impossible ! dit-il. C'est aussi impossible que...

— Aussi impossible que de jeter des gens dans un four ! rétorqua le visiteur de San Aquino, en Californie.

CHAPITRE II

C'était impossible. Mais c'était cependant en train de se produire à l'heure indiquée.

Les oiseaux s'envolaient. Les lapins s'enfuyaient affolés à travers les vignes. Trois écureuils se précipitèrent pour remonter la route de terre, sans chercher à se cacher. Les arbres se balançaient, leurs feuilles tombant comme des confettis verts. Une mince poussière rose s'éleva sur le paysage de San Aquino, comme si quelqu'un était en train de faire exploser de la dynamite dans les entrailles de la Californie.

Quatre notables de San Aquino et le shérif regardèrent leur montre et grognèrent à l'unisson. Ils étaient debout à côté d'une Lincoln bien astiquée, à l'entrée de la ferme Gromucci, lieu que le shérif Wade Wyatt avait recommandé comme étant le meilleur pour observer ce qui se passerait tout en ne donnant pas l'impression d'être là pour cela.

— Nous ne voulons pas leur laisser voir que nous avons peur, vous savez, leur avait-il dit.

Alors maintenant le soleil était chaud, l'air chargé de poussière était difficilement respirable. Cela venait d'avoir lieu.

— Je n'arrive pas à y croire ! dit Harry Feinstein, propriétaire du grand magasin Feinstein. Je le vois mais je n'arrive pas à y croire. Lester as-tu bien 15 h 55 à ta montre ?

— Oui, répondit Lester Curpwell IV, président de la First Aquino Trust and Development Company, 15 h 55, exactement, à la seconde près.

Curpwell avait environ cinquante-cinq ans, il dépassait Feinstein de bien cinq centimètres, son visage était fort et régulier, exprimant l'intérêt, mais non l'inquiétude ; un visage qui prévoyait mais ne calculait pas. Il portait un complet foncé à fines raies, une chemise blanche, une cravate de l'université de Princeton.

Feinstein faisait plus Hollywood ; très bronzé, son visage reflétait la méditation et la tendresse. Il portait un blazer bleu marine sur un pantalon blanc. Les chaussures de Curpwell étaient en vernis noir,

alors que celles de Feinstein étaient en cuir souple d'Italie.

— Ils peuvent donc le faire, dit Feinstein.

— Maintenant nous savons qu'ils peuvent faire au moins ça, ajouta Curpwell.

— S'ils peuvent faire ça, ils doivent pouvoir faire plus, insista Feinstein.

— C'est juste, interrompit le shérif Wade Wyatt. Ils ont dit qu'ils pouvaient tout faire. Provoquer le tremblement de terre qu'ils voulaient. Aussi bien une petite secousse comme celle-ci que le grand jeu. Il écarta les mains pour donner l'idée d'une explosion énorme.

— Je ne veux tout simplement pas y croire, murmura Feinstein.

— Cela ressemble à une explosion, comme après la rupture d'un barrage, expliqua Dourn Rucker, président de la Rucker Manufacturing Company. Vous savez, la poussière et tout.

— Bon. Il y a des points positifs. Nous devrions penser aux points positifs, dit Sonny Boydenhausen, président de la Boydenhausen Realty et président de la Chambre de Commerce de San Aquino. Il ressemblait à Rucker. Tous les deux mesuraient plus d'un mètre quatre-vingts, avec des visages doux, et un léger début d'embonpoint. Lorsqu'ils s'habillaient de la même façon, de nombreuses personnes les prenaient pour des jumeaux. Aujourd'hui, ils portaient des complets gris avec des chemises roses.

— Il doit bien y avoir des points positifs, insista-t-il.

— Écoutez, ils nous ont montrés qu'ils pouvaient provoquer un séisme. Mais ils ont dit qu'ils pouvaient aussi le prévenir. S'ils le peuvent vraiment, c'est fantastique. Ce serait extraordinaire pour les valeurs immobilières dans le coin. Penses-tu qu'on puisse leur faire confiance, Wade ?

— Je ne sais pas, répondit le shérif Wyatt. Tout ce que je sais c'est qu'ils ont fait ce dont ils nous avaient menacés.

Wyatt était un homme fort, plutôt rougeaud, avec un beau chapeau de cow-boy, un stetson, et un drapeau américain en diamants et rubis accroché à son col.

Il portait un colt modèle 44 avec cinq encoches sur le manche. Il les avait gravées lui-même, en faisant très attention. Il racontait qu'elles symbolisaient cinq hommes tués. En vérité il ne s'agissait que d'un doigt coupé.

— Huit mille dollars par mois c'est un bon prix. Huit mille dollars par mois, dites donc, c'est raisonnable, dit Boydenhausen.

— Comme après un barrage, répétait Rucker contemplant le champ enfumé.

— Impossible, dit Feinstein.

— Deux mille dollars c'est trop pour vous ? demanda Wyatt sur un ton méprisant. Il évita le regard courroucé de Curpwell, il ne

voulait pas avoir à subir un autre sermon sur l'antisémitisme.

— Ce n'est pas pour l'argent. Je donnerais dix fois cette somme pour un programme d'éducation et plus de cinquante fois pour un hôpital. Mais c'est le chantage qui me déplaît. Savez-vous dans quel genre de pays nous vivons Wade ?

— L'Amérique Mr. Feinstein, nous vivons en Amérique, pays béni de Dieu.

Il gonfla la poitrine en disant cela, ce qui fit dangereusement glisser sa cartouchière. Il avait du mal à s'entendre avec Feinstein dont le cœur sensible semblait toujours défendre les causeurs de troubles, les voyous, les ringards. Mais par contre jamais les hommes d'affaires ou les shérifs ou les gens bien qui faisaient de San Aquino un des endroits les plus agréables du monde.

On leur avait fait comprendre qu'il ne tenait qu'à eux d'en rester là, s'ils gardaient leur sang-froid, et ne faisaient rien d'inconsidéré. On avait contacté le shérif Wyatt par téléphone pour lui expliquer qu'ils savaient provoquer des tremblements de terre. Comme il se plaisait à le raconter, Wyatt les avait envoyés promener.

On lui avait annoncé un tremblement de terre pour le lendemain à midi, et ce fut chose faite. Le plus petit possible, juste une légère secousse. Ensuite ils rappelèrent pour annoncer une autre petite démonstration à l'intention de San Aquino. Cette fois-ci, la secousse aurait une intensité deux sur l'échelle Mercalli. Les oiseaux et les petits animaux seraient affectés, et eux, s'ils le souhaitent, pourraient la ressentir en se tenant au milieu d'un champ. Cela aurait lieu à 15 h 55.

On informa aussi Wyatt qu'ils pouvaient également faire dans le genre qui détruit des villes entières, et anéantit des civilisations. Mais comme ils étaient raisonnables, ils pouvaient éventuellement garantir qu'il ne se produirait rien ; cela ne coûterait que huit mille dollars par mois, soit deux mille dollars à chacun des quatre notables de la ville. Le tout leur semblant très raisonnable.

— Chantage, répéta Feinstein. Vous avez raison Wade, nous sommes en Amérique, et les Américains ne cèdent pas au chantage !

— Je comprends ce que vous ressentez Harry, interrompt Curpwell. Sonny et Dourn vous comprennent aussi, et je crois que si vous simplifiez un peu, le shérif comprendrait aussi. Mais vous pourriez voir cela sous un autre angle et au lieu d'un chantage, considérer cela comme une simple assurance. Combien pensez-vous que les habitants de San Francisco auraient payé pour ne pas connaître 1906 ? Il ne laissa pas Feinstein répondre et continua :

— De toute façon, réfléchissez-y. Nous nous retrouverons ce soir dans mon bureau à 20 h, et alors nous prendrons une décision.

Ils rentrèrent en ville, plongés dans leurs réflexions, gardant le

silence malgré les efforts de Wyatt qui tout en conduisant entretenait seul la conversation.

— Voilà, dit-il, deux mille dollars. Ma seule et unique contribution à ce chantage. Nous pouvons acheter un mois. Je prends l'avion ce soir et je vais à Washington en parler au gouvernement.

— Tu te souviens qu'ils ont été très clairs ? dit Rucker. Si nous parlons il y aura un tremblement de terre. Énorme ont-ils dit. Tout San Aquino pourrait bien y passer.

— Je ne le pense pas, répliqua Feinstein. Ils auront touché leur argent. Et personne ne saura que je me suis rendu à Washington.

— Tu n'y penses pas ! intervint Boydenhausen en élevant la voix. Je ne peux pas risquer ma vie sur tes suppositions. Et il enchaîna :

— Écoute, nous t'avons ouvert les portes de notre communauté, Feinstein, en 1920, à une époque où beaucoup de villes ne sautaient pas de joie en voyant arriver des gens comme toi. On t'a accueilli. Je ne dis pas que tu n'as pas aidé à construire l'hôpital et tout. Mais enfin tu fais partie de cette communauté, et tu n'as aucun droit de la mettre en danger. Un point c'est tout.

— Et moi je réponds, Sonny Boydenhausen, que l'on ne nous a pas aussi bien accueillis que ça, mais que nous nous sommes faits des amis parmi lesquels il n'y a jamais eu un Boydenhausen, ce qui ne fut pas un mal. Ce que je dis c'est que moi je fais partie d'une plus grande communauté, de celle formée par toutes les villes pauvres de cet État. Je fais partie aussi de toutes ces villes qui un jour risquent d'avoir à déterrer leurs enfants de dessous des tas de pierres, parce qu'ils n'auront pas pu payer. Et c'est à ça que je pense.

— Et moi je pense, hurla Sonny Boydenhausen, quelle chance de cocu nous avons de pouvoir nous sentir en sécurité. Combien je suis reconnaissant que mes enfants puissent échapper à cela. Tu veux tuer mes enfants Harry ? C'est cela ?

Harry Feinstein baissa les yeux et contempla la superbe table en chêne polie et cirée, qui de Curpwell en Curpwell passait à travers les générations de patriciens de San Aquino. Les Curpwell étaient des gens bien. Il connaissait bien la famille, comme l'avait bien connue son père.

C'était là un des aspects difficiles de sa décision. Il hésita un instant, regardant les visages des hommes autour de lui. Amis, ennemis, il ne voulait pas mettre la moindre vie en danger. Ils faisaient tous partie de sa vie. Pour lui ces gens comptaient tous plus que n'importe quel habitant de Los Angeles ou de San Francisco, ou de n'importe quelle autre ville de Californie qui risquait d'être la prochaine victime du chantage au tremblement de terre.

« Honnêtement Harry, se dit-il, n'es-tu pas en train d'exagérer ? Souviens-toi de l'époque où toi et Sonny vous étiez ensemble aux

postes d'arrières dans l'équipe de football de San Aquino en 1938. L'année où vous avez battu les Gothics de Los Angeles. Et comment après avoir été surnommés les joueurs les plus agressifs de l'État, toute l'équipe a célébré cette victoire en volant un tonneau de bière et en se soûlant. Et Wyatt, Wyatt qui ne fit jamais partie de l'équipe de football sous prétexte qu'il devait aller à la chasse pour nourrir sa famille. Mais tout le monde savait que la vraie raison pour laquelle Wyatt partait chasser en automne, c'était qu'il ne voulait pas être accusé de se défilier par peur. Le père de Wade avait toujours réussi à nourrir sa famille, mais Wade avait vu un film où des jeunes frontaliers n'allaient pas à l'école pour nourrir leur famille, il pensait que ça ferait bien.

« Et Dourn. Dourn le beau garçon. Dourn qui engrossa Pearl Fansworth en première au lycée, obligeant cette dernière à s'en aller et qui refit de même en terminale avec la sœur de Sonny qu'il fut contraint d'épouser. Et bien sûr, Lester Curpwell. Un être merveilleux. »

Harry Feinstein baissa à nouveau les yeux et se demanda pourquoi les choses n'étaient pas aussi nettes que lorsqu'il était encore à l'école ou en train d'étudier le Talmud, avec son père. Tout était alors si clair. Aujourd'hui plus rien ne lui paraissait évident, si ce n'est son désir que quelqu'un surgisse pour lui dire ce qui est bien et ce qui est mal et lui montrer la solution. Mais ce n'était plus possible. Dieu lui avait donné un cerveau et ceci afin qu'il s'en serve. Alors Harry Feinstein regarda ses amis, l'insigne précieux que Wade Wyatt portait sur son col, et dit très tristement et très doucement :

— Je dois faire ce que je dois faire et cela n'est pas chose facile. Je ne peux que regretter que vous ne le fassiez pas avec moi.

Son enveloppe était sur la table. Sonny Boydenhousen sortit de sa serviette une enveloppe similaire et la posa sur la table. Curpwell en ajouta une troisième, et Dourn Rucker fit de même.

Le shérif Wyatt les ramassa et les mit dans un petit sac poubelle en plastique. Les quatre hommes le regardèrent refermer le sac à l'aide d'un fil de fer recouvert de plastique rouge. Wyatt fit une boucle.

— L'argent ne pourra pas s'échapper, dit-il. Personne ne sourit.

Harry Feinstein évita le regard des autres.

— Et bien, au revoir, dit-il.

— Tu vas à Washington ? lui demanda Dourn Rucker.

— Ce soir, répondit-il.

— Écoute, ce que j'ai dit au sujet de la façon dont on vous a accueillis ici, à San Aquino, toi et ta famille. Comme si l'on vous rendait un service... Tu comprends ce que je veux dire.

— Je comprends, répondit Feinstein.

— J'ai l'impression que tu vas aller jusqu'au bout, dit Curpwell.

— Oui.

— J'aimerais pouvoir te dire que je pense que tu as raison, dit Boydenhousen. Et j'aimerais pouvoir te dire que j'ai envie de le faire avec toi. Mais je pense que tu as tort.

— Peut-être, mais... Harry Feinstein ne termina pas sa phrase. Lorsqu'il eut refermé sur lui la lourde porte du sanctuaire du pouvoir à San Aquino – le bureau Curpwell – le shérif Wyatt fit une suggestion. Il la fit tout en caressant les encoches sur son revolver. Lester Curpwell ne se donna même pas la peine de répondre, et Dourn lui fit comprendre que Feinstein le transformerait sûrement en chair à saucisse, et que par conséquent il ferait mieux de ranger son arme.

Curpwell remarqua que Feinstein avait peut-être raison. Rucker partagea cette opinion ainsi que Boydenhousen. Mais ils se rappelèrent qu'ils avaient tous une famille et qu'après tout ils en faisaient bien assez déjà puisqu'ils payaient pour tous les habitants de la ville et de la région.

— Finalement on est des philanthropes à la con. Deux mille dollars pour chacun d'entre nous tous les mois. Nous n'avons jamais demandé à qui que ce soit de participer, même pas au shérif car il n'a pas d'argent, dit Rucker. Finalement personne n'a le droit de nous montrer du doigt, nom d'un chien !

— Tout ce que je sais, dit Boydenhousen, c'est que nous achetons une garantie contre les tremblements de terre. Aller à Washington risque de tout gâcher. Ce serait trop bête. Nous devrions juste payer et la fermer.

— Messieurs, vous avez raison et Harry a tort, dit Lester Curpwell. Seulement voilà, je ne suis pas aussi sûr que ça que nous ayons beaucoup plus raison que lui.

Le shérif Wyatt leur fit part d'une idée.

— Écoutez, demain matin je vais recevoir les instructions pour la remise de l'argent. Si j'allais à l'endroit indiqué quel qu'il soit et que je me cache ? Vous savez, me camoufler comme j'ai appris un été au cours d'une période d'entraînement. Donc, je file la personne qui vient chercher l'argent. Vous y êtes ? Et, lorsque je les ai tous repérés, j'applique la méthode des Rangers, je ne leur fais pas de cadeau. Avec ma carabine, bang ! les grenades, whoosh ! bang ! whoosh ! Tuer ou mourir, je vous en donne ma parole de capitaine des Gardes Nationaux de l'État de Californie.

La réponse des trois notables de San Aquino fut unanime.

— Tu te contentes de laisser l'argent où ils te disent.

*
* *

Lester Curpwell resta un long moment assis derrière son bureau

après le départ des autres. Puis il décrocha son téléphone et appela un de ses très bons amis, conseiller du Président.

— Si ce que tu me racontes est vrai Lester, alors ils ont la possibilité de contrôler tout l'État de Californie.

— Je crois que c'est vrai, répondit Lester.

— Houahou ! C'est tout ce que je peux dire. Je ne vais en parler qu'au sommet. Je peux voir le Président tout de suite pour un truc pareil.

Le conseiller fut choqué par la réaction du Président. Il avait exposé son sujet dans les moindres détails de la même façon que Lester

Curpwell l'avait fait. Lester Curpwell IV, ancien agent OSS totalement de confiance.

Mais quand il eut terminé son exposé de faits précis, le Président dit :

— C'est bon. Oubliez tout ça et n'en parlez à personne.

— Mais Monsieur, vous ne me croyez pas ?

— Je vous crois.

— Mais c'est du ressort du F.B.I. ! Je peux leur donner tous les éléments.

— Vous ne donnerez rien à personne. Vous allez être une tombe à ce sujet. C'est tout. Bonsoir.

Le conseiller se leva pour se retirer, mais le Président l'arrêta.

— Laissez vos notes ici, s'il vous plaît, et ne vous en faites pas, nous ne sommes pas absolument sans défense.

— Oui, Monsieur, répondit le conseiller en déposant ses notes sur la table du Président. Lorsqu'il fut parti, le Président jeta les notes dans une corbeille électrique, celle qui faisait disparaître tout papier qu'on lui confiait sans même en laisser le moindre déchet. Les notes furent broyées en un instant.

Puis le Président se leva et se retira dans sa chambre. Du tiroir du haut d'une commode, il retira un téléphone rouge qu'il décrocha. Le téléphone ne sonna qu'une fois.

— Nous sommes dessus, dit la voix.

— Le truc en Californie ?

— Oui.

— C'est rapide, constata le Président.

— On n'avait pas le choix, répondit la voix.

— Ces gens, quels qu'ils soient, peuvent provoquer un désastre, dit le Président.

— En effet.

— Vous allez utiliser qui vous savez ?

— Y a-t-il autre chose Monsieur le Président ?

— Eh bien je voulais savoir si vous alliez l'utiliser ?

— Cela ne serait pas bon pour vous de savoir Monsieur. Vous risqueriez d'être tenté de chercher sa photo dans les journaux parmi la foule, si les journaux devaient avoir quelque chose à photographier là-bas.

— Supposons que vous vous serviez de cette personne, et que vous la perdiez ? demanda le Président.

— Eh bien nous la perdrons.

— Je vois.

— Si cela peut vous rassurer, Monsieur, je crois que nous avons une piste à ce sujet. Les protagonistes sont de la viande morte.

— Vous vous en servirez donc ?

— Bonsoir, Monsieur le Président.

Le téléphone émit un déclic et le Président le langea dans le tiroir. Alors qu'il le recouvrait d'une de ses chemises, il se demanda quel pouvait bien être le nom de cette personne très spéciale.

CHAPITRE III

Il s'appelait Remo et il avait lu un seul des livres de géologie qu'on lui avait fait parvenir à l'hôtel de St Thomas. Il n'avait pas consacré plus de cinq minutes au modèle réduit de la croûte terrestre de Californie, et n'avait prêté aucune attention au spécialiste convaincu d'être en train d'expliquer les failles et les tremblements de terre à un vendeur, récemment embauché par une compagnie d'instruments géologiques.

Ce n'est pas que Remo n'avait pas essayé. Il avait lu d'un bout à l'autre le livre de base pour tout étudiant entreprenant des études de géologie. Quand il l'avait eu terminé, sa tête était pleine de dessins de rochers, d'eau et de personnages très sévères. Il avait tout compris. Cela tout simplement ne l'intéressait pas. Le lendemain il avait déjà oublié quatre-vingt-cinq pour cent de ce qu'il avait lu la veille, et le surlendemain quatorze pour cent de plus.

Ce dont il se souvenait, c'était de l'échelle corrigée d'intensité Mercalli. Il ne se rappelait pas ce que c'était, mais se souvenait uniquement qu'elle existait. Il y pensait tout en contemplant du haut d'une falaise un éboulement de rochers recouverts de mousse. Peut-être était-il sur une échelle corrigée d'intensité Mercalli ? Qu'il en soit ainsi ou non, l'endroit qu'il contemplait à une centaine de mètres de lui, était bien l'endroit où cinq hommes allaient mourir. Ils seraient tués très proprement, et très silencieusement, et personne n'y verrait autre chose qu'un accident. Tuer, voilà ce que Remo savait très bien faire.

Il s'adossa contre un bel arbre, sentant l'air pur et salé des Caraïbes réchauffer son corps et caresser son âme. Le soleil brûla son visage fort, il ferma les yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, et croisa les bras sur son polo rayé, il releva une jambe sous ses fesses, appuyant son pied contre le tronc de l'arbre. Il entendait les voix des trois hommes assis près de leur camion ; « Ils étaient persuadés, mon vieux, qu'aucun homme blanc ne pouvait se faufiler jusqu'à eux à travers la jungle. C'est sûr, mon vieux. Ils étaient également certains que le moment de la livraison approchait. Si par

hasard il y avait le moindre problème, ils avaient leurs carabines, et ils pouvaient trouver un homme à plus de deux cents mètres et le faire très proprement. Oui Monsieur, très proprement ».

Remo présenta le côté droit de son cou au soleil. Son visage guérissait et on lui avait promis que ce serait la dernière fois qu'on le changerait. Maintenant il ressemblait presque à l'homme qu'il était lorsqu'il avait vécu normalement, avec ses empreintes fichées à Washington, une carte de crédit et une carte d'identité au nom de Remo Williams, policier. Il aimait ce visage. C'était le visage le plus humain qu'il ait jamais eu ; le sien.

Et même s'il devait rencontrer quelqu'un qui l'avait connu de vue, cette personne tout en reconnaissant un visage familier ne penserait jamais au policier Remo Williams. Parce que le policier Remo Williams était mort sur la chaise électrique dans le New Jersey, il y avait plusieurs années, condamné pour le meurtre d'un trafiquant de drogue.

Le trafiquant de drogue, lui, était bien mort, mais en vérité, Remo ne l'avait pas tué. Alors, en échange, Remo Williams n'était pas mort sur la chaise électrique. Mais le simulacre avait permis de le rayer une fois pour toutes des registres d'état civil – plus d'empreintes, plus rien – et de créer un homme qui n'existait pas.

C'était agréable de se sentir près de la mer des Caraïbes comme près d'une source de force. Remo se laissa aller aux frontières du sommeil. Un des hommes près du camion dit aux autres qu'il avait peur.

— Et si quelque chose ne marche pas comme prévu, mon vieux, je vais tuer ces types blancs. C'est le gros coup cette fois-ci. Je tuerai les flics aussi. Oui mon vieux, je le ferai. Le flic qui vient se frotter au vieux Rufus est un flic mort.

« Eh bien Rufus, pensa Remo, si tu veux tuer des hommes blancs ne te gêne pas, cela me permettra de dormir un peu plus. » Il eut l'impression de distinguer parmi le bruit des vagues, un ronflement éloigné de moteur.

Rufus avait aussi un conseil à donner. Il dit à ses deux compagnons, de ne pas se faire de mouron.

— Se faire du mouron. Pourquoi Rufus ?

— Ne pensez plus à ce qu'a dit la vieille sur la colline.

— J'avais pas remarqué qu'elle ait dit quelque chose, vieux.

Les voix avaient l'accent anglais chantant des Caraïbes, ce qui restait d'une colonisation qui n'avait été ni très brillante ni trop mauvaise.

Les Caraïbes paraissaient avoir divorcé d'avec la moralité courante.

— Au sujet d'aujourd'hui et du projet, poursuivit Rufus.

— Tu n’as rien dit au sujet d’aujourd’hui Rufus. Tu n’as pas dit que la vieille sur la colline ait dit quelque chose sur aujourd’hui.

— Ce qu’elle a dit n’a pas d’importance.

Remo était sûr que Rufus regrettait d’avoir soulevé le sujet. C’était sans importance, car tous leurs ennuis seraient bientôt réglés.

Cette île baignait dans l’odeur riche de ses plantes. On pouvait goûter l’oxygène dans l’air.

Était-ce enfin l’avion ? Il n’avait pas envie d’attendre toute la nuit.

— Qu’est-ce qu’elle a dit au sujet d’aujourd’hui Rufus ?

— De ne pas vous faire de soucis, que tout irait bien.

— Rufus tu me le dis maintenant, sinon je reprends mon camion et je rentre à la maison. Et je te laisse là avec la marchandise sur la falaise à une bonne journée de marche de la ville.

— Elle a dit que tout irait bien l’ami.

— Tu mens.

— Bon d’accord, je vais te dire la vérité maintenant, et tu vas foutre le camp en courant comme une fille.

— Je ne suis pas un lâche. Parle.

« Bien, Rufus, pensa Remo. Il détestait quand il fallait courir après les uns et les autres. Il aimait les avoir tous groupés. Garde-les bien tous ensemble Rufus chéri, par orgueil, comme font les Marines. »

— Eh bien l’ami, la vieille a dit que si nous poursuivions notre projet aujourd’hui, nous rencontrerions une force venant de l’Est, quelque chose comme un dieu de l’Orient à qui aucun homme ne résiste. Voilà ce qu’elle a dit.

Il y eut des éclats de rire près du camion. Remo se sentit bien.

— Oh Rufus ! Quel sacré rigolo ! Ah ! Ah !

— Je suis sérieux, vieux, elle a dit qu’on allait rencontrer quelque chose d’effrayant. Un homme si rapide que personne ne peut le voir.

Le troisième homme se mit à rire aussi.

— Eh bien je suis content de voir que vous n’avez pas peur ! s’exclama Rufus. Mon fric n’influença en rien sa prédiction. Elle a sorti la pierre noire de la mort sur les pierres vertes de la vie.

Les rires reprirent de plus belle.

Le Beechcraft à un seul moteur, venant du Mexique, devrait bientôt atterrir. Mais le pilote et son passager avaient commis une légère erreur. Le genre d’erreur que l’on ne commet pas si l’on veut continuer à importer de l’héroïne sans problème. Ils avaient parlé.

Oh ! La conversation avait été décontractée, ce n’avait été qu’une tentative de vente. Mais de cette tentative de vente était venue l’indication de l’endroit. Puis quelqu’un avait déduit l’heure à laquelle le petit avion décollait et le tout fut rassemblé et communiqué par téléphone à Remo qui était en train de se dorer au soleil, écoutant les

voix chantantes de l'île.

Remo Williams s'était entraîné à tuer depuis maintenant une dizaine d'années, comme jamais un Occidental ne l'avait été. Personne n'avait avant lui appris à si bien tuer. Avec ses mains. Avec sa tête. Avec son corps. Entraîné jusqu'à ce qu'il devienne une machine.

Ailleurs un groupe d'hommes pensait que l'héroïne qu'ils transportaient leur coûterait peut-être cinq à six ans de prison s'ils avaient un mauvais avocat, ou s'ils ne réussissaient pas à acheter les faveurs d'un juge. Cela, évidemment, s'ils se faisaient prendre.

Mais il existait d'autres organisations, en dehors des tribunaux, qui s'occupaient du crime.

Des organisations qui pensaient que quelqu'un qui faisait le trafic de l'héroïne ne devrait pas le faire. Des organisations qui pensaient qu'il valait mieux que ce soit le trafiquant qui meure, plutôt qu'un enfant.

C'est comme cela que Remo avait reçu un ordre d'en haut lui disant qu'on voulait un coup de poing contre l'héroïne. Mais, dans ce coup précis, il ne s'agissait pas de se compliquer la vie : juste éliminer un trafiquant. Remo se livrait à des actions ponctuelles comme celle-ci depuis déjà un an. Entre les missions importantes. Comme celle pour laquelle il devait lire des livres de géologie idiots. On lui avait dit que, là, il s'agissait d'une mission très importante.

Remo regarda le Beechcraft devenir d'un point dans le ciel, un avion volant bas sur la mer, afin de limiter les risques de détection. Ce devait être un bon navigateur. Pas d'hésitation, l'approche directe. Remo regarda l'avion et imagina l'homme qui était à l'intérieur. Une idée lui vint. Il en eut honte, mais décida de la réaliser quand même.

Il entra dans la brousse près de la petite clairière avec le silence d'un serpent et la rapidité d'un chat. Il ne bougea plus. Un petit crapaud lui passa devant le nez. L'avion arriva, toucha le sol, rebondit, se posa, continuant à rouler.

Et Remo était parti, tout son corps tendu vers l'avant, ses pieds touchant à peine l'herbe brûlée par le soleil, ne faisant que l'effleurer jusqu'à ce que ses mains attrapent la queue de l'avion. Il s'accrocha en continuant de courir.

Les vapeurs du moteur à l'avant lui fouettaient le visage. Il pesa sur la queue de l'avion. Devant, au bout du champ, à peine à cinquante mètres, se trouvaient le camion et les hommes. Le pilote coupa le moteur et actionna les freins. Mais Remo appuya plus fort sur la queue de l'avion, faisant se redresser l'avant, soulevant les roues du sol et rendant les freins inefficaces. Puis il laissa retomber l'avant, l'avion rebondit à nouveau, Remo donna une légère pression sur la queue vers la gauche pour que l'avion se dirige vers la droite. C'était vraiment très facile, et il guida ainsi l'avion vers le camion. Il tua au

passage un homme avec l'hélice. Les deux autres essayaient maintenant de viser. De l'intérieur de l'avion il entendit deux voix françaises qui hurlaient. Il imagina que le pilote était en train de se faire insulter.

Remo s'occuperait du contenu de l'avion après. Il se glissa derrière l'aile droite, un homme jeune habillé en pantalon et chemise blanche était couché par terre pointant sa carabine sur lui. Remo contourna l'aile dans un mouvement fulgurant et souple et arriva sur l'homme par-derrière, lui enfonçant un pouce à travers l'œil jusque dans le cerveau.

Un autre homme en pantalon et chemise blanche, laissa tomber son fusil, et contempla la scène, incrédule. Ceci ne dura qu'un instant car on ne peut rester longtemps incrédule quand on subit une lobotomie pratiquée de cette manière. L'hélice aurait fait moins de dégâts.

Remo ouvrit la porte du cockpit au-dessus de lui et y entra dans le même mouvement. Un homme continuait d'engueuler le pilote en français. Ils avaient des mitraillettes sur les genoux. Les mitraillettes restèrent sur leurs genoux mais il n'en fut pas de même pour leur tête, sur leurs épaules.

— Bienvenue à nos amis Français qui apportent le bonheur des seringues, dit Remo. Le passager le plus proche de Remo avait une barbe bien taillée, distinguée, car grisonnante. Puis elle devint rouge, de même que les beaux yeux gris et perçants. Et lorsque Remo relâcha la colonne vertébrale de l'homme, les yeux n'étaient plus à leur endroit habituel.

Remo remarqua l'effroi qui se lisait dans le regard du pilote qui voyait les mains meurtrières déchiqueter le visage de son passager.

— C'est juste derrière le siège, Monsieur. Vous pouvez tout prendre. Je vous conduis où vous voulez. Où vous voulez.

— Vous dites cela seulement parce que vous m'aimez, dit Remo en lui assenant une bonne petite gifle. Il en avait terminé avec l'avion. Il sortit et se dirigea vers l'homme qui agonisait à la suite du coup d'hélice qu'il avait reçu.

Ses cheveux étaient grisonnants et Remo pouvait voir qu'il faisait face à la mort avec une grande dignité, un courage qui lui conférait une allure royale. Il pouvait à peine parler, mais il murmura :

— Vous êtes celui qu'avait prédit la vieille. N'est-ce pas ?

— Peut-être que la prochaine fois lorsque vous payerez pour avoir un avis, vous le suivrez, répondit Remo en haussant les épaules.

— Vous êtes celui-là ?

— Et vous, vous devez être Rufus. Je vous écoutais parler.

— Non je ne suis pas Rufus, Rufus est mort.

— Écoute mon vieux, je suis désolé. Je ne voudrais pas que vous

pensiez que je vous mets tous dans le même sac. Je veux dire que je ne suis pas insensible.

— Je suis au-delà de la douleur.

— D'accord, répondit Remo, et il l'acheva d'un coup sur la tempe.

Il mit alors le feu à l'avion et faillit être projeté sur ses fesses lorsque l'essence explosa. Cela l'ennuyait de chercher l'héroïne alors pourquoi ne pas la brûler ? C'était encore le plus simple.

Malgré tout il s'en voulait. Son coup de l'avion avait été imprudent. Ce n'était pas le point d'attaque le plus facile, et il se souvenait de ce que Chiun, son maître, lui avait répété maintes fois.

« Tu seras toujours un homme blanc. Tu joues. »

Remo réfléchissait à cela tout en courant vers l'hôtel. Il avait besoin d'un bon footing n'ayant pas eu de séance d'entraînement depuis plus d'une semaine.

CHAPITRE IV

Les deux filles regardèrent le gros shérif monter péniblement la colline, un sac de plastique à la main. La légère brise faisait jaillir du soleil une mélodie de lumière rouge. C'était amusant de regarder Wyatt peiner le long de la pente rocailleuse.

— Si nous lui en donnions un peu ? dit une des filles. Cela le tuerait probablement.

— Alors j'ai envie de lui en donner un peu.

Elles étaient assises sous un peuplier, frottant leurs pieds nus contre le sol. Wyatt arriva essoufflé en haut de la colline.

— Tout est là. Feinstein nous a fait des difficultés.

— Personne ne *nous* fait des difficultés, dit une des filles. Ils vous font des difficultés à vous, pas à nous.

Wyatt laissa tomber le sac et essaya de reprendre son souffle.

— Feinstein lui cause des ennuis, tu te rends compte ?

— Notre petit cochon a toujours des difficultés avec les libéraux, répondit la seconde fille.

— Ne riez pas les filles... Il va moucharder aux fédéraux à Washington.

— Alors tue-le.

— Ajoute une autre encoche à ton revolver.

— Je ne peux pas le descendre comme ça.

— Eh bien quelle autre manière tu verrais pour tuer quelqu'un, petit cochon ?

— Petit cochon, *Piggy*. *Piggy* a peur de se servir de son grand méchant revolver.

— Est-ce que tout l'argent est là ? demanda la première fille.

— Oui, mais Feinstein part à Washington pour tout raconter.

— Eh bien débrouille-toi pour trouver un moyen de l'arrêter. Toutes ces encoches sur ton revolver, elles signifient bien quelque chose.

— Je ne peux pas le tuer, dit Wyatt.

— Alors nous serons obligées de le faire.

— C'est un crime ! s'écria Wyatt.

— Le Vietnam aussi.
— On risquerait de finir dans la chambre à gaz pour assassinat.
— Tu peux être tué en traversant la rue ! Ducon !
— Votre histoire de tremblement... ça peut vraiment faire sauter toute la cassure ? La Californie pourrait vraiment être engloutie par le Pacifique ? demanda Wyatt.

— Tu ne peux pas faire une omelette sans casser d'œufs, Piggy.

— Pouvez-vous le contrôler ? interrogea Wyatt.

— T'occupes, connard. T'occupes.

— Je suis inquiet.

— T'as raison de l'être, dirent les deux filles à l'unisson.

Puis elles lui expliquèrent rapidement ce qu'il avait à faire au sujet de Feinstein. Et elles lui dirent ce qu'elles feraient lorsque Feinstein rentrerait.

— Est-ce absolument nécessaire ? demanda Wyatt.

— Tu veux aller en prison ?

— Vous pourriez peut-être l'empoisonner ou le poignarder ou quelque chose comme ça ?

Les filles secouèrent la tête négativement.

— C'est vraiment pas un mauvais bougre, dit Wyatt. Je veux dire, pas si mauvais que ça.

Puis ils se partagèrent l'argent. Wyatt reçut un dixième. Mais elles lui promirent qu'il en aurait cent fois plus lorsque les choses commenceraient à vraiment marcher.

— Je n'aurais pas fait ça juste pour l'argent, fit remarquer Wyatt.

— Alors rends-le Ducon.

Wyatt ne rendit rien.

CHAPITRE V

Plus tard, ce jour-là, Feinstein, se rendit au rendez-vous qu'il avait réussi à extorquer au secrétaire adjoint à l'intérieur.

Il découvrit que le secrétaire adjoint avait étudié son cas et fait suivre au département concerné.

— De quel département s'agit-il ? demanda Feinstein.

— Le F.B.I., lui répondit-on.

Feinstein prit une chambre dans un hôtel. Il n'avait pas prévu de passer la nuit. Le matin suivant, il se rendit au quartier général du F.B.I. Oui, ils avaient bien reçu la note du ministère de l'intérieur, mais ils n'y comprenaient rien. S'agissait-il d'escroquerie sur des assurances ?

— Non ! dit Harry Feinstein.

On lui posa des questions sur son passé, ainsi que sur ses problèmes avec sa femme.

— Quels problèmes ? demanda Feinstein.

— Le shérif Wyatt de San Aquino dit que vous avez eu des difficultés avec votre femme ces derniers temps, et il nous serait reconnaissant, ainsi d'ailleurs que toute la ville, si nous ne vous en voulions pas pour les discours bizarres que vous pourriez nous tenir. Nous avons vérifié auprès de tous les notables et tous confirment que vous êtes inoffensif. Je crains, monsieur Feinstein que vos amis aient peur qu'il vous arrive quelque chose. Il existe d'excellents médecins à Washington, monsieur Feinstein. Peut-être souhaiteriez-vous en consulter un ici, si cela vous gêne de le faire à San Aquino ?

C'est ainsi qu'Harry Feinstein ne put expliquer en détail comment la Californie et probablement le reste du pays, risquaient de tomber dans les mains de maîtres chanteurs fous qui savent comment provoquer des tremblements de terre à volonté. Au lieu de ça, il retourna au ministère de l'intérieur pour engueuler l'homme qui avait transféré son dossier au F.B.I.

Il cria tout en sachant pertinemment que cela ne ferait que renforcer la thèse de sa folie. Il cria tout en sachant qu'il n'arriverait à rien. Il cria, nom d'un chien, parce qu'il avait envie de crier et que le

ministère de l'intérieur était composé d'imbéciles. D'ailleurs si ce n'était pas des idiots, ils ne seraient pas là.

— Si vous m'écoutez, lui dit l'adjoint machin chose, vous verriez que nous avons quelqu'un qui s'intéresse à ce que vous racontez. Il s'appelle Silas Mc Andrew, il se trouve au rez-de-chaussée. Voici le numéro de son bureau.

L'adjoint machin chose remit à Feinstein un bout de papier. Feinstein sortit du bureau et suivit les couloirs sans fin du ministère de l'intérieur. C'était comme si quelqu'un avait dessiné cet immeuble avec l'idée d'intimider ses visiteurs. Feinstein n'avait aucunement l'intention de se laisser intimider.

Cela lui prit vingt-cinq minutes en suivant un système numérique qui lui sembla être plutôt un anti-système pour finalement trouver le numéro indiqué sur le bout de papier. Il frappa.

— Entrez, lui répondit une voix nasillarde.

Harry Feinstein entra. Il vit un bureau vide avec une ampoule jaunâtre qui brûlait au plafond. Il vit des masses de papiers et de cartons empilés jusqu'à trois mètres du sol. Mais il ne vit pas la personne qui lui avait dit d'entrer.

— Je suis là, dit une voix venant de derrière un énorme carton qui dégorgeait de dossiers. Je suis Silas Mc Andrew.

Harry regarda derrière le carton. Il y avait un homme courbé sur une machine à écrire. Sa veste jetée sur son bureau, sa cravate défaits, ses manches retroussées. Il portait des lunettes aux verres épais. Il souriait.

— Pas de secrétaire. Puis il lui tendit la main. C'était une bonne poignée de main ni trop forte ni trop molle. Une poignée de main solide, normale, avec un très bon sourire.

— Je suis Harry Feinstein. Je suppose que l'adjoint machin chose vous a parlé de moi.

— Oh ! répondit le jeune homme à l'air honnête, au visage ouvert. Non, personne ne m'a parlé de vous.

— Pourquoi avez-vous dit « Oh » ?

— Parce que je sais pourquoi vous êtes là. Asseyez-vous.

— Dieu merci, dit Feinstein cherchant un endroit pour s'asseoir avant de se décider pour ce qui lui semblait être un rocher et qui au moins avait l'avantage d'être propre.

— Bon, dit Harry Feinstein, alors ?

— D'abord dites-moi pourquoi vous êtes ici.

— Vous venez de dire que vous saviez pourquoi j'étais ici !

Silas Mc Andrew baissa les yeux sur sa machine à écrire.

— Euh, oui. Laissez-moi vous expliquer, monsieur Feinstein. Je suis en quelque sorte le département qui s'occupe des affaires bizarres et ce que j'ai voulu dire en disant que je savais pourquoi vous étiez ici,

c'était qu'en haut ils n'ont pas su tout à fait s'entendre avec vous. J'ai raison ?

Feinstein acquiesça d'un signe de tête.

— Allez-y, racontez-moi votre histoire, je vous écoute. Peut-être pourrai-je vous aider.

— Je l'espère, mais j'en doute, répondit Feinstein.

Il jeta un coup d'œil à la fenêtre poussiéreuse qui semblait reposer sur le conditionneur d'air qui ronronnait, puis il commença, regardant tantôt ses chaussures tantôt Washington à travers la fenêtre sale, ou encore quelque part en l'air car il était certain de se heurter à un nouveau refus. Ce qu'il disait c'est qu'il existait un danger réel pour l'Amérique. Son histoire ne prit pas très longtemps.

— Voilà, c'est terminé. Vous pouvez me cataloguer sous la rubrique « divers fous et timbrés ». Et merci.

Harry Feinstein se relevait quand il sentit une main sur son bras. Silas Mc Andrew le regardait fixement avec un air perçant. Mc Andrew paraissait différent de ce qu'il était lorsque Feinstein était entré dans son bureau. Son visage bronzé avait blanchi et trahissait la peur.

— Ne partez pas monsieur Feinstein, continuez.

— Mais c'est tout.

— Pas tout à fait, monsieur Feinstein, dit Mc Andrew. Voyez-vous, je suis géologue. Je reçois les dingues de géologie et d'environnement. J'aurais préféré que vous soyez comme eux. Mais j'ai bien peur que non. Le fait est que je vous crois.

— Pourquoi me croiriez-vous ? Personne d'autre ne m'a cru.

— Parce que je suis géologue, répondit Mc Andrew. Je n'ai pas besoin de vous dire que la Californie est une région à tremblements de terre. Tous les ans on dénombre des dizaines de milliers de secousses. Bien sûr, pour la plupart, faibles et sans danger. Mais toutes sont enregistrables. Une des choses que nous faisons ici monsieur Feinstein, c'est de tenir une carte des endroits où ont lieu les secousses. Des punaises rassemblées sur une carte. Depuis à peu près un an, les fréquences semblent toutes avoir changé. Je me pose la question depuis six mois. Maintenant je sais. Quelqu'un a faussé la nature. Quelqu'un est en train d'expérimenter.

Le téléphone sonna, Mc Andrew tendit une main vers le bruit qui sortait de dessous une pile de magazines.

— Allô, dit Mc Andrew. Puis il écarta légèrement le récepteur de son oreille afin que Feinstein puisse entendre la conversation.

— Oui, shérif Wyatt, oui. S'il est venu ici ? Oui, pourquoi ?

La voix de Wyatt était posée et très calme. Cela choqua Harry Feinstein de réaliser que la distance pouvait faire passer Wade Wyatt pour quelqu'un d'intelligent.

— C'est que, honnêtement, monsieur Mc Andrew, nous nous faisons du souci ici à San Aquino pour Mr Feinstein. C'est l'un de nos concitoyens les plus importants et parmi les plus aimés aussi. C'est une personne très sensible et il est membre de nombreuses associations de charité. J'espère que cela va s'arrêter, mais il est pour le moment, obnubilé par les tremblements de terre. Il pense qu'ils font partie d'un complot et que quelqu'un les contrôle. Et maintenant il essaye d'en persuader tout le monde. Je ne sais pas ce qu'il vous a dit, s'il a parlé à Dieu. Vous a-t-il raconté ça ?

— Non.

— C'est qu'il se sent mandaté pour sauver le monde des tremblements de terre. C'est une mission de Dieu, qu'il dit. J'ai parlé avec le F.B.I. Mc Andrew, ce n'est pas qu'il soit dangereux. Et si vous avez le temps, moi et des tas de gens ici à San Aquino, nous vous serions reconnaissants si vous pouviez l'écouter gentiment. Lui faisant croire que vous ferez une enquête. Je suis sûr que cela l'aidera et que peut-être alors il retournera chez sa femme. Il a eu des ennuis à la maison.

— Je comprends, dit Silas Mc Andrew, regardant le gentleman de Californie par-dessus ses lunettes. Peut-être désireriez-vous que nous fassions une enquête sur ce qu'il nous a raconté. Nous pourrions envoyer des hommes à San Aquino pour jeter un œil. Ils ne sauraient pas qu'il ne s'agit pas d'une vraie mission. Ils mèneraient l'enquête comme si c'était pour de bon.

— Oh non ! dit Wyatt, cela ne sera pas nécessaire. Vous n'avez pas besoin d'en faire autant.

— Pourquoi pas ? dit Mc Andrew, son visage aussi calme que la mer avant l'orage.

— Ce n'est pas nécessaire, c'est tout.

— Nous devons enquêter sur quelque chose. Nous enquêterons sur cette histoire de tremblements de terre. Mc Andrew vit un sourire s'ébaucher sur le visage de Feinstein.

Il y eut un silence et un bruit confus indiquant que quelqu'un avait posé une main sur l'appareil. Puis :

— D'accord, cela serait fantastique. Nous pensons que c'est vraiment très gentil de votre part de faire tant d'efforts pour un homme malade. Merci beaucoup. À bientôt.

— Au revoir.

Mc Andrew dit à Feinstein :

— Il y a quelqu'un de très futé, là-bas.

— Vous les gens de l'Est, vous êtes perspicaces, dit Feinstein. J'ai connu Wade Wyatt toute ma vie, et j'ai cru jusqu'à la fin de la conversation qu'il m'avait caché son intelligence.

— Oui, il y a une grande intelligence là-bas. Si j'avais reçu cet

appel avant votre arrivée, je vous aurais reçu comme l'ont fait tous les autres à Washington. Au fait, je suis de l'Ohio.

— C'est ce que j'ai dit : un type de l'Est.

Avant de quitter son bureau Mc Andrew tapa un mémo de routine qui allait être le dernier cadeau que lui et Harry Feinstein seraient en mesure de faire aux États-Unis d'Amérique. Il n'y en aurait pas d'autre. Pas après être retournés en Californie et avoir commis l'erreur de discuter de ce problème d'État avec un scientifique excentrique et ses deux incroyables assistantes.

CHAPITRE VI

Lorsque le shérif Wyatt vit les corps dans le *Cowboy Motel* sur la route de la montagne, juste en dehors de San Aquino, il se dit « Oh doux Seigneur Jésus, ayez pitié de nous. »

Il se rua dans les toilettes, où, courbé en deux sur la cuvette, il vomit, en plusieurs fois, tout son déjeuner, constatant ainsi qu'il n'avait toujours pas appris à mâcher correctement ses aliments.

— Non ! dit-il, gardant sa main sur la chasse d'eau. Non ! Il était encore à Washington hier ! Non !

— Oui, dit son jeune adjoint, dois-je appeler le médecin légiste ?

— Oui, le médecin légiste, bien sûr.

— Et la police de la ville, le motel a toujours été à moitié sur la ville à moitié sur le comté.

— Non, pas la police de la ville. Nous nous en occuperons nous-mêmes.

— Dois-je appeler un photographe ?

— Oui, bonne initiative, un photographe.

— Ils sont plutôt mal en point les deux, n'est-ce pas shérif ?

— Oui, mal en point.

— D'après vous, qui les a tués ?

Le shérif Wyatt ne répondit pas. Il savait ce qui les avait tués, et en était terrifié. Son visage s'était à nouveau tourné vers la cuvette.

— Vous retournez dans la chambre shérif ?

Wyatt reprit sa respiration.

— Oui, il le faut bien.

— Ils sont vraiment esquinés comme s'ils avaient été pris entre deux mains géantes qui les auraient fait éclater en les serrant très fort, comme des grains de raisin.

Le shérif Wyatt s'approcha du lavabo, et reprit son équilibre. Ses yeux étaient injectés. Ses mains tremblaient. Il se lava la figure et s'essuya avec les serviettes en papier fournies par le *Cowboy Motel*, le seul motel de la région de San Aquino pourvu de lits vibratoires et d'une tête de lit où l'on pouvait brancher des tas d'appareils électriques. Des batteries étaient en vente à la réception.

Il jeta un regard à son jeune adjoint, sa bouche remuait.

— Tu manges quelque chose ? lui demanda Wyatt.

— Non, je suis juste en train de sucer de la guimauve.

— Fous le camp avant que je t'assomme, tu entends ? tire-toi !

Le shérif Wyatt entendit la porte claquer tout en se passant la main dans ses cheveux coupés en brosse. Il remit son stetson qu'il avait posé sur la chasse d'eau, et retourna dans le hall du motel, disant aux clients de rentrer dans leurs chambres, assurant que tout était en ordre.

Le propriétaire du motel l'attendait devant la suite.

— N'entrez pas. Mon adjoint aura des questions à vous poser.

— Oui shérif. Je ne sais pas comment vous dire ça, mais j'ai reconnu une des victimes. Ils n'ont pas payé d'avance. Ils avaient une carte de l'American Express, et maintenant il ne reste personne pour signer.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? C'est un des vôtres.

— Je suis arménien, dit le propriétaire.

— C'est juif ça, non ?

— Non, vous voyez...

— Vous avez l'air juif.

— Je ne le suis pas.

— Dommage petit bonhomme. Parce que vous en avez l'air. Maintenant, vous ne rentrez pas dans la suite. Moi, j'y vais. Vous avez vu les corps ?

— Oui.

— Épouvantable non ?

— Quand il n'y a personne pour signer c'est plutôt ennuyeux.

Vous comprenez, le *Cowboy Motel* est une affaire marginale...

Le shérif Wyatt referma la porte derrière lui. Ils étaient là, sur le lit qui continuait à vibrer. Tous les deux nus comme des vers. Qui aurait pensé ça de Feinsein ? Bien sûr le shérif Wyatt le traitait de pédé mais pas pédé comme ça. Pas pédé à poil dans un lit avec un jeune homme dont la carte d'identité révélait qu'il s'appelait Silas Mc Andrew, et qu'il était géologue au ministère de l'intérieur. Le type à qui Wyatt avait parlé la veille.

Le shérif Wyatt se forçait à garder les yeux sur leurs genoux et leurs cuisses afin de ne pas voir leur bouche ou leur visage. Il regarda l'eau qui recouvrait le lit à la hauteur de leur taille, puis ses yeux remontèrent à leur tête et il sortit brusquement de la pièce en courant. Il avait regardé à nouveau deux hommes avec leurs intestins ressortant par leur bouche, comme s'ils s'étaient étouffés avec leurs propres entrailles ; des boudins rougeâtres, comme du dentifrice qui sortirait de leur gorge.

On l'avait prévenu que ce genre de mort pouvait arriver. Qu'il se

pourrait même bien que ça lui arrive à lui. Mais il ne l'avait pas vraiment cru jusqu'à présent.

Wyatt retourna aux toilettes mais il n'avait plus rien dans l'estomac et il resta là, plié en deux sur la cuvette. Son chapeau à nouveau posé sur le réservoir de la chasse.

La porte des toilettes s'ouvrit et son jeune adjoint rentra, grommelant quelque chose au sujet du photographe arrivé pour prendre une photo des deux corps.

— Allez-y, prenez vos photos.

— Dois-je interroger le propriétaire pour le rapport ?

— Oui.

— Et ensuite dois-je faire enlever les corps ?

— Oui.

Le shérif Wyatt chercha sa respiration.

— Shérif.

— Oui ?

— Des collègues ont reçu un sac de chez Wimpy et il reste du goulash, en voulez-vous ?

S'il ne vira pas son adjoint ce jour-là c'est simplement parce que, jamais, le shérif Wyatt n'avait été, de sa vie, capable de prendre une quelconque décision.

Dehors sous le soleil de San Aquino, en regardant dans la vallée au-delà des montagnes, les petites maisons bien propres clairsemées dans le paysage et non serrées les unes contre les autres comme dans certains endroits, le shérif Wyatt se ressaisit et traversa l'allée de gravier jusqu'à sa voiture de police garée un peu plus loin. Même en service il ne pouvait pas garer la voiture de police devant le motel, au cas où il n'y aurait rien. Il risquerait alors que quelqu'un par la suite se souvienne d'y avoir vu la Plymouth blanche avec sa lumière rouge sur le toit et ses insignes de shérif, ce qui donnerait lieu à des racontars. Les racontars pouvaient tuer un officiel élu.

Le shérif Wyatt s'installa derrière le volant et prit le chemin des bureaux de la First Aquino Trust and Development Company. Il y entra, avança sur la moquette grise, passa devant deux secrétaires, pénétra dans un bureau aux belles boiseries et attendit Lester Curpwell IV.

Curpwell arriva cinq minutes plus tard.

— Harry Feinstein est mort, annonça Wyatt dès que Curpwell entra.

Curpwell s'assit dans le fauteuil de cuir marron fixant bêtement la table. Au-dessus de lui, un portrait plus grand que nature du premier Curpwell, qui, comme lui, ne disait rien.

Wyatt tripotait nerveusement son chapeau. Il changea de position.

— Oh non ! dit Curpwell, que s'est-il passé ?

— Si je savais ! Harry et ce type du ministère de l'intérieur ont été trouvés morts, il y a à peu près vingt-cinq minutes, au *Cowboy Motel*. Nus comme le jour de leur naissance. J'ai parlé avec ce Mc Andrew hier. Il a discuté avec Feinstein et je pense qu'il a dû venir ici pour jeter un œil. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi ils sont allés au *Cowboy* pour s'amuser entre pédés.

— Rien de tout ceci ne doit sortir dans les journaux. Avez-vous prévenu M^{me} Feinstein ?

— Eh bien non, pas encore. Je suis venu directement ici monsieur Curpwell.

— Bien, je le ferai.

— Au sujet des journaux, ce n'est pas gagné... il y avait pas mal de monde au motel et...

— Vous n'avez pas besoin de signaler qu'on l'a trouvé nu avec un homme.

— Non, Monsieur. Il avait les entrailles qui ressortaient. Les deux d'ailleurs.

— C'est de ça dont ils sont morts ?

— Probablement. C'était très moche.

— Dans votre rapport vous direz qu'on les a... qu'on les a...

Lester Curpwell s'interrompt.

— Trouvés au lit avec des femmes ?

— Non. Vous direz qu'ils sont morts d'un empoisonnement par ptomaïne [1]. Probablement attrapé dans un restaurant à Washington.

— Certainement pas ! Bon d'accord, vous êtes un Curpwell et tout mais je ne commettrai pas de parjure pour vous.

— Vous ferez ce que l'on vous dit Wade Wyatt et maintenant sortez d'ici !

Le shérif Wyatt resta un instant sans bouger, exprimant très fort, ainsi, son désaccord.

Puis il sortit du bureau.

CHAPITRE VII

Silas Mc Andrew et Harry Feinstein avaient laissé un cadeau aux États-Unis. Le cadeau était tout simplement un mémo adressé au supérieur hiérarchique de Mc Andrew, au ministère de l'intérieur. Il s'agissait du bonhomme qui s'intéressait toujours aux affaires bizarres et aux cas de corruption. C'était lui qui avait demandé des rapports sur les choses étranges qui se produisaient en Californie, plus particulièrement les singularités géologiques.

Le mémo qu'avait rédigé Mc Andrew informait qu'il avait la certitude, à travers un certain Harry Feinstein, que quelqu'un expérimentait des procédés susceptibles de provoquer ou d'empêcher des tremblements de terre. Pas une blague, écrivait Mc Andrew. Cela pouvait entraîner d'importantes destructions dans l'État. Il partait en Californie, afin de discuter de ce problème avec un certain professeur qui se trouvait là-bas.

Le supérieur qui avait été curieux de ce qui se passait en Californie, ne classa pas le mémo ; il le fit suivre à des gens qui lui disaient ce qu'il fallait en gros rechercher, et qui récemment avaient exprimé un intérêt plus particulier pour la géologie en Californie. Cela ne le gênait aucunement d'envoyer des renseignements à ces personnes qui les lui demandaient. Ils lui donnaient quatre cents dollars par mois d'argent de poche, non imposables, et s'arrangeaient pour qu'il soit promu plus rapidement que ses collègues. Il pensait qu'il s'agissait du F.B.I. ou la C.I.A., enfin d'un truc dans le genre. Le patron de Mc Andrew ne savait pas à qui ces informations étaient destinées car s'il l'avait su, la mission de cette organisation aurait risqué d'échouer ; il s'agissait d'une mission qui avait été conçue puis confiée par un jeune président des États-Unis à un fonctionnaire de la Centrale Intelligence Agency, lequel fonctionnaire fut ensuite rapidement mis à la retraite.

Cette mission impliquait en partie un aveu. La Constitution des États-Unis ne pouvait pas fonctionner. La respecter mènerait à l'anarchie... et la transgresser à un État policier. Le crime était en train de l'emporter. C'est pourquoi le jeune Président avait décidé de

créer cette nouvelle organisation : CURE, un nom qui ne figurait sur aucun mémo et que seuls trois Américains connaissaient. Le Président, le chef de CURE et le bras exécuteur : un jeune ex-policier qui s'appelait Remo Williams. Ce dernier, sa légende grandissant, fut surnommé « l'implacable », par allusion au dieu oriental Shiva.

CURE faisait ce que la Constitution, elle, ne pouvait pas faire. Discrètement. Des témoignages de témoins corrompus changeaient soudainement et mystérieusement. Un juge ayant une dette politique envers l'administration, découvrait qu'il avait une dette encore plus grande envers sa maîtresse cachée, et celle-ci lui demandait un jugement équitable. Des informations sur la corruption du gouvernement étaient par hasard dévoilées à un journal par un homme qui touchait deux salaires.

Un grand pont de la mafia, bardé d'influence et d'argent entendait un léger bruit derrière les rideaux mais ne voyait même pas la main qui lui fendait le crâne.

Un homme de main du crime syndiqué disparaissait sans laisser de traces.

La vague de crimes, de corruptions, et de chaos qui semblait prête à engloutir la gigantesque jeune démocratie s'apaisa et commença à connaître des échecs. La Constitution survécut.

À Rye, dans l'État de New York, au troisième étage du sanatorium de Folcroft, surplombant le détroit de Long Island, un homme mince au visage jaunâtre lisait le dernier mémo de Mc Andrew. Puis il composa un numéro de téléphone ; il fallut attendre quatre minutes pour que l'appel aboutisse, une vérification de la ligne montrerait que c'était une boulangerie de Duluth et non le sanatorium de Folcroft qui appelait les Caraïbes.

— Salut, dit le docteur Harold, directeur de Folcroft et aussi directeur de CURE. Fini les vacances !

À l'autre bout, à deux mille kilomètres de là, dans une chambre d'hôtel, Remo Williams se sentit très, très bien. Les vacances, c'était ennuyeux. Ce serait agréable de retravailler.

CHAPITRE VIII

Harry Feinstein fut enterré devant Dieu, Maître d'Israël, Roi de l'Univers et les notables de San Aquino. La plupart des citoyens de San Aquino se demandèrent pourquoi le cercueil était fermé.

Probablement le Roi de l'Univers, lui, savait.

De même que le shérif Wyatt et Lester Curpwell IV.

Le rabbin, un homme aux traits sensibles, sorti récemment du séminaire, parvint à faire allusion à la guerre du Vietnam à propos de feu Feinstein, on ne sait comment.

Madame Feinstein lui décocha un regard méchant. Le rabbin l'ignora. Le shérif Wyatt lançait à tout le monde des regards agressifs, tout le monde l'ignora. Lester Curpwell garda la tête baissée.

Wyatt regardait autour de lui pour voir s'il ne pouvait repérer quelqu'un qu'il connaissait, recherché pour une chose ou une autre. Il ne trouva pas.

Le rabbin donna la définition d'un homme bon. Il définit ce qu'était une bonne vie. Il expliqua la définition que des milliers d'années d'études avaient donnée d'une bonne vie et d'une bonne mort. Le shérif Wyatt trouva que cela paraissait fort raisonnable.

Dans son dernier appel au Créateur de tout ce qui est, fut, et sera à tout jamais, la voix du rabbin s'éleva au-dessus du cimetière de Beth Shalom vers le ciel clair de Californie. Ces modulations anciennes faisaient partie de la signification de l'Univers.

Et le sol sur lequel ils se tenaient tous aurait sans aucun doute pu être la terre des Prophètes de l'Ancien Testament. Le sol sur lequel ils se tenaient se préparait, à moins que quelqu'un ne fasse quelque chose, à envoyer dans l'océan Pacifique des multitudes de gens, à ensevelir des villes entières, à annihiler des vies humaines et animales comme seul un tremblement de terre peut le faire.

Un prophète assistant à l'enterrement de Feinstein avec un œil historique aurait pu écrire : « Et ainsi fut mis en terre l'aîné des Feinstein, âgé de deux-vingt et quatorze années. Autour de lui se tenaient sa famille et ses amis. Et ils ne savaient pas ce que la terre avait en réserve pour eux, de même qu'ils ignoraient les oiseaux dans

le ciel et les taupes sous la terre, qui, eux, connaissaient les horreurs de la nature.

« Les hommes s'accouplaient avec des femmes qui n'étaient point épousées et de jeunes femmes s'offraient sans pudeur. La gloutonnerie régnait sur terre et les hommes avides ne marchaient plus mais restaient assis sur des sièges rembourrés, rendant hommage à leur confort.

« Des hommes s'accouplaient avec d'autres hommes et des femmes mal se comportaient, ainsi en cette époque se comportaient les gens de cette terre. Des frères levaient les armes contre leurs frères, les pauvres contre les riches, les Noirs contre les Blancs. Gentils et Hébreux pareillement nourrissaient la haine dans leurs cœurs.

« Et personne ne levait les yeux vers le Seigneur Dieu de toute l'humanité dont l'amour était tout générosité. Personne ne regardait, car même leurs cimetières leur indiquaient que ce monde et l'autre n'étaient conçus que pour leur seul confort.

« Seules quelques voix s'élevaient : repentez-vous, repentez-vous ! Mais elles étaient raillées et rejetées, et pourchassées par des injures et des impiétés. »

— Foutez-moi ces cinglés dehors ! Nom d'un chien ! Ces imbéciles ne voient-ils donc pas qu'il y a un enterrement ici ?

Ainsi parlait shérif Wyatt.

Cinq jeunes hippies furent escortés à la grille du cimetière par les adjoints du shérif.

Le service funéraire s'interrompit. Tout le monde fixa le shérif Wyatt.

— Pardon, dit-il en baissant les yeux et en enlevant son chapeau. Je suppose que j'ai parlé un peu fort. Oh ! encore pardon. Je garde mon chapeau. Eh ! eh !

Cela ne fut pas annoncé aux funérailles, mais un homme qui s'appelait Remo quelque chose avait racheté par l'intermédiaire d'un agent, les magasins Feinstein. La maison des Feinstein lui avait aussi été vendue, mais M^{me} Feinstein ne se souvenait plus du nom de l'acquéreur. M^{me} Feinstein quittait San Aquino le soir même, car ses filles étaient mariées et maintenant, Harry parti, c'était trop de souvenirs agréables qu'il faudrait affronter tous les jours et son cœur ne supporterait pas leurs douces amertumes.

À peu près au moment où les amis de feu Harry Feinstein découvraient que son magasin avait été vendu, le nouveau propriétaire découvrait ce qu'il avait acheté.

— Un grand magasin ? Vous êtes fou ? Je ne connais rien aux grands magasins !

Remo pianotait nerveusement sur le tableau de bord de la voiture de location. Il ne regardait pas le Dr Harold W. Smith, mais regardait

droit devant lui la vallée californienne noyée de soleil.

Il avait balancé sa valise sur le siège arrière de la voiture que Smith avait louée. Chiun, lui, se faisait conduire derrière eux, dans une limousine noire juste assez grande pour ses malles, ses téléviseurs et magnétoscopes.

— Vous n'avez pas besoin de vous y connaître en grands magasins. Le directeur a été prévenu qu'il continuerait de faire tourner la boutique, jusqu'à ce que vous soyez prêt à vous en occuper. Disons d'ici deux à trois mois. Vous aurez tout le temps nécessaire. Plus que vous n'en aurez d'ailleurs besoin, car le plan est relativement simple.

— Tout est toujours simple dans ma vie.

— Comme vous le savez, on a demandé à San Aquino de payer une assurance anti-séisme de huit mille dollars par mois. Vous assumez la position de Feinsein dans la ville. On vous demandera de participer. À partir de là, à vous de jouer comme vous l'entendez, mais essayez de donner aux gens des séismes quelques difficultés, et quand ils viendront vous chercher... Il ne termina pas sa phrase. Et choisit d'élargir le propos :

— Ceci pourrait, très rapidement et facilement, devenir une catastrophe nationale. Si ces gens des tremblements de terre décident de s'attaquer à d'autres régions ou si quelque chose les énerve et qu'ils décident de frapper très fort, cela pourrait bien être la plus grande tragédie de notre histoire.

— La deuxième plus importante.

— Quelle est la première ?

— Quand l'homme est descendu de l'arbre, répondit Remo Williams.

— Soyez sérieux ! Pourquoi pensez-vous que l'on vous a envoyé ce professeur de géologie ? Cela fait plusieurs mois que l'on surveille cette affaire, et nous n'avions pas trouvé la moindre prise. Mais maintenant, avec la mort de Feinsein et de Mc Andrew, c'est une autre paire de manches, les gens des tremblements de terre tuent.

— Comment savez-vous qu'il y a vraiment quelqu'un derrière tout ça ? demanda Remo. Il s'agit peut-être tout simplement d'une coïncidence.

— Non, dit Smith. La fréquence des séismes est décalée sur tout l'État. Ces gens peuvent provoquer et prévenir les séismes. Et cela les rend dangereux, trop dangereux pour vivre.

— Vous croyez vraiment que je vais réussir ?

— Qu'avez-vous absorbé de géologie ? demanda Smith.

— Pas beaucoup, répondit Remo.

— Eh bien il y a un truc dans ce pays qui s'appelle l'institut Richter. À sa tête se trouve un homme dénommé docteur Vance Forben. On l'appelle docteur Séisme. Il lui manque une case depuis

quelques années, mais il en connaît plus long sur les séismes que quiconque. Mc Andrew et Feinstein avaient l'intention de le voir. Si vous avez des questions à poser sur les tremblements de terre, adressez-vous à lui.

— C'est peut-être lui l'apprenti sorcier ?

— Peut-être bien, dit Smith sans avoir l'air très convaincu. Tenez-moi au courant de vos progrès. Peut-être déciderons-nous d'envoyer des géologues ici. Et il vous faudra vous occuper d'eux aussi une fois leur boulot terminé.

— Décidément vous ne changez pas, docteur Smith.

— Vous n'êtes pas exactement ce qu'on pourrait appeler un innocent, Remo.

— Je n'ai jamais demandé ce travail. J'ai été condamné pour meurtre. J'ai été électrocuté, ou presque, vous vous souvenez ? Puis je me suis réveillé dans votre petite organisation avec le salaud qui avait monté toute l'accusation, me disant que l'Amérique valait bien une vie. Ça valait une vie : la sienne ! Vous vous souvenez ? Je connais le métier. Et je sais que vous êtes un salaud. Et je sais que moi aussi je suis un salaud. Cela ne vous dérange pas, mais moi si !

Remo regarda fixement devant lui, mais il ne voyait pas le paysage, il fixait sa haine.

— Chiun devait vous aider avec vos sentiments, dit Smith.

— Il n'a pas réussi. Je suis un Américain.

— Et alors ?

— Alors pas de votre espèce apparemment.

— Je suis désolé, dit Smith. Vous êtes très bon dans ce que vous faites.

— C'est le premier compliment que vous me faites, et je le trouve répugnant !

Smith arriva bientôt devant une maison style ranch avec de belles pelouses, une allée privée circulaire et de superbes poteries grecques à l'entrée. Il y avait des voitures stationnées dans l'allée. D'après les gens qui, un verre à la main, discutaient sur la pelouse, on se serait cru à une fête.

— L'enterrement devait avoir lieu hier, dit Smith.

— Vous avez dit quelque chose au sujet de poumons forcés à travers la bouche ?

— Un meurtre par compression, répondit Smith.

Remo trouva cela très intéressant. Puis tout à coup il réalisa quelque chose.

— Pourquoi hier l'enterrement ? Pourquoi si rapidement ?

— Les juifs enterrent dans les vingt-quatre heures. Je suppose qu'il était trop amoché. Le médecin légiste a peut-être pris plus longtemps pour déterminer la cause de la mort. Les journaux ont

appelé ça un cas d'empoisonnement accidentel, c'est donc cela que vous devez faire semblant de croire. Oh ! Au fait ! dit-il en glissant à Remo un portefeuille qui donnait l'impression d'avoir déjà servi – mais Remo savait qu'il n'avait jamais vraiment servi – vous êtes Remo Blomberg. Vous voulez entrer dans les affaires de magasins. Ils appellent ça de la vente au détail. Vos parents sont morts en vous laissant un bon magot. Vous avez été élevé par votre tante Ethel à Miami. Vous connaissez un peu la région. Ne donnez ni le nom ni l'adresse de votre tante. Vous dites tout simplement que vous avez une tante. Ne vous en faites pas de ne pas aller à la synagogue ou de ne pas manger kascher. Vous, vous êtes juif réformé. Dès que quelqu'un vous demande de contribuer à une donation, faites-le, et personne ne saura que vous n'êtes pas juif.

— J'ai connu une fois brièvement un agent israélien.

— Culture différente, oubliez.

Smith emprunta l'allée et, presque comme s'il s'agissait d'un signal, les gens commencèrent à se retirer.

— Je pense qu'ils ont dû s'arrêter pour un verre d'adieu, dit Smith. La maison est à vous ainsi que le magasin, les deux entièrement payés. Il se fait tard et il va falloir que je m'en aille. Voici Chiun qui arrive.

Smith s'arrêta devant la maison et la limousine de location juste derrière. Le chauffeur sortit et ouvrit la porte à un frêle Oriental, vêtu d'une large robe verte. Il accompagna le vieil homme jusqu'au perron. Chiun le remercia poliment. Il sortit du coffre les trois malles de Chiun ainsi que son équipement télé. Le chauffeur fit comprendre à Chiun que s'il le souhaitait il pouvait s'asseoir sur les malles. Il aida le vieillard à s'asseoir.

Remo secoua la tête. Chiun était en train de jouer au faible encore une fois. Chiun adorait ça, les gens se sentaient alors obligés de lui porter ses valises, de transporter ses affaires d'un endroit à un autre. Il se gardait bien d'avouer à ces personnes charitables que s'il le désirait il pouvait les tordre comme de la guimauve. Pas plus qu'il ne leur disait qu'il était le Maître de Sinanju devant qui tous les hommes n'étaient que des cibles en mouvement.

Une fois, une femme qui portait les paquets de Chiun avait perdu les clefs de sa voiture. Chiun avait forcé la porte en expliquant qu'elle n'était pas vraiment fermée mais cela avait quand même pris une semaine au garagiste pour se procurer une autre serrure afin de remplacer celle que Chiun avait forcée.

Maintenant, à nouveau, Chiun jouait au faible en se chauffant au soleil d'été de Californie. Il attendait probablement qu'on le porte à l'intérieur de la maison.

Smith regarda sa montre et Remo sortit de la voiture, en

attrapant sa valise. Quand il se retourna, il vit que Chiun n'était plus assis sur sa malle, mais en train de transmettre ses condoléances à une femme toute vêtue de noir, devant qui il s'inclinait. Remo regarda la pelouse bien léchée et se demanda tout à coup pourquoi les gens pleuraient la mort comme s'il s'agissait d'un accident qui n'arrivait qu'aux malchanceux, alors que tous subiraient le même sort.

Et pour tous ces gens ce pourrait être bientôt, tout dépendait du succès de Remo dans cette affaire. Il vit sept oiseaux noirs s'envoler dans le ciel, comme effrayés par un chat. Peut-être s'agissait-il d'une faible secousse. Les oiseaux ressentent les vibrations mieux que tout autre être vivant.

Combien de tremblements de terre la Californie connaissait-elle par an ? Des petites secousses, des petits ajustements de l'écorce terrestre. Ils étaient tous ici, comme des insectes dans une bouteille que des gosses auraient enfermés et à la merci de ceux-ci, de l'air qu'ils laisseraient passer dans la bouteille. Sauf que maintenant le problème n'était pas le manque d'air. Mais quelqu'un qui s'apprêtait à piler la bouteille du pied avec tous les insectes humains dedans.

CHAPITRE IX

Les maisons bien construites ne furent pas endommagées cette nuit-là. Seuls les lustres se balancèrent légèrement. Pieds nus, Remo ne sentit rien. Chiun non plus, alors qu'il dormait sur une natte, à même le sol, dans sa chambre.

Dehors, sur la pelouse, un chat miaula, Remo contempla le ciel bleu-noir avec sa lune luisante se sentant très seul et sans défense, effrayé comme il ne l'avait plus été depuis qu'il s'entraînait avec Chiun.

Alors, il ferma ses yeux et son esprit, et demeura silencieux. Quand il les rouvrit, il était à nouveau calme. « Un esprit trop actif est un poignard dans son propre cœur », disait un vieux dicton du village coréen de Sinanju, d'où venait le Maître.

D'autres maisons ne furent pas aussi sûres cette nuit-là. Elles n'étaient pas solides, elles ne se vantaient pas d'avoir de la plomberie, ou de l'air conditionné, ou du chauffage central.

C'étaient les maisons des vendangeurs, des gens qui venaient à San Aquino au printemps et en été pour travailler la vigne, puis qui s'en allaient une fois les vendanges terminées. Les raisins d'Aquino étaient de bons raisins, des raisins à vermouth pour le premier vermouth américain.

C'est pourquoi, alors que les propriétaires des vignobles ne sentirent pas la secousse cette nuit-là, les vendangeurs, eux, la sentirent. Une secousse qui provoquait le balancement d'un lustre pouvait faire s'effondrer un mur en métal ou détruire une baraque.

Trois baraques s'effondrèrent comme des châteaux de cartes dans la nuit. Des personnes en chemise de nuit et en sous-vêtements, d'autres n'ayant que leur pantalon, criaient en s'enfuyant.

Une poussière étouffante s'éleva du ramassis de tôle et de bois. Quelqu'un cria en espagnol :

— Des hommes ! Nous avons besoin d'hommes ! Au secours !

Une grosse main ensanglantée sortit de dessous une poutre fendue et une voix faible appela :

— S'il vous plaît, s'il vous plaît !

— Ici. Aidez-moi avec cette poutre, cria un homme en pantalon et pieds nus. Il faisait frais, mais son corps était luisant de sueur, alors qu'il essayait de soulever la poutre pour dégager le bras de la main ensanglantée.

D'un autre amas de débris venait une voix d'enfant qui pleurait pendant que des hommes enlevaient des morceaux de maisons avec leurs mains nues. Il pleurait quand arrivèrent les camions et les grues de la ville de San Aquino. Personne ne pouvait l'arrêter ou le prendre dans ses bras pour le calmer, et les hommes qui travaillaient à déblayer se sentaient démunis et furieux contre tout ce qu'ils ne pouvaient retirer assez vite, ils avaient peur de ne pas arriver à temps à dégager l'enfant.

Au milieu de la nuit, les pleurs de l'enfant cessèrent et lorsqu'on découvrit le petit cadavre les vendangeurs de San Aquino s'en retournèrent en silence.

*
* *

Le lendemain, ils n'allèrent pas aux champs, malgré le soleil qui brillait haut dans le ciel et malgré le fait que, comme auraient dit des générations de saisonniers, c'était « un temps à travailler ».

— Ça alors ! maugréa le shérif Wade Wyatt ombrageux, ces travailleurs mexicains au noir ! Un rien les effraye !

Il était arrivé sur les lieux le matin. Ayant appris par téléphone la nuit précédente qu'il n'y avait pas de victime blanche, il s'était rendormi.

— Ils ne vont pas aux champs hein ? demanda Wyatt au propriétaire du ranch Gromucci. Dites-moi, vous pensez que ce sont les communistes qui les excitent ?

— Non, répondit Robert Gromucci, le propriétaire. Celui-ci se pencha à la fenêtre de son Eldorado rose décapotable et regarda le shérif qui prenait des notes.

— Sept personnes sont mortes hier soir, dit-il.

— Mais tous mexicains, n'est-ce pas ?

— Tous mexicains américains.

— Sept ? Les baraques ont lâché ?

— Votre adjoint a le rapport.

— Ouais bien sûr. Je voulais tout simplement avoir des détails sur la secousse.

— Les travailleurs sont très nerveux aujourd'hui, dit Gromucci.

— Dans le passé, on savait régler ce genre de problème Bob, mais aujourd'hui, je ne peux rien faire pour vous. Vous savez que j'ai les mains liées.

— Je ne vous demandais pas de leur foutre une raclée, Wade. Ils disent que c'est l'année de la grande malédiction, ou quelque chose comme ça. Les dieux de la terre contre les dieux de la destruction. Je ne sais pas.

— Je pensais que votre famille croyait à ce genre de choses Bob. Sans vous offenser.

— Non, dit Robert Gromucci, propriétaire des fermes Gromucci. Nous n'y croyons pas. Vous semblez particulièrement heureux ce matin, Wade !

C'était vrai. Wade Wyatt avait prévenu le comité de San Aquino – Curpwell, Rucker, et Boydenhousen – qu'une secousse aurait lieu en représailles contre le voyage de Feinstein à Washington, contre le fait que Washington avait envoyé Mc Andrew. Un avertissement de ne plus faire de voyage à Washington et de ne plus accueillir de fédéraux.

— Pas plus que d'habitude, Bob, dit Wyatt. C'est tout simplement que ce bon vieux mal élevé un peu lourdaud de Wade Wyatt n'a pas toujours tort et parfois il a le droit de se rengorger.

— Sept personnes sont mortes Wade !

— Eh bien, engagez-en d'autres. À bientôt Bob. Soignez-vous bien et le bonjour à la madame, cria Wyatt en marchant à reculons tout en parlant.

Il entra dans sa Plymouth étoilée et prit la route de terre qui sortait du camp, puis l'autoroute qui s'animait avec la circulation matinale de San Aquino.

Wyatt sifflait allègrement tout en conduisant le long de l'autoroute de montagne, passant devant le *Cowboy Motel* et ses clients dont beaucoup n'avaient pas de valise et qui remontaient dans leurs voitures. Puis il passa devant une ribambelle de dépôts de voitures d'occasion et de stations de lavage, et enfin le centre commercial de San Aquino où dominait le grand magasin Feinstein. Il se demanda si le nouveau propriétaire le rebaptiserait « magasin Blomberg ». Ou peut-être « Remo ». Le type semblait régulier mais on ne pouvait jamais savoir avec ces gens-là. Par exemple, son serviteur oriental, c'était évident qu'il n'avait rien d'un serviteur. Il n'avait même pas assez de force pour porter ses valises. Le shérif Wyatt qui était passé à la maison avait ordonné à son adjoint de le faire. En y réfléchissant, le nouveau propriétaire était aussi normal qu'un éléphant rose. Sinon pourquoi ce vieil Oriental ? Ce n'était pas un serviteur, trop faible, il serait probablement mort d'ici un mois. Était-il possible que ces petits jaunes soient en train de nous battre au Vietnam ? Non. Le shérif Wyatt savait qui était en train de battre l'Amérique en Indochine. C'était les Américains qui battaient l'Amérique. Mais Wyatt était un fin diplomate aussi. Et quand il rangea sa voiture près de la cafétéria, pas loin du *Curpwell Building*, il se promit que, comme pour ses

sentiments sur le Vietnam, il garderait ses idées sur Remo pour lui-même. Comme une huître.

Le café de la cafétéria Andropolos était bon ce matin-là. Noir et amer, mais une fois généreusement sucré et mélangé avec de la bonne crème, de la vraie, pas ce qu'Andropolos servait à ses clients généralement, il avait un arôme riche et solide.

— Tarte à la mode. Tarte aux cerises, avec une crème fondante vanille-chocolat, Gertie, demanda le shérif Wyatt à la fille du comptoir. Elle accusait la bonne trentaine, le résultat de trop d'aventures d'un soir avec des clients qui lui demandaient ce qu'elle faisait une fois son service fini, auxquels elle avait trop répondu « pas grand-chose » ou « rien de spécial ».

Elle était Gertie, et ils lui racontaient des histoires cochonnes, et elle riait. Ils la pinçaient, et même si elle se fâchait, cela n'avait guère d'importance, elle était Gertie et Gertie ce n'était pas grand-chose. Gertie était la femme qui entendait les dernières grivoiseries. Gertie était aussi la serveuse de l'Andropolos qui recevait les meilleurs pourboires. Et Gertie, comme le savait le shérif Wyatt, avait un compte en banque bien fourni.

Les fesses imposantes du shérif Wyatt couronnaient le tabouret en vinyle rouge du comptoir, l'enveloppant dans une masse de graisse comprimée dans un pantalon kaki.

Il s'accouda au comptoir et rota. Gertie lui apporta sa tarte à la mode.

— Entendu dire qu'il y a eu sept morts hier soir chez Gromucci, dit Gertie. Un enfant aussi. Un des hommes racontait que le gosse n'a pas arrêté de crier pendant toute la durée du truc. C'était une fille. Son père et sa mère sont morts aussi. Et un de ses frères. Il ne reste que trois gosses de cette famille. Ces taudis c'est dégueulasse, tu sais, Wade.

— Écoute, dit Wade, sa face sanguine rougissant. Je vais manger cette tarte avec la glace. Mais la prochaine fois que je commande une tarte aux cerises à la mode avec une crème fondante vanille-chocolat, je veux avoir ce que je commande et non de la *glace* vanille-chocolat.

Le shérif Wyatt attaqua sa tarte avec sa fourchette.

— Tu exagères Wade !

— Je vais te dire, cela doit faire trois fois cette année que je t'ai commandé une crème fondante vanille-chocolat et que tu m'as servi de la *glace* vanille-chocolat.

— Et au sujet des morts Wade ?

— Me servir de la glace au lieu de la crème ne va pas les faire revenir.

— Tu ne payes pas ?

— Je paierai. Apporte-moi de la crème.

— Y en n'a plus. Tu veux un autre parfum ?

— Non ça ira.

Gertie, indifférente à l'affrontement, resta devant Wade.

— On dit que les travailleurs immigrés parlent de mort à venir. Ils en parlent beaucoup. Il se peut qu'ils décident de rentrer chez eux. Ils ont l'impression d'avoir reçu un avertissement.

Le shérif Wyatt termina sa tasse de café.

— Bon débarras. Qu'ils partent tous !

— Et qui ramassera les raisins ?

— Des Américains.

— Avec ces salaires ?

— Eh bien alors ils prendront des machines. Les machines, cela ne sent pas mauvais comme les travailleurs immigrés. Tu peux ranger la machine dans un hangar. La machine ne veut pas emménager chez toi, ou aller au cinéma avec toi. Tu peux lui donner des ordres, elle accepte.

— Plus de nos jours, dit en riant Gertie.

Le shérif Wyatt se mit aussi à rire.

— Ce nouveau type qui a racheté Feinstein ? dit Gertie.

— Remo Blomberg ?

— Ouais. Je l'ai vu ce matin en venant travailler.

— À cinq heures du matin ?

— Ouais, dit Gertie. Il était sur sa pelouse en train de faire les exercices les plus bizarres que j'aie jamais vus.

— Ouais ?

— Ouais. C'était dingue ! C'est-à-dire, il faisait encore nuit, alors je ne suis pas tout à fait sûre, mais on aurait dit qu'il courait très vite. Vraiment vite. Plus vite que j'aie jamais vu courir personne. Puis tout d'un coup, c'était comme s'il se heurtait à un mur, tellement il changeait vite de direction. Comme s'il le faisait sans ses jambes. Comme dans les dessins animés, ou les vieux films. Il filait dans un sens, puis dans un autre, puis soudain, il était ailleurs. Fantastique ! J'ai jamais vu ça !

« Et puis, poursuivit-elle, il s'est allongé par terre, et on aurait dit qu'il vibrait. Puis il a fait un truc vraiment incroyable. Il était face contre terre, puis soudain il est en l'air en train de se retourner, comme un chat. C'est vrai ! Je te jure !

Gertie observait de près le shérif Wyatt, en lui racontant son histoire, tout en tripotant nerveusement le chiffon avec lequel elle essuyait le comptoir.

Wyatt tendit sa tasse pour plus de café. Gertie attrapa derrière elle la cafetière posée sur une plaque chauffante et servit le shérif. Wyatt rajouta le sucre et la vraie crème.

— Que penses-tu de tout ça ? demanda Gertie.

Wyatt lui fit signe avec sa cuiller de s'approcher.

— Il est spécial, pédé. Probablement en train de faire du ballet.

— Sans blague ? dit Gertie choquée. J'aurais jamais cru.

— Tu peux le croire.

— Ça alors ! répéta Gertie assez soufflée par ce qu'elle venait de glaner. Tu sais, je sais et la plupart de la ville sait ce qui s'est vraiment passé au motel entre Feinstein et l'autre type. Ouais, je sais l'empoisonnement et tout. C'est vraiment arrivé au motel, à poil et tout. Mais ils n'étaient pas pédés au cas où tu l'aurais cru. Je le sais, ils étaient tous les deux avec des gonzesses.

— Non ?

— Ouais, dit Gertie, ils faisaient une partouze avec une bande de filles.

— Au *Cowboy* ?

— Tu le sais bien.

— Non.

— Ouais, dit Gertie avec un air conspirateur, avec une bande de filles.

— Oh ! dit Wyatt en laissant tomber sa cuiller dans sa tasse. Je ne savais pas ça.

Il attendit à la cafétéria de voir la Rolls Royce argentée de Curpwell arriver devant l'immeuble Curpwell, pour traverser la rue. « Laissons Gertie penser ce qu'elle veut, se dit-il, de toute façon, moi je sais par qui et comment les deux hommes sont morts ». Et il n'aimait guère cela.

Il rattrapa Curpwell juste devant l'entrée de l'immeuble.

— Je dois vous parler tout de suite, dit-il. Hier soir c'était un avertissement. Les gens des tremblements de terre m'ont appelé. Nous devons faire certaines choses.

— Une chose que nous devons faire, dit Curpwell, c'est de ne pas parler dans la rue. Nous en parlerons cet après-midi. Je crois qu'il est temps que Mr Remo Blomberg apprenne ce que va lui coûter, en plus, son acquisition du magasin Feinstein.

CHAPITRE X

C'est le shérif Wyatt lui-même qui alla chercher le nouveau propriétaire de Feinstein. Le magasin fonctionnait sous la houlette du directeur et le nouveau propriétaire ne s'y était pas encore montré. Curpwell avait personnellement invité Remo Blomberg par téléphone. On avait conseillé à Wyatt d'être gentil afin que l'étranger sache qu'il se trouvait parmi des amis à San Aquino.

Le shérif Wyatt était fatigué, crevé, lorsqu'il prit l'allée qui menait devant la maison Feinstein. Marrant. Il pensait toujours à cette maison comme la maison Feinstein. Il monta les quelques marches jusqu'à la porte d'entrée et sonna.

Ce fut le petit chinetoque qui ouvrit.

— Le Maître est-il à la maison ? demanda Wyatt.

— Oui, dit Chiun, Maître de Sinanju dépositaire des grands mystères des arts martiaux, dans le village de Sinanju, en Corée, et mercenaire, comme son père et le père de celui-ci l'avaient été, faisant vivre le village par l'argent que d'autres leur donnaient pour leurs services.

— Puis-je lui parler ?

— Vous êtes en train.

— Je veux dire Mr Blomberg.

Le shérif Wyatt attendit. Le petit Coréen sourit, un petit sourire amusé, et s'inclina. Faible petit homme, pensa Wyatt. Incroyable qu'il n'invitât pas le shérif à entrer, aussi, lorsqu'il s'éloigna pour aller chercher son pédé de patron, Wyatt s'avança dans la maison.

Et tout d'un coup, étonnamment, il y avait une douleur forte dans l'estomac du shérif et un flou, comme si la main du vieux petit bonhomme armée d'un couteau avait jailli de derrière son dos, et le shérif Wyatt entendit :

— Vous n'avez pas été invité à entrer.

Sans interrompre sa marche le petit chinetoque avait laissé un couteau dans l'estomac de Wyatt. Wyatt en était certain, il avait tout simplement peur de regarder. Il comprima la douleur s'attendant à sentir le sang qui devait être là.

— Oh non, doux Jésus, pitié ! grogna-t-il. Il toucha autour de la blessure profonde. Pas encore de sang. Il s'appuya le long du montant de la porte. Il grogna, priant que l'autre homme blanc le trouve. Puis il entendit une voix qui ne pouvait être que celle de Remo Blomberg.

— Allons Chiun. S'il vous plaît !

Puis la voix de l'Oriental :

— Ce n'est rien du tout.

— Mais le shérif doit penser autrement.

— Si je l'avais tué tu aurais été fâché. Mais est-ce-que je reçois des remerciements pour penser à ton bien-être ? Non, je me fais rabrouer !

« De quoi parlent-ils donc », se demanda le shérif Wyatt.

— Penchez-vous en arrière, dit l'homme blanc. Retirez vos mains de votre estomac. C'est ça. Maintenant gardez les yeux bien fermés.

Le shérif Wyatt ressentit une douleur encore plus violente autour de la blessure comme si une main le frappant, ouvrait la plaie plus profondément encore, puis il n'eut plus mal. L'absence de douleur fut si douce que des larmes lui montèrent aux yeux sans qu'il s'en rendît compte.

Il ouvrit les yeux et chercha du regard le couteau que l'homme blanc avait dû retirer. Mais il n'y avait pas de couteau. Pas de blessure. Pas de marque sur sa chemise. Un miracle. Il avait toujours su que les juifs connaissaient les mystères des guérisons miraculeuses.

— Merci. Merci, dit le shérif reprenant son assurance. Qu'avez-vous fait du couteau ?

— Quel couteau ?

— Celui que le petit jaune m'a planté !

— Il n'y avait pas de couteau.

— Je sais reconnaître une blessure au couteau quand j'ai été blessé. J'accuse cette petite ordure d'avoir attaqué un officier de police à main armée.

— Avez-vous mal ?

— Non.

— Avez-vous une blessure ?

— On ne dirait pas.

— Alors comment allez-vous l'accuser de vous avoir enfoncé un couteau ?

— Nous avons les moyens, dit le shérif Wyatt, en remontant sa ceinture de revolver.

— Écoutez, il ne vous a jamais poignardé. Il a simplement affecté vos nerfs sous la peau. Dououreux, mais sans danger.

— Oh ! dit le shérif Wyatt, dévisageant au-delà de Remo Blomberg la frêle créature qui se tenait au repos, souriante et calme, près d'un vase, comme si lui et le vase avaient été moulés dans la

même porcelaine délicate.

— Écoute mon garçon ! explosa Wyatt à l'adresse du vieillard. La prochaine fois que tu t'amuses à ce petit jeu, tu n'y coupes pas. Hein ? Et ne dis pas que je ne t'ai pas prévenu.

Et à nouveau il vit ces sourires bizarres sur le visage de ce type Remo Blomberg et du Chinetoque. Les mêmes que la veille quand ils étaient arrivés et ils regardèrent les encoches sur son revolver et se sourirent comme des nigauds, comme des pédés.

— Ceci est vrai pour vous aussi M. Blomberg, sans vouloir vous manquer de respect. Mais que deviendriez-vous l'un ou l'autre sans la loi ?

— Appelez-moi Remo, dit le jeune et nouveau propriétaire du magasin Feinstein.

— D'accord Remo, dit shérif Wyatt.

*
* *
*

Dans la voiture Wyatt dit qu'il n'était pas familier avec les noms juifs et demanda ce que voulait dire Remo ?

— Ce n'est pas vraiment un nom juif.

— Ah oui ? Quel genre est-ce ?

— C'est une longue histoire que je ne vais pas vous raconter, dit Remo. Puis il sourit.

— Bien sûr. Si c'est personnel. Vous verrez qu'ici à San Aquino tout le monde finit en quelque sorte par connaître les histoires des autres. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Non, répondit Remo.

Ils roulèrent en silence jusqu'à l'immeuble Curpwell, où le gardien de nuit les laissa entrer.

Ils traversèrent le bureau d'une secrétaire, puis Wyatt s'arrêta et frappa sur la lourde porte en bois massif verni avec cuivres.

Elle s'ouvrit et, dans un complet trois pièces foncé d'homme d'affaires, un sourire chaleureux sur un visage préoccupé, Lester Curpwell IV accueillit Remo avec une grande poignée de main.

— Je suis content de faire votre connaissance, mais désolé que ce soit dans ces circonstances, dit-il.

Remo parut surpris, alors qu'il ne l'était pas. Il accepta la main de Curpwell et remarqua le regard méprisant que Wyatt lança au poignet mou.

— Il s'agit en effet d'une histoire très troublante, enchaîna Curpwell, je vous expliquerai tout Mr Blomberg.

Remo remarqua deux hommes d'une cinquantaine d'années, l'un habillé d'une façon décontractée, l'autre plus formelle, debout derrière

des chaises, autour d'une longue table de conférence éclairée d'une lumière jaunâtre qui donnait à la réunion des airs de conspiration. Il savait ce qui allait se passer, mais il se le rappela, il devait paraître étonné.

— Appelez-moi Remo.

Curpwell le conduisit gentiment à la table, le présenta à Dourn Rucker.

— Appelez-moi Dourn.

Et à Sonny Boydenhousen.

— Appelez-moi Sonny.

Il observa leurs yeux alors qu'il leur tendait une main molle. Ils cachaient leur embarras sous une chaleur de façade.

Remo pouvait voir Wyatt regarder le plafond avec un regard qui signifiait « Oh non ! pas encore un cœur sensible ! »

Remo s'installa dans un des fauteuils de cuir autour de la table.

La pièce sentait une bonne odeur de bois bien ciré et de beau cuir, le tout rassemblé depuis plus d'un siècle. Les gens essayent parfois de créer cette impression de solidité conservatrice en un jour, mais c'est impossible. Ils peuvent acheter la table, les lampes et le cuir. Même la cheminée et le portrait derrière le bureau au bout de la pièce. Mais ils se rendent vite compte qu'il leur manque cette classe que procure une fortune vieille de plusieurs générations.

Remo croisa ses jambes un peu plus gracieusement que nécessaire. Chiun l'avait souvent mis en garde contre l'exagération. Dans des situations comme celle-ci, Chiun conseillait toujours un comportement de jeune fille innocente. On peut toujours sortir ses griffes par la suite.

Remo essaya de situer les hommes qui l'entouraient. Quelque chose que Chiun lui avait inculqué pendant des années. Le septième sens aigu du danger lui signalait qui est un tueur et qui ne l'est pas. Chiun réussissait à faire une estimation précise de la violence qui se trouvait dans le cœur d'un homme et d'en calculer exactement le pourcentage qui serait utilisé.

Une nuit, dans un restaurant de Kansas City, Chiun avait demandé à Remo de repérer les hommes dangereux dans la foule. Remo avait désigné trois hommes, ne pouvant être plus précis. Avant la fin de la soirée, une vieille femme avec un chapeau à fleurs avait essayé de tuer Remo à l'aide de son épingle à chapeau. Les hommes en revanche étaient inoffensifs.

D'instinct, Chiun avait su que c'était elle.

Maintenant Remo observait, évaluant les quatre hommes autour de la table, sachant que cette fois-ci il ne commettrait pas d'erreur.

Wyatt pourrait tuer quelqu'un par accident, les encoches sur le revolver disaient ce qu'il pensait être et non ce qu'il était.

Rucker et Boydenhausen semblaient être des spécimens solides et pourraient, si les circonstances les y forçaient, tuer.

Mais Lester Curpwell IV, avec ses nobles tempes grisonnantes, ses honnêtes yeux bleus et son chaleureux sourire sympathique d'aristocrate américain, pouvait, lui, vous enfoncer un pic à glace dans l'œil et ne pas pour autant sauter un repas.

— Nous faisons face à un sérieux problème à San Aquino M. Blomberg, dit Curpwell en joignant ses mains comme dans une prière. Nous sommes dans une région de séismes ici, savez-vous ?

— On ne m'a rien dit lorsque j'ai acheté Feinstein.

— Je pense que les gens d'ici ont dû croire que tout le monde était au courant. En gros les tremblements de terre sont comme n'importe quelle autre calamité naturelle. Cela fait partie des risques que l'on encourt, comme se faire foudroyer. Un homme peut se faire tuer, comme on dit, en traversant la rue.

— Oui mais lors d'un séisme se sont les rues qui vous traversent, répondit Remo et, si vous possédez un magasin, il s'effondre.

Remo vit Boydenhausen échanger un regard avec Rucker, et le shérif Wyatt exprimer sa virilité par un grognement discret.

— Peut-être, mais les tremblements de terre et les secousses font partie de la vie en Californie. Je crois que nous avons eu moins de morts ici par séismes que par accidents de voiture.

— Nous avons eu aussi moins de morts au Vietnam que dans les accidents de la route, répliqua Remo en manifestant de l'impatience.

Il ressentit de l'hostilité de la part de Wyatt et un certain trouble chez Boydenhausen et Rucker. Curpwell, lui, restait égal à lui-même. Curpwell était un tueur. Les tremblements de terre étaient son affaire, aucun doute là-dessus.

— Puisque vous pensez ainsi, cela rend cette réunion plus facile. Nous sommes en situation de pouvoir vous garantir que vous n'aurez plus de soucis à vous faire à ce sujet.

— Allez-y, je vous écoute, dit Remo.

Curpwell entreprit de raconter l'histoire ; comment le shérif Wyatt avait été contacté par des gens pouvant vendre une assurance anti-séisme. Non pas un remboursement des dégâts mais une prévention. Et, après une démonstration, les chefs de San Aquino avaient décidé de payer. Huit mille dollars par mois, douze mois par an.

— Qui sont ces gens qui vendent cette assurance ? demanda Remo.

— Nous ne savons pas, répondit Lester Curpwell IV. Le shérif livre l'argent, mais il ne les a jamais vus.

— Vous payez quelqu'un une petite fortune pour une protection, et vous ne savez pas qui vous payez ? C'est ce que vous voulez me

faire croire ?

— Je ne les vois jamais, insista le shérif Wyatt, se penchant en avant sous la lumière jaunâtre, si bien que sa face rougeaude tourna à l'orange.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? s'exclama Remo. Ce sont des fantômes ? Ce sont des petits elfes ? Ou quoi ?

Wyatt commençait à se vexer.

— Je ne les ai jamais vus. Ils m'appellent au téléphone pour me dire où laisser l'argent. J'exécute, c'est tout ! dit-il en s'énervant.

— Vous leur parlez au téléphone, dit Remo. Donc ils ont des voix. Comment sont-elles ? Aiguës ? Graves ? Brouillées par un synthétiseur ? Hommes ? Femmes ? Quel genre de shérif êtes-vous donc ?

Wyatt se redressa.

— Ce sont des hommes ! rugit-il, et j'espère qu'un jour vous aurez l'occasion de les rencontrer !

— Tout ceci ne fait guère progresser notre discussion, interrompit Curpwell. Il expliqua comment les quatre hommes les plus riches de San Aquino devaient payer l'addition. Afin d'éviter la panique. Pour maintenir l'essor économique de la région. Pour protéger leurs gros investissements. Le tout en secret. Les gens des séismes exigeant le secret.

— Et qui désigna ceux qui devaient payer ? demanda Remo.

— Je crois bien que ce fut moi, dit Lester Curpwell.

— Et vous possédez la grosse banque d'investissement ici, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Et maintenant, puisque j'ai racheté Feinstein, vous pensez que je vais sortir plus de 24000 dollars par an pour vous, dit Remo. Quand il dit « Vous » Remo regarda Curpwell en face.

— Pas exactement, dit Curpwell, en regardant ses mains. Voyez-vous à cause de l'incident Feinstein – il avait désobéi et tout rapporté à Washington – nous avons eu un tremblement de terre hier soir.

— Je n'ai rien senti, dit Remo.

— C'était une faible secousse sur l'échelle Mercalli, et seules les constructions de mauvaise qualité furent touchées. Ce qui n'est pas le cas pour votre maison.

— Il n'y a eu que quelques morts parmi les travailleurs immigrés, personne ne fut touché, ajouta le shérif Wyatt.

Curpwell eut un air peiné. Il dit :

— Le shérif a reçu un appel lui expliquant que la secousse était par représailles contre la démarche de Feinstein. Et maintenant, l'addition est montée. Elle est de 4000 dollars par mois pour chacun d'entre nous. Prenez-le comme un investissement Mr. Blomberg, un

bon investissement.

— Puisque c'est un si bon investissement, gardez-le pour vous.

— Écoutez Remo, dit Dourn Rucker. C'est dans notre intérêt à tous.

— Parfait ! Profitez-en. Je n'ai pas l'intention de participer.

— Rucker donna un coup de poing sur la table. Remo le regarda dédaigneusement et balança son pied.

— Je ne peux pas me permettre de payer en plus un tiers de 4000 dollars par mois, grogna Rucker. Je n'ai pas cet argent. J'ai déjà du mal à payer 2000 dollars.

Remo retint un sourire. Cela marchait. Il aurait peut-être même terminé toute cette histoire d'ici un jour ou deux. D'une voix angélique d'innocence Remo demanda :

— Alors pourquoi s'ennuyer à payer ?

— Parce que je veux ma famille en vie et mes affaires aussi. Ces gens nous tiennent à la gorge, Feinstein !

— Blomberg, rectifia Remo.

— Pardon... Blomberg. À la gorge !

— Eh bien alors, dit Remo, pourquoi ne pas laisser Curpwell payer ? Après tout c'est lui le plus riche ici ! Il est pratiquement propriétaire de toute la vallée. La brochure de bienvenue dit que la ville faillit être appelée Curpwell si ce n'étaient les moines installés avant...

— C'est exact, dit Curpwell, et Remo vit son dos se raidir.

— Alors pourquoi ne payez-vous pas ?

— Je trouve injuste qu'un seul homme paye.

— Alors pourquoi quatre hommes ? Pourquoi ne récoltez-vous pas la somme en impôts ?

— Parce que cela doit être gardé secret, interrompit Wyatt.

— Pourquoi ? S'agit-il d'un genre de fraternité ? D'une loge maçonnique ? demanda Remo.

— Parce que les gens des séismes veulent que ce soit comme ça, voilà, dit Wyatt dédaigneusement. Cela fait même pas un jour que vous êtes dans cette ville et vous voulez déjà nous dire comment il faut faire pour survivre ! C'est culotté ! Vraiment culotté ! Un seul type d'individu a ce genre de culot.

— S'il vous plaît ! coupa Curpwell. Et à l'intention de Remo, il ajouta :

— On nous a interdit d'en informer les autorités. Feinstein a parlé et hier, sept personnes sont mortes lors d'une secousse, Mr. Blomberg !

— Appelez-moi Remo.

— Mr. Blomberg, répéta Curpwell. Feinstein, Harry Feinstein n'est pas mort d'empoisonnement alimentaire. Il a été assassiné. Il a tout raconté aux autorités à Washington, et il a été tué. Avec un

homme du ministère de l'intérieur.

Remo sourit.

— Merveilleux ! dit-il. Il vit les sourcils de Rucker se soulever et Boydenhousen se pencher en avant. Seul le shérif Wyatt paraissait étranger à ce qui se passait. Les yeux de Curpwell se durcirent.

— Merveilleux ! répéta Remo. Puis il se tourna vers Rucker et Boydenhousen.

— Vous autres, vous payez vraiment, ou vous êtes avec Curpwell ?

Rucker clignota des yeux, Boydenhousen dit :

— Je ne comprends pas.

— Est-ce que vous payez, vous autres ?

— Oui, dit Rucker. Boydenhousen approuva de la tête.

— Bien, dit Remo. Je vais vous faire faire des économies dès maintenant. Ne payez plus. Voici votre assureur séisme, il ressemble plutôt à un maître chanteur. Il pointa mollement un doigt en direction de Lester Curpwell IV. Remo continua :

— C'est l'homme qui vous a choisis. C'est l'homme qui m'a menacé de mort, c'est-à-dire que si vous l'aviez écouté comme je l'ai fait, vous l'auriez entendu me dire que je me ferais assassiner comme Einstein si je ne payais pas.

Rucker et Boydenhousen se regardèrent.

— Non ! dirent-ils ensemble. On ne vous croit pas !

Mais Remo se sourit à lui-même car il avait gagné. Fini le prochain paiement. Maintenant, c'était aux gens des tremblements de terre d'agir. Et quand ils bougeraient, Remo offrirait leurs restes aux sept morts de la nuit précédente, et plus particulièrement à l'enfant qui, lui avait-on dit, avait pleuré toute la nuit.

CHAPITRE XI

Ce n'était pas compliqué. Vraiment pas une décision difficile à prendre. Pas besoin de la faire passer dans l'ordinateur du Richter Institute.

Remo, machin-chose doit mourir. Cela doit être fait. Pourquoi le shérif Wyatt trouvait-il à y redire ? Les jeunes femmes attendaient une réponse.

Wade Wyatt était assis sur une chaise en bois et regardait la lune d'été par la fenêtre de la caravane. Il n'aimait pas trop regarder ces deux filles.

Il changea de sujet.

— Vous étiez avec Feinstein n'est-ce pas ? Il n'était pas pédé. Vous l'avez tué n'est-ce pas ?

— Oui, répondit une voix douce. L'autre voix ajouta.

— Et le type du gouvernement aussi.

— Je croyais qu'ils étaient tous les deux pédés !

— Cela ne m'étonne pas de toi, piggy.

— Hé là ! protesta Wyatt.

— La ferme, petit cochon, ou tu subiras le même sort. Et tu subiras le même sort, si tu ne t'occupes pas de ce Remo. Nous ne laisserons personne nous arrêter !

— Je ne peux pas faire ça ! dit Wyatt. Je ne peux pas le tuer.

— Mais si tu le feras. Exactement comme tu as téléphoné à Washington pour cafarder Feinstein. Tu le feras, tout comme tu as ramassé l'argent pour nous. Tu le feras car tu as trop peur pour ne pas le faire. On ne peut pas se permettre que quelqu'un vienne foutre toute l'opération en l'air.

— Je ne veux pas.

— Merde ! Tu as des encoches sur ton revolver, fais leur honneur ! Ducon !

— Je ne peux pas, je ne peux pas.

— Mais tu le feras.

Wade Wyatt ferma les yeux. Il attendit. Puis il les rouvrit. Il tourna la tête. Elles étaient parties. Elles n'allaient pas le tuer. Il se

leva et quitta précipitamment la caravane. Match nul. Il n'avait jamais été d'accord pour tuer ce Remo Blomberg, elles ne pourraient par conséquent pas dire qu'il avait reculé.

Mais pour des filles c'étaient des dures. Quand il le faudrait elles se chargeraient de Remo Blomberg. Et il ne voulut pas imaginer à quoi ressemblerait cette pédale de Blomberg quand elles en auraient fini avec lui.

CHAPITRE XII

Ce fut deux jours après le séisme qui tua sept Mexicains que Don Fiavorante Pubescio, prenant son bain de soleil à côté de sa très grande et très belle piscine, entendit parler de quelque chose d'intéressant par un paysan.

L'homme était viticulteur. Il habitait San Aquino. Son père était un ami du père de Pubescio. Oui, Don Fiavorante connaissait bien son père.

Don Fiavorante offrit courtoisement un siège à son visiteur et tout aussi courtoisement accepta son baisemain.

— Nous sommes amis, dit Don Fiavorante. Mon père était l'ami de ton père. Notre amitié est plus ancienne que notre naissance, Robert Gromucci. Puis-je t'offrir un verre ?

Robert Gromucci, vêtu d'un complet d'été très léger, accepta nerveusement la chaise offerte, près de la piscine.

— Ne crois pas toutes les mauvaises choses que tu entends à mon sujet, mon ami, dit Don Fiavorante d'une manière douce et aimable, presque implorante, sauf que Don Fiavorante n'implorait jamais. Il n'y a aucune raison d'être nerveux. Penses-tu que je ne sache pas que tes ouvriers ont l'intention de partir ? Penses-tu que je ne sache pas que cette saison est la plus importante pour ta récolte ? Que si elle est ratée tu es foutu ? Penses-tu que j'oublie où vont tes premières bouteilles chaque année ? Penses-tu que je t'oublie lorsque je bois le vin ? Ne sois pas inquiet mon ami.

Robert Gromucci sourit. Il sourit comme un petit garçon à qui son père dit que tout ira bien.

La piscine, chauffée par le soleil de midi sentait le chlore, mais Robert Gromucci ne sentait rien. Il ne remarqua pas non plus le maître d'hôtel apportant un verre de citronnade glacée avec des gouttelettes d'humidité coulant le long du verre.

Robert Gromucci parla et ne remarqua rien car il était enfin avec quelqu'un qui le comprenait. Il parla de ses problèmes d'argent et de main-d'œuvre. Il raconta le tremblement de terre, dont lui et sa femme n'avaient même pas senti la secousse. Il parla des vendangeurs. Il

parla du shérif et de Sonny Boydenhausen qui s'occupait d'assurance immobilière et avec qui Gromucci avait discuté ce matin-là. Boydenhausen était un vieux copain de jeunesse, il avait l'air profondément remué ce matin-là, alors Robert Gromucci lui avait demandé ce qui n'allait pas. Mais Sonny Boydenhausen ne voulait rien dire. Il ne voulait pas que Robert Gromucci perde confiance en Lester Curpwell.

— Lester Curpwell ? avait demandé Gromucci étonné.

— Oui, Lester Curpwell. Lester Curpwell était derrière les tremblements de terre, mais Sonny ne le disait à Robert que parce qu'il était encore sous l'effet du choc.

Robert Gromucci était tellement soulagé, là, assis près de la piscine, sachant qu'il avait un protecteur, qu'il ne fit aucune difficulté pour répondre à toutes les questions que Don Fiavorante Pubescio se mit à poser tout à coup. Qui ? Combien ? Combien de fois ? Comment ? Tu ne sais pas comment ? Payeront-ils ? Ils ne payeront pas ? Seulement San Aquino paye ? Aucune autre ville ? Tu ne sais pas combien ? Lester Curpwell, tu dis ? Après une pause, Don Fiavorante Pubescio, le chaud soleil californien chauffant son corps brunissant, poursuivit :

— Oui, un monsieur très bien ce monsieur Curpwell. J'en ai entendu parler. On peut discuter avec lui à ce qu'il paraît. Il sait provoquer un tremblement de terre, tu dis ?

Don Fiavorante expliqua qu'il ne souhaitait qu'un léger intérêt sur la somme prêtée.

— Vingt pour cent par an. Un intérêt, comment appelle-t-on cela déjà, ah ! je ne trouve jamais les termes exacts, ah oui ! merci, « composé », qui courrait tous les mois.

Par la suite, Don Fiavorante fit remarquer que cela paraissait impossible, cette histoire de tremblements de terre et Robert Gromucci ne devrait plus se faire de soucis à ce sujet.

— Les tremblements de terre viennent du Dieu tout-puissant, dit Don Fiavorante, qui se commanda une tasse de thé, car son médecin lui avait prescrit uniquement du thé, et, en même temps, demanda qu'on lui apporte son carnet de chèques. Tu ne veux pas emporter 55000 dollars en liquide sur toi n'est-ce pas Robert, mon ami ?

— À quoi bon l'argent ? demanda Gromucci, j'ai besoin de main-d'œuvre.

— De l'argent en plus pour des ouvriers en plus. Une prime par-ci, une prime par-là.

— Mais mes ouvriers disent que la secousse de l'autre soir n'est qu'un début. Ils disent que les dieux des montagnes rencontreront les dieux des vallées. Ils disent que mon ranch est maudit et qu'ils n'y travailleront plus.

— D'accord, nous allons régler ce petit problème en deux étapes. Tu donnes à tes vendangeurs une légère augmentation, et tu conserves une grosse partie de cet argent en réserve. Je ne veux pas que tu sois pris à la gorge. Puis j'ai des hommes qui travaillent pour moi et ils parleront à tes ouvriers. Ils leur expliqueront qu'on réchappe plus facilement à un tremblement de terre qu'à d'autres dangers.

Robert Gromucci détestait être en désaccord avec Don Fiavorante.

— Ils vont fuir. Ils vont fuir. Deux hommes viennent d'arriver en ville ; ils y mettent une drôle d'ambiance. Des hommes nouveaux et mes vendangeurs ont peur d'eux.

— Ils menacent tes vendangeurs ?

— Non, ils restent dans leur coin.

— Alors, pourquoi sont-ils un danger ?

— Mes vendangeurs sont superstitieux. Ce sont encore des païens ces Mexicains. Ils ont peur de ces deux hommes car ils craignent qu'ils n'apportent la mort.

— Eh bien, nous réglerons ce problème en trois étapes. J'enverrai quelqu'un raisonner ces deux hommes et leur expliquer comment ils peuvent nous aider. Nous leur expliquerons si bien qu'ils ne pourront refuser. Comment s'appellent-ils ?

— Le plus jeune vient juste d'acquérir le magasin Feinstein. Son nom est Blomberg. Remo Blomberg. L'autre homme est un Oriental très vieux et très faible, son nom est Chiun.

Don Fiavorante nota leur adresse et assura à son ami que tout se passerait très bien, but son thé et remplit le chèque à l'ordre de Gromucci qui lui baisa la main et s'en alla.

Don Fiavorante se mit alors au travail sérieusement.

Il convoqua ses capos en réunion. Pas pour le lendemain, ni pour le soir, mais pour tout de suite.

Ses convocations étaient gentiment formulées, mais c'est tout ce qu'il y avait de gentil en elles. Un étranger aurait pu croire qu'il implorait. Mais pour un mendiant il était efficace. Des hommes interrompaient leurs repas, leurs réunions de travail, leurs siestes, s'arrêtaient même de faire l'amour, lorsque Don Fiavorante Pubescio demandait poliment à les voir immédiatement. Plus d'un fit un rapide détour à l'église pour mettre un cierge. Mais aucun ne refusa de venir. Ils se retrouvèrent dans le bureau de Don Fiavorante. Ils lui baisèrent la main quand ils entrèrent et lui les accueillit chaleureusement comme un père revoyant ses fils après de longues vacances. La file des Cadillac s'étendait le long de l'allée menant à sa maison et même dans la rue, cela ne gênait pas Don Fiavorante. Ce serait une réunion brève et la police de Bel Condor dévierait la circulation pour que les voitures qui n'étaient pas expressément conviées par Don Fiavorante évitent le

pâté de maisons.

Lorsque les dix-sept hommes furent tous assis, Don Fiavorante commença. En trois secondes il avait montré plus d'intelligence et de perspicacité que le département d'État des États-Unis.

— Venons-en aux faits, dit-il, un peignoir en éponge entourant son ventre bedonnant. Son visage était étrangement doux. Mais ses paroles étaient écoutées avec le plus grand sérieux par des hommes dont les visages auraient glacé la flamme olympique et la foule avec.

— Depuis peu de temps, je soupçonnais quelque chose. Ce n'était qu'un soupçon, une petite chose avec laquelle l'esprit s'amuse mais qu'il ne prend pas au sérieux, car cela semble étrange. Ce soupçon a reçu confirmation aujourd'hui. Nous pouvons devenir plus puissants et plus riches que nous ne l'avons jamais été. Nous pouvons gagner un respect que nous n'avons jamais vraiment eu. Et dans des endroits où nous n'avons jamais été respectés.

Il s'arrêta, regardant les visages qu'il connaissait, les esprits qu'ils connaissait, les habitudes qu'il connaissait, les actions qu'il connaissait, se demandant à cet instant si les hommes qui se trouvaient là dans son bureau étaient prêts à recevoir la grandeur dont il allait maintenant les revêtir.

— L'héroïne c'est de la gnognote, de la menue monnaie. La morphine de la gnognote. Les courses également, les voitures volées aussi, la prostitution de la bricole.

Don Fiavorante regarda les hommes cacher leur incrédulité. N'importe qui d'autre leur tenant ce discours aurait rencontré la désapprobation. Avec Don Fiavorante, il n'y avait qu'un intérêt poli sur des visages attentifs. Il les pousserait un peu plus en avant, car ils devaient comprendre.

— Et cependant, avec tout ce que cette affaire peut comporter pour nous, elle cache une terreur bien supérieure à tout ce que nous pouvons connaître.

— Pas la bombe atomique ? s'exclama Gummo « la Pipe » Barussio.

Il y eut à nouveau le silence indiquant que si Don Fiavorante disait à l'assemblée qu'il avait la bombe atomique, eh bien, pourquoi ne l'aurait-il pas ? Qui d'autre avait de meilleures chances de l'avoir ?

Mais Don Fiavorante dit :

— Pas une bombe atomique, mon bon ami Gummo. Une bombe atomique c'est de la gnognote.

Et sur ce commentaire, face à quelques regards surpris, quelques bouches ouvertes, et sans plus tergiverser, Don Fiavorante exposa à l'assemblée son plan, une version moderne d'extorsion de fonds. Il leur parla d'une bizarrerie de la nature appelée la faille San Andréa. Sauf que maintenant il s'agissait de bien plus que de quelques vies et de

quelques vitres cassées, et de bien plus qu'une petite ville dans un petit comté.

Il s'agissait d'un État entier.

Et ce ne serait plus à quelques hommes d'affaires riches que l'on demanderait de payer. Ce serait au plus riche des plus riches, le gouvernement des États-Unis.

— Pourquoi pas ? Ils ont l'argent ? observa à juste titre Don Fiavorante. S'ils dépensent trente millions de dollars par an au Vietnam, que pensez-vous qu'ils paieraient pour la Californie ?

— Trop gros ! trop gros ! dit Gummo « la Pipe » Barussio. Il fit remarquer qu'il était trop facile de se faire écraser par le gouvernement des États-Unis.

Don Fiavorante sourit.

— Nous n'avons pas vraiment le choix. Ou c'est nous qui tenons l'arme, ou c'est contre nous qu'on l'utilisera. Elle existe. Il y a des gens qui peuvent remuer des montagnes et faire sauter des vallées.

Puis Don Fiavorante répondit aux questions, expliquant ce qu'il savait sur la Californie.

— Quelle est cette chose qui fait bouger la terre ? demanda Manny « Pic-à-glace » Musso.

Don Fiavorante ne savait pas.

— Peut-on ouvrir ou fermer les tremblements de terre comme un robinet ?

Don Fiavorante ne savait toujours pas.

— Plus puissant qu'une bombe atomique ? redemanda Gummo « la Pipe » Barussio.

— Lorsque les États-Unis bombardèrent Hiroshima, elle fut reconstruite. Lorsqu'un séisme ébranle une ville, elle disparaît, la fameuse ville de Troie par exemple. Elle ne reviendra jamais. Ainsi parlait Don Fiavorante Pubescio.

— Combien d'argent ? demanda Musso qui aimait l'argent encore plus que les femmes. Raison pour laquelle Don Fiavorante lui faisait confiance. Combien d'argent Musso pouvait-il dépenser au cours d'une centaine de vies ? La question de Don Fiavorante mit fin à toute autre question.

— Ce sera très simple, dit Don Fiavorante. Musso prendra quelques hommes et ira voir Lester Curpwell. Ils le feront parler et apprendront ainsi le secret du pouvoir des tremblements de terre. Ils le questionneront bien en profondeur jusqu'à ce qu'il ait tout dit. Lester Curpwell avait besoin d'argent, Don Fiavorante le savait. Les affaires Curpwell étaient en difficulté. Si Lester Curpwell voulait de l'argent Musso devait lui en donner. Autant qu'il en désirerait, autant qu'il en faudrait pour qu'il parle.

Le visage bronzé et ridé de Musso était aussi inexpressif qu'un

visage de cire.

— Combien ? demanda-t-il.

— Un million de dollars s'il le veut. Ce sont des amateurs qui dirigent ce chantage, dit Don Fiavorante. Les professionnels vont maintenant prendre l'affaire en main et un million pour le secret, c'est rien.

— Et si je peux l'obtenir sans argent ? demanda Musso.

— Très bien. Mais apprenez tout ce qu'il sait. Je n'admettrai pas d'excuses. Je veux savoir comment il fait et si vous ne m'obtenez pas ce simple renseignement, je serai obligé de croire que vous me cachez quelque chose.

Le visage de cire ne broncha pas. Seules les paumes de Musso devinrent moites. Ou Musso apprendrait le secret de Curpwell ou il finirait ses jours à fuir – en vain – les hommes de Don Fiavorante.

Il se rendait bien compte que sa situation personnelle était semblable à celle que Don Fiavorante avait décrite pour la communauté. Être vainqueur ou victime. Mais n'était-ce justement pas là, la leçon de la vie, la leçon de la Sicile ?

Pour Gummo « la Pipe » Barussio, Don Fiavorante expliqua le problème de Gromucci. Don Fiavorante était persuadé que pour y mettre fin, il suffirait d'envoyer quelques hommes menacer un peu les vendangeurs.

Gummo « la Pipe » Barussio baissa la tête et murmura d'une voix encore plus basse que d'habitude, afin que son capitaine assis au fond de la pièce, ne puisse pas l'entendre :

— Don Fiavorante, j'ai bien travaillé avec vous n'est-ce pas ?

— Oui, Gummo mon ami, c'est vrai.

— Je n'ai jamais auparavant refusé un quelconque travail ?

— C'est exact.

— Alors, Don Fiavorante, je vous demande une faveur. J'ai des prémonitions, des craintes, des rêves. Je crains le danger cette fois-ci. Ne pourriez-vous pas confier cela à quelqu'un d'autre ? Ou trouver une autre solution ?

Don Fiavorante hocha la tête.

— Comme vous voulez. Moins de danger c'est moins de récompense, quoique persuader des travailleurs immigrés à retravailler ce n'est pas exactement un vol à main armée. Vous avez de toute façon le droit de demander. Il y a autre chose à faire. Il y a à San Aquino, deux nouveaux venus. Les vendangeurs ont peur de ces hommes. De la superstition. Allez voir ces hommes. Dites-leur d'aller trouver les ouvriers de Gromucci et de leur dire qu'il n'y a ni superstition ni peur à avoir. Faites en sorte que les travailleurs voient ces deux hommes. Faites en sorte qu'ils réalisent que ces deux hommes ont peur de vous. Une fois que cela sera fait, je pense qu'il n'y aura

plus de problème à la ferme Gromucci.

Gummo « la Pipe » Barussio sourit. Il baisa de façon insistante la main de Don Fiavorante.

— Vous trouvez peut-être que je vous manque de respect Don Fiavorante, mais j'ai la prémonition d'une mort rapide. Et j'y crois. Merci. J'ai rêvé de mains qui se déplacent plus vite que des flèches dans l'air. Plus vite que le vent. Merci.

— La stupidité de l'homme dévoile sa vérité intérieure, dit Don Fiavorante.

Et avant de congédier Gummo « la Pipe » Barussio, il lui donna les noms des hommes auxquels il devait parler.

L'un était un vieil Oriental, presque mourant, il s'appelait Chiun.

L'autre, c'était un propriétaire de grand magasin. Si l'on pouvait avoir foi dans les racontars, un genre de... comment dit-on... pédé ? Il s'appelait Remo.

CHAPITRE XIII

La Cadillac faite sur mesure, fit crisser le gravier en remontant l'allée jusqu'à la maison de Remo Blomberg, propriétaire de grand magasin.

Le toit de nylon blanc de la voiture était fermé refusant le soleil de la Californie. L'air conditionné marchait au maximum, refroidissant le genou gauche de Freddy Palermo, le chauffeur, et le genou droit de Marty Albanese, le passager du siège avant.

Néanmoins, Gummo « la Pipe » Barussio, assis seul sur le siège en cuir souple, à l'arrière de la voiture, était en nage. C'était un homme de forte corpulence, ridé, mais ses rides avaient autant de caractère que celle d'un pruneau, et sa corpulence n'était pas de la graisse de porc. Ses cheveux étaient coupés très courts, et quoiqu'il ait dans la cinquantaine, il n'avait pas le moindre cheveu gris. Ses cheveux étaient encore brillants et bleu-noir et sa peau était bronzée, lui donnant ce teint des gens de la Méditerranée qui savent bronzer sans se dessécher.

Néanmoins, il transpirait. Il essuya précautionneusement son front avec un mouchoir de très bonne qualité, qui avait été repassé soigneusement et plié à angles droits, et qui maintenant n'était plus qu'un morceau de tissu trempé de sueur après 150 km de nervosité.

Il était à peu près certain d'avoir commis une erreur en emmenant Freddy Palermo et Marty Albanese.

Bien sûr c'étaient des durs à cuire, mais ils étaient jeunes, susceptibles, et enclins à rechercher la bagarre quand elle n'était pas tout à fait nécessaire. Ils auraient été parfaits dans le temps à Chicago. Mais ce n'était plus Chicago, et aujourd'hui, la mafia prospérait en évitant les ennuis.

Pouvait-on leur dire ça à ces idiots ? Pouvait-on leur dire qu'il valait mieux convaincre quelqu'un en discutant qu'en frappant ? Même si Gummo « la Pipe » Barussio ne craignait pas, à l'occasion, d'utiliser la force ?

On pouvait essayer de le leur dire mais ils n'écoutaient pas. Aucune des vieilles manières, des vieilles croyances, ne leur convenait.

Il avait commis l'erreur de leur raconter en route sa prémonition de mains se déplaçant plus vite que des flèches, et ils avaient gloussé.

Un jour, peut-être, ils apprendraient, mais pour aujourd'hui, ce n'était pas les hommes qu'il fallait.

Ils n'en étaient pas moins les fils de ses deux sœurs, et la famille comptait lorsqu'il fallait choisir des hommes pour les gros boulots importants.

Barussio était reconnaissant que Don Fiavorante ait accepté de modifier sa mission. Cette prémonition avait été très nette. Mais même avec sa nouvelle mission – le vieil Oriental et le pédé propriétaire de grand magasin – il se sentait mal à l'aise. Il serait très content d'être de retour chez lui, près de la piscine.

— Écoutez, dit-il se penchant au-dessus du siège avant rouge en cuir souple. Vous vous taisez. Pas d'idées brillantes, c'est moi qui parlerai.

— D'accord oncle Gummo, dit Palermo. Albanese se contenta de grogner.

La voiture s'arrêta devant les deux larges battants de la porte d'entrée de la maison de Blomberg.

Albanese sortit rapidement et claqua la porte derrière lui, oubliant d'ouvrir celle de Barussio. Décidément Albanese était une erreur. Non seulement nerveux, mais sans éducation, sans discipline. En sortant de la voiture, Barussio glissa à l'oreille de Palermo :

— Surveillance Marty qu'il ne fasse pas de bêtises.

— Compris, dit Palermo.

Palermo sortit de la voiture de son côté et rejoignit Barussio devant la porte. Albanese avait déjà actionné nerveusement la sonnette, Barussio le repoussa du coude.

Gummo « la Pipe » sonna à nouveau. Il entendit la sonnette à l'intérieur. Il écouta attentivement, mais ne perçut aucun bruit de pas. Puis, en silence, la porte s'ouvrit en grand, et il se trouva face à un vieil Oriental portant une longue robe de brocart bleu.

« La Pipe » retint un sourire de soulagement. Il était content d'avoir demandé à ne pas devoir malmener les travailleurs immigrés. Cette méthode serait plus facile. Ce vieil homme ? Il devait bien avoir au moins quatre-vingts ans et ne pouvait faire guère plus d'un mètre soixante de haut.

Ses ongles étaient longs et pointus. Des touffes de cheveux sur le haut du crâne et tombant le long de son menton le faisait ressembler à un petit antiquaire dans un film bon marché.

— Vous êtes venu en touriste ? Est-ce pour cela que vous grimacez ? demanda le vieil homme.

— Excusez-moi, répliqua rapidement Barussio, je m'attendais à trouver quelqu'un d'autre.

— Je ne suis personne d'autre. Je suis seulement moi.

Albanese poussa un soupir méprisant et Barussio le foudroya du regard avant de parler à nouveau.

— Êtes-vous Chan ?

— Je m'appelle Chiun. Chan est un nom chinois.

Le vieil homme cracha sur le gravier devant la porte, ratant de peu la chaussure droite d'Albanese. Barussio cligna les yeux de surprise.

— J'ai à discuter affaires avec vous. Peut-on entrer ? Il fait chaud dehors.

— Vous êtes le chef de ce groupe ?

— Oui.

— Alors vous pouvez entrer. Vos serviteurs peuvent rester dehors, spécialement celui qui est laid et mal élevé. Il s'inclina devant Albanese.

— Bien sûr, dit Barussio, et il entra.

Les yeux d'Albanese se rétrécirent. Non mais ! Marty Albanese n'avait pas à supporter ça ! Se faire traiter de serviteur par un jaune ! Laid et mal élevé en plus ! Et ce vieux con d'oncle Barussio approuvant ça. Pourquoi ne disait-il rien ? Albanese était vraiment très malheureux. Il s'avança vers la porte pour entrer derrière Barussio. Alors soudainement son estomac lui fit mal, il le comprima alors que le vieux jaune refermait la porte derrière Barussio.

— Qu'est-ce que t'as ? demanda Palermo.

— Je sais pas. Un genre de petite crampe, dit-il en serrant son estomac. Ça va mieux maintenant. Snob, ce Chinetoque. Ça serait pas mal de lui enlever un peu de son amidon.

À l'intérieur Barussio fut accompagné jusque dans un salon frais, où on lui offrit de s'asseoir sur un divan de daim bleu.

Il s'assit, et Chiun resta debout devant lui. Leurs yeux étaient presque à la même hauteur.

— Alors, vos affaires ?

— Je ne sais pas très bien comment vous expliquer, commença Barussio.

— Essayez en disant ce qui vous vient à l'esprit.

— Voilà Mr. Chiun. Un de mes amis a des ennuis sur ses vignobles et il semblerait que vous en soyez la cause.

— Moi ?

— Oui. Voyez-vous, les travailleurs sont très superstitieux. Il y a eu un léger tremblement de terre la nuit dernière et maintenant ils refusent de travailler parce que vous êtes arrivé en ville. Ils disent que vous apportez un genre de malédiction orientale, si vous voulez bien m'excusez l'expression.

Barussio avait arrêté de transpirer. Il était maintenant détendu et

se laissa aller contre les coussins en daim bleu.

Chiun hocha la tête mais ne dit rien.

Barussio attendit un commentaire mais comme il n'en venait pas, il continua :

— Ils pensent aussi que votre employeur... Son nom est bien Remo ?

— Oui, Remo, confirma Chiun.

— Oui. Eh bien, les ouvriers pensent que lui aussi a un genre de pouvoir et ils refusent de travailler.

— Et alors ? demanda Chiun.

Nom d'un chien ! Il était exaspérant. Il n'aidait en rien.

— Alors nous aimerions que vous et Mr Remo vous nous accompagniez à la ferme pour dire aux ouvriers que vous n'avez rien de spécial. Juste pour qu'ils vous voient. Pour qu'ils ne pensent pas que vous êtes une sorte de fantôme ou quelque chose du genre.

Chiun approuva de la tête, et rentra ses mains dans ses grandes manches. Il s'avança jusqu'à la fenêtre et observa Albanese et Palermo appuyés contre le pare-chocs avant de la Cadillac.

— C'est tout ? demanda Chiun.

— Oui, dit Barussio, et il ricana, c'est vraiment un peu grotesque. Vous et Mr Remo avez tout à fait le droit de trouver ça stupide, mais c'est très important pour mon ami parce que c'est l'époque des vendanges et si ses ouvriers ne travaillent pas ses vignes seront foutues. C'est pas loin d'ici.

Il était vraiment content d'avoir réussi à persuader Don Fiavorante de procéder de cette façon, plutôt que de l'autre, il était content de l'avoir convaincu de faire cela sans violence ni menace.

— Vous allez le faire ?

— Moi oui, mais je ne sais pas si Mr Blomberg, lui, sera d'accord.

— Est-il là ? Puis-je le lui demander ?

— Il est ici. Je vais le lui demander. Voulez-vous attendre un instant ?

Chiun se retourna et disparut ses mains toujours dans ses manches et ses pieds ne faisant aucun bruit sur le sol de pierre. Il monta lentement les deux marches qui menaient à la salle à manger, puis ouvrit une grande baie vitrée et sortit dans le patio ensoleillé.

Barussio le regarda s'en aller. La masse d'air chaud qui avait profité de la sortie de Chiun par la baie vitrée avant qu'elle ne soit refermée, traversa la salle à manger et arriva au salon où elle frappa Barussio en pleine figure. Il ne sortit même pas son mouchoir, il n'avait plus aucune raison de transpirer.

Chiun traversa le patio et se dirigea vers une grande piscine en forme de haricot. Il s'arrêta sur le bord et regarda l'eau d'un œil inquisiteur comme une ménagère méticuleuse cherchant, en la fixant,

à faire disparaître une tache inattendue.

Les eaux transparentes de la piscine étaient immobiles. Au travers, au fond de la piscine, à deux mètres cinquante sous ses pieds, Chiun pouvait voir Remo, en maillot, allongé sur le dos, les mains accrochées au dernier barreau de l'échelle en métal. Il vit Chiun et lui fit un signe de la main. Chiun se pencha, et, d'un doigt autoritaire replié, lui demanda de remonter.

Remo lui fit signe de s'en aller.

Chiun à nouveau l'appela de son index.

Remo se retourna pour ne plus voir l'importun, ses pieds battant juste ce qu'il fallait pour le maintenir au fond de la piscine.

Chiun regarda autour de lui dans le patio. Sur une table près de la piscine, il remarqua une énorme noix en chrome qui servait de cendrier décoratif. Il le prit. Précautionneusement, il tendit le lourd objet au-dessus de l'eau et le laissa tomber. L'objet fit jaillir une gerbe d'eau, puis coula rapidement et frappa la nuque de Remo. Celui-ci, à peine remonté à la surface, se mit à hurler :

— Nom d'un chien ! Ça fait mal !

— Tu es comme l'âne des dictons. Tu exécutes bien, mais d'abord il faut attirer ton attention.

Remo resta accroché à l'échelle de sa main droite et regarda sa montre sur son poignet gauche.

— Vous m'avez tout gâché ! dit-il. Cinq minutes vingt secondes, aujourd'hui c'était le jour où je devais faire six minutes.

— Si j'avais su que le docteur Smith t'avais envoyé ici pour t'entraîner en vue des jeux olympiques, je ne me serais pas permis de te déranger. Mais comme je pensais que tu avais autre chose en tête, j'ai cru bon de te prévenir que nous avons de la visite.

Remo se hissa hors de la piscine.

— De la visite ? dit-il. Il laissa tomber la fausse noix chromée sur le bord qu'elle heurta bruyamment.

— Oui, dit Chiun. Des visiteurs. Il me semble qu'ils représentent l'élément criminel de ton pays.

— Que nous veulent-ils ?

— Ils veulent que nous allions convaincre des Mexicains de faire les vendanges.

— Pourquoi nous ? Je ne suis pas César Chavez.

— Il paraît que notre arrivée dans cette communauté et le tremblement de terre aient provoqué quelques craintes parmi ces Mexicains. Ils pensent que nous sommes des sortes de dieux.

— Qu'en pensez-vous ?

— Je crois que nous devrions y aller et leur dire la vérité, dit Chiun.

— C'est-à-dire ?

— Que je suis un frêle et vieux serviteur oriental, et que tu es un champion de natation en période d'entraînement. Et nous devrions voir ce que ces criminels peuvent bien nous vouloir d'autre.

— Comme vous voulez petit père, répondit Remo en s'inclinant profondément.

— Habille-toi, honorable fils, dit Chiun.

Chiun retourna au salon en rouvrant la baie vitrée, alors qu'à travers une autre baie vitrée, Remo alla dans sa chambre pour se sécher et s'habiller.

Barussio leva les yeux lorsque Chiun s'approcha.

— Il est d'accord, dit Chiun.

Barussio se sentit soulagé.

— Mon ami sera très content, c'est très important pour lui.

Chiun resta silencieux.

Après deux minutes Remo entra tranquillement dans la pièce. Il portait des tennis blanches sans chaussettes, un pantalon blanc et une chemise de coton blanche à manches courtes.

— Bonjour, je suis Blomberg, dit-il en tendant une main ferme vers Barussio, avant de se souvenir qu'elle aurait dû être molle.

Barussio se leva.

— Votre homme vous a-t-il expliqué de quoi il s'agissait ?

Il ne ressemble guère à une pédale, pensa Barussio. Une bonne poignée de main. Mais on ne sait jamais, surtout en Californie. Le bronzage peut tout cacher.

— Oui, dit Remo, il m'a expliqué. Cela ne paraît pas très sensé mais c'est une belle journée pour mener quelqu'un en bateau.

Les oreilles de Barussio se dressèrent à cette phrase, mais Remo Blomberg restait serein et souriant.

Lorsqu'ils virent les trois hommes approcher, Chiun ouvrant la marche, Albanese et Palermo se redressèrent. En apercevant Remo, Albanese murmura, sa main devant la bouche, mais suffisamment fort pour être entendu de Remo :

— Vise ! Voilà le toubib !

Barussio le foudroya du regard Chiun continua sans lui prêter attention, Remo s'approcha d'Albanese et dit :

— Salut mec. Alors, les plaisanteries, ça marche ?

— Oh les plaisanteries marchent très bien, dit Albanese, très bien.

Il ouvrit la porte avec une révérence moqueuse, et les trois hommes s'engouffrèrent à l'intérieur. Chiun d'abord, puis Remo et lorsque Barussio passa devant Albanese, il lui siffla à l'oreille :

— Si tu continues à déconner, je t'arrache les yeux et je les presse contre le mur comme des raisins.

La figure d'Albanese s'allongea. Il devrait faire attention. Il entra gentiment dans la voiture. Palermo s'installa au volant.

— Où allons-nous oncle Gummo ?

— À la ferme Gromucci, répondit Gummo « la Pipe » Barussio. Le moteur se mit en marche et l'air conditionné aussi. Ce n'était pas vraiment nécessaire, Barussio était sec et frais. Pourquoi pas ? Il n'y avait plus aucune raison de suer.

CHAPITRE XIV

Mais de l'autre côté de la ville, dans le bureau de la First Aquino Trust and Development Company, Lester Curpwell, lui, transpirait.

Il avait deux hommes en face de lui. Il avait su qu'ils représentaient des ennuis lorsqu'il les avait vus entrer, sans être annoncés et sans rendez-vous.

Le plus grand, qui entra le premier, portait un complet bleu marine fait sur mesure. Mais même l'art du tailleur n'avait réussi à escamoter sa masse musclée. Il ondulait presque quand il marchait. L'homme qui le suivait portait un complet marron à rayures blanches. Il avait une face de rat qui se tordait dans un sourire sinistre comme si lui seul connaissait une blague que personne n'avait entendue.

Le grand s'assit sur la chaise devant Curpwell. L'autre s'adossa à la porte d'entrée du bureau, apparemment prêt à empêcher quiconque d'entrer. Avec un canif il entreprit de se nettoyer les ongles.

— Asseyez-vous, dit Curpwell à l'homme qui était déjà assis.

— Merci, ça va, dit l'homme.

— Bon, maintenant que vous êtes ici, si vous me disiez ce que vous voulez, dit Curpwell.

— Bien sûr. Je vais droit au but Curpwell. Vous êtes un homme d'affaires, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est exact.

— Eh bien, moi aussi je suis un homme d'affaires. Alors pas la peine de tourner autour du pot. Je veux connaître votre secret sur les tremblements de terre. Je vous l'achète.

— Secret sur les tremblements de terre ? dit Curpwell. Son estomac se noua.

Harry Feinstein avait raison. Curpwell aurait dû aller avec lui à Washington. Cette histoire allait dégénérer sous peu. C'est exactement ce que Feinstein avait dit. Il avait eu raison. Cela commençait à dégénérer.

— Ouais. Le secret des tremblements de terre. Je veux savoir comment vous faites pour terroriser les gens par ici.

— J'ai peur monsieur..., Curpwell attendit que l'homme lui glisse

son nom, mais l'autre ne broncha pas, alors il continua :

— ... de ne pas savoir de quoi vous voulez parler. Je n'ai pas de secret sur les tremblements de terre. Si vous voulez vous instruire sur ce sujet, allez donc voir le docteur Séisme à l'institut Richter. Inscrivez-vous à un de ses séminaires, mais ne me faites plus perdre mon temps avec des bêtises.

— Curpwell, cela peut être facile ou difficile, à vous de choisir, dit Manny « Pic-à-glace » Musso. Je veux savoir comment vous faites.

— Et moi je ne sais pas de quoi vous parlez, dit Curpwell baissant les yeux vers son bureau où se trouvait une pile de rapports financiers montrant que l'empire Curpwell était en grande difficulté. Il ne leva pas les yeux. Il ne vit donc pas l'homme massif en complet bleu marine faire un signe de la tête à l'homme appuyé contre la porte. Il ne vit pas venir le coup qu'il reçut derrière la tête.

Et parce qu'il était inconscient, il ne vit pas l'homme fort en complet bleu marine sortir de la poche intérieure de sa veste un pic à glace scintillant et enlever soigneusement le bouchon qui recouvrait son étincelante pointe, fine comme un dard.

Alors qu'il tombait dans l'inconscience, Curpwell avait regretté de ne pas avoir insisté sur les dangers lors de son rapport au conseiller présidentiel.

Peut-être alors le gouvernement n'aurait-il pas négligé cette affaire. Peut-être aurait-il envoyé quelqu'un pour enquêter. Quelqu'un qui aurait pu faire quelque chose.

CHAPITRE XV

La Cadillac blanche avançait le long de la route bordée d'arbres, soulevant un nuage de terre rougeâtre qui ressemblait à du sang en poudre, et qui recouvrait toute la Californie du Sud.

Sur sa droite Remo pouvait voir une ribambelle de baraques en torchis, peut-être une quinzaine ; et des décombres où d'autres baraques avaient dû se trouver, peu avant. Devant les baraques, des adultes étaient assis ou debout en train de discuter, et des enfants couraient entre leurs jambes, s'amusant avec des cordes, des brindilles et des morceaux de rubans.

La voiture freina bruyamment se balançant d'avant en arrière sur sa suspension souple. Albanese avait bondi de la voiture avant qu'elle ne s'immobilisât.

Les autres quittèrent lentement la fraîcheur de l'air conditionné pour la chaleur de l'été californien. Albanese était déjà cinquante mètres devant en train de parler avec un homme nerveux à la longue moustache noire, vêtu d'un pantalon et d'une chemise blanche de toile grossière et sale.

Les pantalons et la chemise qui devaient être à la bonne longueur lui dégringolaient de partout depuis qu'il avait perdu quinze kilos.

Le Mexicain enleva son chapeau de paille et s'essuya le visage avec un pan de sa chemise, tout en écoutant Albanese. Puis il secoua les épaules d'une façon qui laissait entrevoir des siècles de travail sur la terre des autres et s'éloigna vers les baraques appelant ses camarades.

Albanese vint à la rencontre de Remo, Chiun et des deux autres.

— Tout va bien, dit-il en souriant. C'est Manuel leur chef. Il va appeler les autres. Ces deux-là pourront leur parler.

— Qu'allons-nous leur dire ? demanda Remo.

— Dites-leur tout simplement que la peur qu'ils ont de vous n'est que superstition. Qu'ils n'ont pas de crainte à avoir. Dites-leur qu'ils peuvent retourner au travail, dit Barussio.

— Comme vous voulez, dit Remo.

Chiun allongea le cou, inspectant les champs et collines de

l'exploitation viticole.

Albanese s'approcha de Remo.

— Pas de conneries chéri, grogna-t-il doucement.

— Chéri ? Je ne savais pas que vous m'aimiez, dit Remo.

— Déconne et tu verras à quel point je t'aime. Je serai même peut-être obligé de salir ton joli petit ensemble blanc.

— Oh mon Dieu ! Ce serait terrible ! dit Remo.

Une foule se rassemblait. Manuel avait appelé les adultes du camp d'immigrés, et ils s'étaient rassemblés, entourés des enfants. Manuel s'avança devant eux.

— Nous sommes tous là, dit-il.

Albanese donna un coup de coude dans les côtes de Remo.

— Parle-leur.

Remo fit un pas en avant.

— Je m'appelle Remo. Cet homme c'est Chiun. Quels problèmes vous-a-t-on causés ?

Les adultes se regardèrent les uns les autres, puis regardèrent Manuel. Ils portaient le même uniforme blanc que leur chef. Manuel prit la parole :

— D'abord il y a eu le déchirement de la terre et plusieurs des nôtres sont morts. Maintenant les vieux nous parlent d'autres morts à venir. Ils disent que la mort nous entourera. Et que la mort viendra par vous.

— Ils ont parlé de nous ?

— Ils ont parlé d'un Oriental. Un homme âgé, de grande sagesse. Et ils ont parlé de son compagnon au visage blanc dont les mains sont plus rapides que le regard et plus mortelles que les flèches.

Albanese gloussa. Mais Barussio avait entendu. Il se souvint de son rêve de mains se déplaçant plus vite que le regard et distribuant la mort. Il sentit une goutte de transpiration se former sur son front.

— Qui sont ces vieux dont vous parlez ? demanda Remo.

Manuel se retourna et prononça doucement quelques mots en espagnol. La foule s'écarta. Une vieille femme aussi vieille que la vie et aussi lasse que la mort s'avança lentement à travers la foule. Elle était vêtue de noir et portait un châle. Son visage était ridé et desséché par les malheurs des siècles.

Elle s'avança aux côtés de Manuel.

— J'ai eu la vision, dit-elle à Remo. J'ai vu la-mort-des-mains-rapides venir.

— Ça suffit, grogna Albanese à Remo, abrégeons, dis-leur de retourner travailler. Si toi et le Jaune vous savez ce qui est bon pour vous, c'est le moment.

Remo regarda Albanese à côté de lui, enregistra sa taille, son poids, puis se retourna pour parler à Manuel. Mais Chiun s'était

avancé, calme et imperturbable dans sa robe bleue.

Il marcha jusqu'à la femme et lui prit les mains. Ils étaient de la même taille. Chiun et elle restèrent là, silencieux, les yeux dans les yeux, sans parler. Puis Chiun fit un pas en arrière.

Sa voix couvrit les champs, se répercutant contre les baraques vides.

— Écoutez bien ce que je vais dire, dit-il comme s'il entonnait une messe.

— Vos anciens vous disent la vérité, car il y a la mort ici. Vos anciens disent vrai lorsqu'ils parlent de morts à venir et vos anciens disent vrai lorsqu'ils vous parlent de l'homme aux mains comme des flèches.

— Qu'est-ce qu'il déconne ? siffla Albanese. Lui et Palermo se rapprochèrent derrière Chiun, voulant l'intimider par leur présence imposante.

— Les hommes derrière moi sont des hommes mauvais, dit Chiun et pour des hommes aussi mauvais la mort est une juste récompense. C'est le seul juste prix de leurs crimes.

Palermo et Albanese empoignèrent chacun une épaule de Chiun. Puis il lâchèrent prise et montèrent sur la pointe des pieds, raides, leurs visages tordus par la douleur, alors que Chiun leur enfonçait ses mains dans l'aine, sans à aucun moment quitter la foule des yeux.

— Je vous dis maintenant que vous devriez fuir la mort qui va venir. Écoutez les anciens. Retournez sur votre terre. Ils vous diront quand il sera temps pour vous de revenir, de retourner à votre travail dans les champs.

— Arrêtez-le ! cria Barussio à Palermo et Albanese.

Chiun relâcha la pression de ses mains sur les deux hommes. Ils attaquèrent de nouveau le petit homme frêle dans son kimono bleu.

Palermo le saisit le premier puis se recroquevilla à ses pieds, comme si miraculeusement son corps avait disparu de dedans ses habits et que ceux-ci étaient tombés par terre de leur propre poids.

— Sale Jaune ! jura Albanese, on va se marrer !

Il visa la gorge de Chiun avec ses deux mains pour extirper toute vie de ce vieux spectre. Il fut arrêté avant même de toucher la gorge de Chiun. Puis il fut soulevé de terre, la pression d'un coude sur sa gorge faisant jaillir sa trachée hors de sa bouche. Son corps sans vie vola à travers l'air et alla s'écraser aux pieds de la femme en noir. Elle regarda le corps d'Albanese dans les derniers sursauts de la mort et lui cracha à la figure.

Elle se retourna et la foule se sépara pour la laisser passer. Sans un mot, elle s'éloigna suivie des adultes ramenant leurs enfants avec des murmures et des petites tapes tapes sur la tête.

— Revenez ! cria Barussio. Tout ça n'est qu'une erreur !

— Pas d'erreur, dit Remo.

Barussio plongea sa main dans sa veste pour saisir son revolver, un geste qu'il n'avait pas fait depuis des années, mais qu'il faisait encore bien.

Le revolver surgit, pointé sur Chiun, l'index courbé sur la détente. Mais son doigt ne rencontra que du vide, et le revolver tomba, inoffensif, à ses pieds.

Barussio voulut se tourner vers Remo. Dans ses rêves il n'avait jamais vu la main qui le tuait. Il ne la vit pas plus maintenant. Il ne la sentit même pas, tout ce qu'il sentit, ce fut les gouttes de transpiration sur son front, ses dessous de bras tout à coup poisseux et humides, la sueur coulant comme des torrents de printemps le long de ses cuisses. La transpiration commençait à apparaître à travers son costume, lorsque son corps sans vie tomba, soulevant la poussière rouge comme un petit nuage poudreux.

Les yeux de Remo croisèrent ceux de Chiun. Le vieil homme s'inclina, Remo lui rendit son salut avec une courtoisie un peu trop appuyée.

Puis il dit :

— O.K., Chiun allons-y, j'ai du travail à faire.

— Maintenant qu'est-ce qu'on fait ? demanda Chiun alors qu'ils se dirigeaient vers la Cadillac blanche, laissant derrière eux trois morts par terre.

— J'en ai marre. Je vais voir le type qui nous a envoyé ces ordures.

— Qui cela peut-il bien être ? demanda Chiun.

— Lester Curpwell IV, dit Remo. Le type qui est derrière tout ça.

CHAPITRE XVI

— Où est Curpwell ma jolie ? demanda Remo.

— Dans son bureau, répondit la jeune fille bronzée. Mais il a fait dire de ne le déranger sous aucun prétexte. Elle dévisagea Remo de haut en bas comme si elle regrettait d'avoir à lui transmettre un tel message.

— C'est pas grave, il me recevra, dit Remo. Frôlant au passage le bureau de la fille, il se dirigea vers la porte en bois massif de Curpwell.

— Vous ne pouvez pas entrer ! protesta faiblement la fille. Il y a déjà eu deux types qui ont fait irruption aujourd'hui. Vous ne pouvez pas faire ça !

— Silence ma belle, sinon je fais sauter ta carte de crédit. Je suis Remo Blomberg, l'imprésario du grand magasin.

La porte était verrouillée. Le système de fermeture comportait une petite tige qui sortait du mécanisme de la serrure et empêchait la poignée de tourner. Mais Remo découvrit qu'en tournant la poignée en sens inverse la pointe était cisailée et que la porte s'ouvrait.

Il poussa la porte. Curpwell était effondré sur son bureau. Remo se précipita.

Curpwell n'était pas beau à voir. Sa tête reposait entre ses bras, sur le buvard du sous-main. Ses mains étaient striées de filets de sang provenant de fines piqûres faites sur chaque doigt et sur le dos de ses mains. Il y avait les mêmes petits trous sur ses oreilles et sur ses joues. Remo sentit du sang poisseux sous ses doigts alors qu'il cherchait le poulx dans le cou de Curpwell. Il battait très faiblement.

La secrétaire de Curpwell se tenait dans l'embrasure de la porte, la main devant la bouche.

— Dépêchez-vous, appelez un docteur. Il a été blessé. Puis appelez le shérif. Et pour l'amour du ciel fermez cette porte !

Le docteur ne servirait à rien. Il arriverait trop tard. Le shérif serait aussi inutile qu'un sourire de banquier. Mais Remo tenait à ce que la porte soit fermée. Il voulait être seul avec le mourant.

Il passa ses mains puissantes sous la chemise de Curpwell, et

commença à lui masser énergiquement la région du cœur. Il le renversa contre le dossier de son fauteuil, et lui parla à l'oreille.

— Curpwell, c'est Remo. Remo Blomberg. Que s'est-il donc passé ?

Curpwell ouvrit les yeux, et Remo vit que ses yeux avaient aussi été piqués. Le sang avait séché à l'intérieur des orbites. Chaque œil n'était plus qu'un trou. Privé de vue, il allait bientôt aussi l'être de vie.

— Curpwell ! Que s'est-il passé ? redemanda Remo.

— Remo, articula difficilement le mourant. Ils croyaient que je faisais les tremblements de terre. Ils voulaient que je leur donne mon secret.

— *Qui* voulait ?

— Un homme de la mafia nommé Musso. Il avait un pic à glace.

Les mains de Remo continuaient à masser la poitrine de Curpwell, et la voix devint un peu plus forte.

— Remo ? Remo Blomberg ?

— Oui, je suis là.

— La mafia veut le secret des tremblements de terre. Appelez... Appelez le capitaine de police d'État, Walters. Dites-le-lui. C'est important qu'il sache.

— Le capitaine Walters ?

— Oui. N'oubliez pas de le lui dire. C'est important. Curpwell aspira une grande bouffée d'air.

— Curpwell, j'ai aussi besoin de savoir quelque chose. Des types de la mafia sont également venus me voir. C'est vous qui les avez envoyés ?

— Non, je ne suis pas au courant.

— Savez-vous qui est derrière les tremblements de terre ?

— Non.

— Où est allé ce Musso ?

— Allé ? Musso ? Oh ! Son visage se tordit sous le souvenir de quelque chose d'important. Je crois qu'ils sont partis voir le professeur Forben... euh... docteur Séisme. Ils ont dit... Arrêtez-les. Ils le tueront. Il aspira à nouveau de l'air, mais sa voix gargouilla et se mua en un râle. Il s'effondra en avant.

Remo cessa de lui masser la poitrine. Il n'y avait plus rien à faire. Il remit doucement la tête de Curpwell contre le dossier. Curpwell parla encore :

— Remo. Dites la vérité. Vous êtes du gouvernement ?

Remo s'approcha près de son oreille.

— Oui, dit-il.

— Bien, dit Curpwell, essayant de sourire à travers le sang figé sur son visage. On doit arrêter les gens des tremblements de terre. Ne laissez pas la mafia mettre la main dessus.

— Ne vous en faites pas Lester. Je ne les laisserai pas faire.

Curpwell mourut dans les bras de Remo, un petit sourire figé sur son visage ensanglanté. Remo lui remit doucement la tête sur son sous-main.

La secrétaire était toujours au téléphone lorsqu'il sortit du bureau.

— Vous pouvez ralentir, lui dit-il, il n'y a plus d'urgence.

Remo avait laissé la Cadillac chez lui lorsqu'il avait déposé Chiun.

En bas, il reprit sa voiture de location au toit rouge, emballa le moteur, et démarra très vite vers les collines surplombant la vallée où se trouvait l'institut Richter. Il entendit un bruit de sirène derrière lui. C'était le docteur ou Wyatt.

Il s'était donc trompé. Ce n'était pas Curpwell. Un innocent était mort, et peut-être que Remo, en refusant de payer l'assurance antiséisme, en accusant Curpwell d'être derrière tout ça ; peut-être Remo avait-il joué un rôle dans ce meurtre. Maintenant, il devait se soucier du docteur Séisme.

En dehors de la ville, peu à peu la signalisation se fit plus rare, puis les quelques stations-service et postes de lavage disparurent. La route était déserte et écrasée par le soleil, des nuages de vapeur la faisaient briller, donnant l'impression qu'elle était mouillée.

Sur le bas-côté, Remo vit une cabine téléphonique en verre. Il s'y arrêta en freinant brusquement et dérapa sur le gravier. Il sauta hors de la voiture par le siège du passager et jeta un œil à sa montre. Presque midi. Smith devrait être là.

Il composa l'indicatif direct 800 qui trouvait Smith de n'importe où.

— Smith.

— Remo.

— Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Un homme qui s'appelle Curpwell a été tué. La mafia est sur le coup maintenant. Ils ont essayé de le faire parler sur les tremblements de terre. D'autres mafiosi ont essayé de nous tuer, Chiun et moi, aujourd'hui.

— La mafia, dit Smith, comme s'il se répétait à lui-même la dernière ouverture d'une partie d'échecs qu'il ne connaissait pas encore. La mafia, hmmm...

— Nom d'un chien, Smith ! Arrêtez de marmonner.

— En aucun cas la mafia ne doit mettre la main sur les gens des tremblements de terre avant nous.

— Je sais, dit Remo exaspéré. Une chose...

— Quoi ?

— Avant de mourir Curpwell a dit que je devrais prévenir le

capitaine Walters, de la police d'État, des projets de la mafia.

Smith l'interrompit.

— Oubliez !

— Pourquoi ?

— Parce que le capitaine Walters est un de nos hommes. Comme l'était Curpwell. Ils ne le savent pas bien sûr. Mais ils travaillent pour nous. Walters est l'homme qui est au-dessus de Curpwell dans la chaîne. Vous avez fait votre commission alors oubliez Walters.

— Nom d'un chien ! Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que Curpwell était l'un des nôtres ?

— Je ne voulais pas vous influencer, dit Smith.

— Vous l'avez bien influencé, lui. Il est mort.

Smith ignore.

— Où allez-vous maintenant ?

— Je crois que ces mafiosi sont allés voir le docteur Séisme. J'y vais maintenant.

— Faites attention.

— D'accord chéri. Cela m'ennuierait que vous soyez obligé de vous décarcasser pour trouver un drapeau pour mes funérailles.

Remo raccrocha et bondit dans sa voiture. Il repartit brutalement et fila à toute allure le long de l'autoroute approchant les montagnes au pied desquelles se trouvait l'institut Richter.

« Curpwell était donc l'un des nôtres. Et la mafia arrivant avec ses gros sabots dans cette affaire pouvait, par accident, enterrer tout un État ; une tombe s'étendant de l'Oregon au Mexique. » Remo devait arriver au faiseur de séismes le premier.

CHAPITRE XVII

L'institut Richter était situé sur une plateforme creusée dans les montagnes de San Bernardino. C'était une petite construction de plein pied en brique rouge, nichée sous une avancée de rochers et ressemblant à la version 1970 de la petite école de campagne.

L'institut n'était pas visible de la route qui serpentait en bas mais des panneaux guidaient les visiteurs vers un pont en bois qui permettait d'atteindre la plate-forme au-dessus. Remo trouva le pont très branlant.

Il arrêta sa voiture rouge au bord de l'esplanade et regarda en bas.

Là, à dix mètres sous lui se trouvait la faille San Andréa, la bombe piégée qui faisait tic-tac sous la Californie. La terre était brisée et cassée à cet endroit.

Remo se souvint d'une vue aérienne de la faille, dans ses livres de géologie, qui montrait que celle-ci formait une ligne droite presque parfaite, séparant la Californie en deux plateaux. Il y avait un défaut précis sur le dessin de la faille, là où elle était fermée, et ceci depuis cinquante ans déjà, accumulant une pression qui pouvait à tout moment faire éclater la Californie.

Remo comprit pourquoi le pont pour arriver à la plate-forme était si mouvant. Il avait été conçu ainsi pour pouvoir absorber les chocs en cas de tremblement de terre. Un pont solidement ancré aurait risqué d'être détruit.

En dessous, à l'angle de la plate-forme, près de la faille, Remo put voir une paire de tuyaux sortant de terre. Près d'eux, il y avait une petite caravane et, garé devant, un mini-car Volkswagen. Remo regarda sur sa gauche. Au loin, il y avait une autre paire de tuyaux difficilement perceptibles à cette distance, même pour lui.

Remo embraya et brûla ses pneus pour arriver à l'institut.

Il n'y avait qu'une voiture garée devant, à l'ombre, c'était une Cadillac. Remo s'arrêta à côté. Il toucha le capot. La voiture était encore chaude ; trop chaude pour être restée à l'ombre. Les mafiosi n'étaient pas là depuis longtemps. Remo s'amusa un instant avec l'idée

qu'il existait un moyen facile de se débarrasser de la mafia : il suffirait tout simplement d'arrêter la fabrication de Cadillac. Il ne fallait pas oublier d'en parler au Dr. Smith.

Il n'y avait qu'une porte, Remo l'ouvrit et resta un moment à l'intérieur, dans la fraîcheur, tendant l'oreille. Il entendit des voix sur sa gauche. Il s'engagea dans cette direction en empruntant un long couloir qui courait le long de la façade avec tous les bureaux ouvrant sur la droite.

Une porte était ouverte, et Remo entra. Il se trouvait dans un laboratoire, une vaste pièce fortement éclairée par des néons au plafond. La lumière se reflétait sur les tables en verre chromées sur lesquelles se trouvaient des rangées d'éprouvettes, des petits tas bien rangés de pierres et de poussières.

Dans un coin de la pièce, il y avait une console d'ordinateur, qui recouvrait pratiquement la moitié du mur. Les bandes grinçaient doucement en tournant. Des lumières multicolores s'allumaient et s'éteignaient et des cadrans vibraient d'informations ramassées Dieu sait où.

Les voix venaient de derrière une porte à côté de l'ordinateur. Remo s'approcha pour écouter. Les voix étaient étouffées par le bruit rythmé d'une pompe quelconque. Remo se concentra pour entendre.

Une voix dure disait :

— Oubliez ce jargon scientifique. Comment faites-vous un tremblement de terre ? C'est tout ce que nous voulons savoir.

Et une voix, la plus grave que Remo ait jamais entendue, répondit. Les mots venaient si lentement qu'il sentait que l'homme usait toute son énergie pour baisser sa voix au maximum.

— Mais vous ne pouvez pas le faire sans la science ! Ne comprenez-vous pas ?

— Dites-nous seulement comment vous faites.

— Ce n'est pas moi qui le fais. Mais cela pourrait être. La voix continua pesamment. Maintenant essayez de comprendre. Lorsque la pression qui monte le long des différents systèmes de failles – une faille étant une cassure dans la terre – devient trop forte cela provoque un tremblement de terre. Maintenant ce qu'on pourrait faire, je dis bien *pourrait*, serait de soulager un peu de cette pression avant qu'elle ne devienne trop forte et qu'elle n'éclate. C'est un peu comme faire bouillir de l'eau dans une casserole fermée. Si vous soulevez légèrement le couvercle, cela dégage un peu la pression et l'eau ne déborde pas, ou ne fait pas sauter le couvercle. C'est le même principe.

— D'accord, d'accord. Comment relâchez-vous la pression ?

— Personne ne peut encore le faire. J'ai essayé de développer un nouveau type de pompe qui utiliserait la pression de l'eau dans ce but.

Cela produirait de nombreuses petites secousses qui libéreraient progressivement la pression et éviteraient ainsi un séisme. Mais les travaux avancent lentement, surtout depuis que le gouvernement m'a coupé les fonds pour la recherche. Je ne sais pas si on y arrivera un jour.

Il y eut un long silence, puis la première voix reprit.

— Docteur Séisme je ne vous crois pas. Il y a quelqu'un ici qui produit des tremblements de terre. Ou c'est vous, ou vous savez qui c'est. Maintenant vous allez nous en parler, ou nous vous ferons regretter de ne pas l'avoir fait.

— Je ne crois pas que vous soyez vraiment du FBI, répondit la voix d'outre-tombe du docteur Séisme.

— Vous êtes très intelligent, professeur. Maintenant, si vous êtes vraiment si intelligent que ça, vous allez nous dire ce que nous voulons savoir.

« Bon. C'est le moment », pensa Remo.

Il entra en poussant la porte entrouverte.

— Bonjour professeur, dit-il en souriant bêtement. Il n'y avait que trois hommes et il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour reconnaître le docteur Séisme.

C'était un homme lourd, pas vraiment gros, non : lourd, fagoté d'un pantalon et d'une veste de tweed qui n'allaient ni ensemble ni avec lui.

Son visage était une sphère parfaite, entourée d'une masse électrique de cheveux grisonnants qui lui descendaient sur le front rejoignant d'énormes sourcils également grisonnants qui partaient sur les côtés comme des éclaboussures, figées, retombant sur ses lunettes à monture métallique. Il était assis sur un haut tabouret à côté de la table de laboratoire. Les deux autres hommes étaient debout. Jeunes, le genre mafia. L'un semblait avoir un QI de sept. L'autre semblait assez intelligent mais avec tous les traits de caractère du troisième garçon sur la gauche dans la tournée de province du châtelet.

« QI 7 » se tourna vers le Dr. Séisme.

— Qui c'est ce charlot ? demanda-t-il en montrant Remo de la tête, toujours habillé des mêmes pantalon, chemise et tennis que ce matin.

— Je suis Remo Blomberg, l'assistant du professeur, dit Remo. Professeur cela ne sert à rien d'essayer de duper ces hommes plus longtemps. Je crois, oui je crois vraiment que nous devrions leur donner le secret des séismes.

Les deux hommes de la mafia fixèrent Remo et ne remarquèrent pas le docteur Séisme qui commençait à dire : « Mais... »

Remo s'adressa directement aux deux hommes, élevant la voix pour couvrir le lourd bruit de pompage qui emplissait la pièce.

— Nous avons inventé une nouvelle machine. Nous l'avons appelée le monte-échelle, de l'échelle corrigée d'intensité Mercalli.

Autant pour les livres de géologie de Smith.

— Ouais ? dit le futé, et comment ça marche ?

— Ça fonctionne à base d'un composé de vitamine E. Vous traitez la terre comme s'il s'agissait d'une levure voyez-vous, et vous y pompez plein de dioxyde de carbone. Cela provoque un déséquilibre gazeux. Alors vous injectez de grosses quantités de vitamine E, pas dans le genre que l'on achète en pharmacie bien sûr. Mais de la vraie vitamine E pleine de puissance. Puis vous pompez le tout dans les fissures avec des seringues pneumatiques. Cela libère le déséquilibre gazeux et vous obtenez un tremblement de terre. C'est vraiment très simple, dit-il en se penchant en avant, jouant avec le pli de son pantalon, essayant de ne pas rire.

Il leva les yeux.

— N'importe qui peut la faire marcher. De la bibine géologique. Nous avons déjà provoqué quelques secousses mineures avec. Voulez-vous en acheter une ? Il y a une ville que vous voulez détruire ?

Les deux hommes de la pègre étaient maintenant gênés. Leurs instructions n'allaient évidemment pas jusque-là. Ils se regardèrent et le plus futé dit :

— Nous voulons d'abord la voir.

Remo s'adressa au docteur Séisme :

— Professeur. Cela ne sert vraiment à rien de ne pas coopérer. Je vais leur montrer le monte-échelle Mercalli.

Ça fait deux points pour Smith, Remo était en train de se convertir rapidement à la cause de l'éducation.

Remo se retourna pour franchir la porte. Celui des deux loubards qui avait soutenu la conversation fit un signe au professeur.

— Vous restez sagement là professeur, n'essayez pas de faire de bêtises. Nous n'oublions pas que vous avez essayé de nous mentir. Nous reviendrons.

Les deux hommes suivirent Remo qui les précéda à travers l'autre laboratoire et dans le couloir. Remo entendit l'un d'eux dire :

— Blomberg eh ! Toujours faire confiance à un juif pour savoir quand il est temps de changer de camp.

Remo les emmena le long du couloir vers l'autre bout de l'édifice, cherchant une porte qui serait sûrement ouverte. À sa gauche, il en vit une légèrement entrouverte.

— C'est par ici messieurs, dit-il, désignant la porte avec son bras gauche.

Il ouvrit la porte et entra avec les deux hommes sur ses talons.

Il se retrouva dans une petite cuisine.

— C'est une cuisine ! dit un des hommes.

— C'est exact, dit Remo. Nous le gardons dans le réfrigérateur. Vous ne pensez quand même pas qu'on le laisserait en vue, à la merci des regards curieux.

Il ouvrit le frigidaire et fit signe aux deux hommes de se rapprocher.

— Le voici, dit-il en pointant un index royal vers l'intérieur du réfrigérateur où une livre de margarine reposait sur une assiette rouge. Les deux hommes s'avancèrent. Un pas, deux pas, puis contournèrent la porte et se trouvèrent bien en face du réfrigérateur. Remo partit dans les airs, puis retomba, un coude sur le dessus du crâne de celui qui n'avait pas encore parlé, le crâne devint tout mou et ressembla à de la bouillie, puis l'homme s'écroula par terre.

Remo était déjà derrière l'autre homme, sa main droite lui enserrant l'arrière du cou de ses doigts, comme des griffes, pénétrant les nodules nerveux. L'homme hurla, les bras rigides le long du corps sous l'effet de la douleur.

— Bon, dit Remo, lequel de vous deux est Musso ?

Il relâcha un peu son emprise afin que l'homme puisse répondre.

Il haleta.

— Musso n'est pas ici. Il est rentré. Il nous a dit de l'appeler plus tard et de lui dire ce qu'on avait trouvé.

Remo resserra à nouveau.

— Qui a tué Curpwell ? Puis il relâcha légèrement son emprise, et l'homme siffla.

— C'est Musso avec un pic à glace. Il travaille comme ça.

— Qu'est-ce que vous cherchez ?

Les bras de l'homme étaient toujours raides le long de son corps. Il répondit :

— Quelqu'un fait des tremblements de terre et fait chanter les gens. Don Fiavorante a envoyé Musso pour se renseigner.

— Don Fiavorante ?

— Ouais Pubescio. C'est le chef.

— Quel est ton nom ?

— Festa. Samy Festa, pleurnicha l'homme.

— C'est bon Samy, je vais te laisser en vie. Pour un temps. Il serra plus fort. Tu vas retourner dire à Musso et à Pubescio qu'ils restent là où ils sont. Dis-leur bien de ne pas s'approcher du docteur Séisme. Dis-leur bien que s'ils reviennent dans la région de San Aquino, ils repartiront dans un sac de nourriture pour chien. Plus particulièrement Musso. Tu lui dis bien ça. Il serra encore plus fort. Tu as bien compris ?

— J'ai compris. J'ai compris.

Remo relâcha le cou de l'homme et Festa fit un geste maladroit vers son revolver sous sa veste. Il pivota vers Remo. La main de celui-

ci était déjà autour de celle de Festa et autour du revolver.

— La Cadillac, dehors, elle a une conduite assistée ?

— Ouais.

— Tu peux donc conduire d'une seule main ?

— Ouais.

— Bon, dit Remo, qui de sa main droite cassa l'avant-bras de Festa. Le revolver tomba par terre. Festa hurla de douleur, puis regarda son arme puis Remo.

Remo souriait.

— N'oublie pas de transmettre mon message à Musso. Je m'appelle Remo. Il voudra peut-être savoir ça.

Festa soutint son bras cassé, la douleur tordant ses traits de joli garçon.

— Je suis sûr qu'il voudra le savoir.

— Surtout n'oublie pas de le lui dire. Souviens-toi, mon nom est Remo. Maintenant fiche le camp avant que je change d'avis.

Festa était sorti du bâtiment avant que Remo ait rejoint le couloir. En passant devant la porte Remo vit la Cadillac démarrer rapidement.

Bon. Cela ferait venir Musso. Remo le voulait... pour Curpwell. Mais son objectif numéro un restait de trouver les gens des tremblements de terre, et il ne pouvait pas perdre de temps sur des détails. Mais si Musso revenait ? Eh bien, même Smith ne pourrait pas se plaindre si Remo se défendait. Après tout, que peut-on faire d'autre contre un homme muni d'un pic à glace ?

*

* *

Le docteur Séisme était toujours assis sur son tabouret lorsque Remo revint.

La machine infernale dans le coin continuait son bruit assourdissant et Remo demanda :

— Vous ne pouvez pas éteindre cet engin ?

— Non, dit le D^r Séisme, il s'agit d'un test d'endurance. Elle marche depuis trois jours. Le but est de tenir une semaine. Vous savez je ne crois vraiment pas qu'ils étaient du FBI.

— Ils n'en étaient pas, dit Remo. La mafia.

— La mafia ? Oh ! la la ! Que pouvaient-ils bien me vouloir ? Les sourcils du docteur Séisme se soulevèrent comme s'ils avaient une vie propre. Quand ils se rabaissèrent, ils menacèrent de recouvrir entièrement les yeux.

— Ils veulent savoir comment faire des tremblements de terre. Quelqu'un par ici sait et ces deux voyous pensaient que c'était vous.

— Deux ? Ah oui, deux. Mais ils étaient quatre avant.
— Quatre ? qu'est-il arrivé aux autres ?
— Ils sont partis avec mes filles. Les assistantes de laboratoire.
— Et où diable sont-ils allés ? demanda Remo. Les filles sont peut-être blessées ! Il était maintenant préoccupé.

Puis une autre voix se fit entendre.

Remo se retourna vers la porte et ses yeux s'écarquillèrent. Il y avait deux filles dans l'embrasure de la porte. Elles avaient une vingtaine d'années. Habillées pareillement, d'un bluejean et d'un tee shirt blanc orné d'un poing rouge fermé, et des lettres N.O.W. Mais ce n'était pas cela qui avait attiré l'œil de Remo.

Ce qui le retenait, c'était leurs abondantes poitrines à toutes les deux. Elles ne portaient pas de soutien-gorge et leurs seins fermes vibraient, tellement importants qu'ils en étaient presque intimidants. Remo classa tout de suite les deux filles comme huitième et neuvième merveilles du monde. Ou plutôt en considérant deux pour chacune, les huitième, neuvième, dixième et onzième merveilles du monde.

Ce fut seulement après coup que Remo regarda leurs visages qui étaient d'un blanc d'albâtre encadrés par une cascade de cheveux noirs comme le jais. Ce qui prouvait bien que cela faisait trop longtemps que Remo était en Californie, puisqu'il considérait toute fille qui n'était pas blonde et bronzée comme une originale. Il pensait à tout cela, puis tout à coup, réalisa que les deux filles étaient des jumelles, identiques.

— Tu vas bien papa ? demanda l'une d'entre elles, et elles allèrent se mettre de chaque côté du docteur Séisme, leurs poitrines frétilant en chœur sous leurs tee-shirts, leurs fesses ondulant sous le bluejean serré. Remo sentit monter le désir. Il se traita de malade et de dégénéré, mais ceci étant admis il s'assit sur une chaise pour mieux savourer le spectacle, croisant sagement ses jambes. S'il avait su rougir, il aurait rougi.

Imaginez ! Deux filles pareilles...

L'une d'elles mit sa main sur l'épaule du docteur Séisme.

— Nous étions inquiètes.

— Oh, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter ! Ce jeune homme s'est occupé de tout.

Les deux filles dévisagèrent alors Remo, l'une d'entre elles s'approcha et s'arrêta à côté de sa chaise.

Remo dit, tout naïf :

— Mais nous nous faisions du souci à votre sujet vous savez ? Ces types-là étaient de la mafia. Qu'est-il arrivé aux deux qui étaient avec vous ?

La fille près du Dr Séisme hésita puis dit :

— Ils sont partis.

— Sans leur voiture ?

La fille parut troublée. La fille à côté de Remo parla :

— Ils ont décidé de se détendre les jambes et de marcher. Ils ont dit que leurs amis les prendraient en passant sur la route. L'autre fille rit bêtement. De toute évidence elle semblait trouver cela très drôle.

— Oh ! dit Remo.

— Au fait, dit la fille qui était restée à côté du docteur Séisme. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Remo. Remo Blomberg. Il essaya de fixer son regard sur son visage, de rencontrer ses yeux, il essaya désespérément de regarder autre chose que sa poitrine.

Il n'y arriva pas. Le contraire l'aurait étonné. Il ne vit que des seins. La fille à côté de lui se rapprocha encore plus près et posa sa main sur le dossier de sa chaise. Elle n'était qu'à un coup de dents, palpitante, et Remo sentait chaque pulsation de son cœur et de sa respiration.

— Quels sont vos noms ? demanda Remo.

— Pardonnez-moi, dit le docteur Séisme. Ce sont mes deux filles. Elles m'assistent. Voici Jacki et voici Jill.

Remo leva les yeux sur la fille à ses côtés et saisit son regard, là-haut, au-delà de sa poitrine.

— Jacki et Jill, dit-il. C'est une comptine pour enfants.

La fille se pencha à son oreille.

— Est-ce que ce serait une comptine d'enfant si je vous le prenais et vous le serrais ? murmura-t-elle.

— Non, dit Remo. Ce serait non-non. Ou peut-être un non-non-non-non, dit-il, refaisant un rapide calcul.

— Ce sont des jumelles identiques, précisa inutilement le docteur Séisme.

Remo approuva de la tête, puis murmura à la fille à côté de lui :

— Vous n'êtes pas vraiment identiques.

— Non ?

— Non, je pense que vous faites du 185, et elle du 180 seulement.

— Maman m'a toujours préférée, dit Jill, puis elle ajouta : Je n'aurais pas pensé que vous remarqueriez.

— Ouais ? Et si vous m'emmeniez à la chapelle Sixtine vous pensez que je regarderais le plafond ?

— Beaucoup d'hommes ne remarquent pas. En Californie du moins. Vous savez comment ils sont. J'ai pensé que vous étiez peut-être pareil.

— Ne vous laissez pas influencer par le costume de marin, dit Remo. Puis, élevant la voix, il ajouta : Que faites-vous donc ici ?

Remo avait adressé sa question au Dr Séisme, mais le scientifique

avait tourné la tête, il regardait dans le coin d'où provenait ce bruit si fort.

Remo répéta sa question cette fois-ci aux filles.

— Que faites-vous ici ?

— Si vous pouvez vous lever sans vous mettre dans une situation embarrassante, nous allons vous montrer dit « 180 », derrière l'épaule du docteur Séisme.

« Inspire. Insiste sur l'oxygène. Retire le sang de l'aine. Inonde les poumons, le cerveau. Pense à des champs de marguerites... » Cela prit à Remo un quart de seconde et il fut capable de se lever presque droit.

Alors Jill, debout à côté de lui, lui mit la main sur les reins.

Remo se rassit.

— Au fond pourquoi ne m'expliqueriez-vous pas tout ça alors que je suis confortablement assis ?

Il recroisa ses jambes aussitôt.

— Ne soyez pas gêné, lui murmura chaudement Jill à l'oreille. Cela nous arrive de provoquer ce genre de réaction chez les hommes. Son haleine brûlante n'arrangeait rien. Pas plus que son sein gauche qui reposait sur son épaule.

— Vous êtes comme le rêve éveillé d'un pornographe, décréta Remo. Allez-y, je vous donne une longueur d'avance.

Jill s'éloigna de Remo et se dirigea vers le coin le plus éloigné de la pièce, où la machine faisait son bruit infernal. Lentement et avec un grand effort, Remo se leva et la suivit. Le docteur Séisme ferma la marche.

— Ceci est l'invention de papa. Le moyen avec lequel nous allons mettre le monde à l'abri des tremblements de terre, dit Jill en montrant du doigt la machine sur la table. Cette dernière avait la forme d'un bidon d'essence de cinq litres et était peinte d'un bleu éclatant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Remo.

— Eh bien vous pourriez appeler ça un laser à eau.

— Un laser à eau ? Le cerveau de Remo feuilleta à travers le un pour cent de données du livre de géologie dont il se souvenait.

Puis il dit :

— Je n'ai jamais entendu parler d'une telle chose.

— Bien sûr que non, c'est encore au stade expérimental. La voix de Jacki lui parvint par-dessus son épaule.

— À quoi ça sert ?

Jill répondit :

— Vous avez vu des lasers classiques, qui intensifient la puissance de la lumière en amplifiant ses ondes. Vous savez ? Les lasers peuvent couper le métal et la pierre. Même les diamants. Eh bien le professeur a fait la même chose avec l'eau. Il a éliminé les

vagues afin que la force devienne régulière, sans pulsations ni vibrations. Cette machine pourra transformer un écoulement d'eau en un courant de grande puissance.

— Qu'est-ce que ça a à voir avec les tremblements de terre ? demanda Remo, oubliant pour un instant la poitrine de Jill.

Le docteur Séisme parla de sa voix d'enterrement, de prophète.

— La faille San Andréa a mille kilomètres de long, M. Blomberg. Tout le long de la faille nous avons creusé et placé des sondes. Ces sondes sont équipées d'éléments sensibles, pour mesurer la chaleur, la pression, et d'autres choses, leurs données sont enregistrées sur l'ordinateur qui est dans l'autre pièce. Grâce à une surveillance permanente, nous savons quand la pression augmente d'un côté de la faille plus que de l'autre. C'est ce déséquilibre qui provoque un tremblement de terre, lorsque la nature essaye d'égaliser la pression.

Il s'arrêta comme s'il avait répondu à la question de Remo.

— Oui, dit Remo. Mais qu'est-ce que cette machine a à voir avec les tremblements de terre ?

— Ah oui, le laser à eau ? Eh bien, en reliant cette machine aux sondes, avant que la pression n'atteigne un niveau critique, nous pourrions faire agir la pression de l'eau dans la faille. La force extraordinaire de l'eau séparerait les roches avec seulement une légère secousse. Et cela soulagerait immédiatement la pression et pourrait ainsi empêcher un tremblement de terre important.

— Si cela marche, dit Remo, c'est une invention extraordinaire.

— Oh ça marche ! dit Jacki à côté du docteur Séisme. Nous savons que ça marche. Mais pensez-vous que nous ayons pu convaincre votre gouvernement à la con de nous aider à poursuivre nos recherches ? Non, siffla-t-elle. Ils préfèrent construire des bombes et dépenser des milliards à gâcher la vie des gens en Asie. Et le professeur a dû se débrouiller sans fonds.

— Sans fonds ? dit Remo. Quelqu'un a bien construit ce laboratoire, quelqu'un paye bien vos salaires.

Jill l'interrompit.

— Des amis. Des donations et diverses fondations qui ont compris l'importance de notre travail. Sans eux nous n'aurions jamais pu en arriver là.

— En arriver où ?

— Au point où nous pouvons tester cette invention, dit Jill, et ça marche. Du moins en théorie. Ce que nous devons faire maintenant c'est améliorer notre laser à eau. Sa puissance et son endurance. Elle tapa de la main sur la pompe de métal bleu.

Ses seins vibrèrent sous mon mince tee-shirt.

Elle sourit à Remo.

— Aimerez-vous une démonstration ?

— Quand vous voulez, dit-il spontanément. Puis il réalisa qu'elle parlait du laser à eau. D'accord, soupira-t-il.

— Elle versa un petit verre d'eau d'une carafe posée à côté.

— Bien sûr ce modèle est expérimental. Mais il montre le principe.

Elle arrêta le moteur et le laboratoire retentit d'un silence soudain.

Elle souleva le couvercle du laser et y versa le verre d'eau.

— Le dispositif utilise sa propre réserve d'eau interne, expliqua-t-elle.

Il y avait un bec sur le côté du laser un peu comme le tuyau d'une pompe à essence. Elle commença à tourner une molette de la taille d'une noix.

— Je suis en train de rétrécir le jet, dit-elle, il est ajustable.

Elle tourna le laser afin que le bec soit en face de Remo. Elle prit une assiette en acier et la tendit à Remo.

— Tenez-la devant le bec et soyez prêt, dit-elle.

Remo agrippa fortement l'assiette en acier et la tint devant le bec. Un seul verre d'eau. Quelle puissance pouvait bien être générée par un seul petit verre d'eau ?

Jill baissa une manette et la pompe recommença à grogner. Remo pouvait entendre l'engin brasser et il se rendait compte à travers le bruit de plus en plus aigu que la machine montait à sa puissance maximale. Soudain il fut presque soulevé de terre par un jet d'eau qui frappa violemment contre l'assiette en acier. Ses bras étaient rigides et Remo avait agrippé l'assiette de toutes ses forces, mais la pression de l'eau eut l'effet d'un bélier et repoussa Remo en arrière sur un mètre cinquante.

Les bras de Remo tremblaient sous l'effet de la puissance de l'eau sur l'assiette, puis la pression s'arrêta tout d'un coup, la machine ralentit jusqu'à retrouver son rythme de battement précédent.

Jill rit de l'expression de Remo.

— Je suis impressionné, avoua Remo.

— Le secret c'est l'absence du phénomène des vagues dans l'eau, dit Jill. Il n'y a pas de houle, mais seulement une force constante. Si nous réduisons le jet d'eau au plus fin il traverse le métal. Si nous utilisons un jet plus large, il l'écrase. Vous nous avez vus utiliser juste un verre d'eau. Le laser à eau contient cinq litres lorsqu'il est plein.

Elle tourna un cadran et la machine ralentit encore.

— Nous la testons actuellement pour l'endurance, dit-elle.

— Cette machine est unique ? demanda Remo.

Elle marqua une pause.

— Oui. Pourquoi ?

— Parce que je pense que quelqu'un a peut-être volé vos plans.

Savez-vous que quelqu'un est capable de provoquer des tremblements de terre et qu'il est en train de terroriser les gens de la région en les faisant chanter ?

— Eh bien, il ne pourrait pas le faire avec cette machine. Elle est trop petite. Encore au stade expérimental, dit Jill. Et quant à voler nos plans, il n'y a pas de plans. Nous avons construit le laser à eau sans rien, en improvisant au fur et à mesure. Et qui serait assez fou pour provoquer un séisme ?

— Qui ? En effet, grogna Jacki derrière Remo.

— S'il y a assez d'argent en jeu, dit Remo. Vous pouvez trouver quelqu'un d'assez fou pour faire n'importe quoi. C'est pourquoi vos amis de la mafia étaient ici tout à l'heure. Ils essayent de se placer.

— Êtes-vous détective Remo ? demanda Jill. Vous semblez bien préoccupé.

— Un détective ? Non merci. Je ne suis qu'un propriétaire de magasin qui essaye de gagner sa vie correctement, et je n'y arriverai pas si je dois payer un maître chanteur.

Le docteur Séisme s'éloigna et s'assit derrière un bureau, feuilletant ses papiers.

— Écoutez, dit Remo tout bas aux filles. Je crois que vous feriez mieux d'engager un gardien. Jusqu'à ce que toute cette histoire soit éclaircie. La mafia risque de revenir.

— Oh ! Je trouve cela stupide, dit Jill. Au fait qu'est-il arrivé aux deux hommes qui étaient ici tout à l'heure ? Qu'est-ce que vous leur avez dit ? On les a vus repartir en voiture précipitamment.

— Il n'y en a qu'un qui est reparti, l'autre est mort dans votre cuisine.

— Mort ?

— Mort.

Elle s'apprêtait à dire quelque chose, puis s'arrêta. Elle se retourna pour s'en aller.

— Vous n'avez pas d'autres questions, Remo ? Nous avons du travail.

— Bien sûr, dit Remo. On se reverra. Pourquoi ne passeriez-vous pas un de ces jours nager dans ma piscine ?

— On passera peut-être, dit Jill.

— Je suis sûre qu'on passera, appuya Jacki.

CHAPITRE XVIII

Wade Wyatt était debout au-dessus d'un fossé au bord de la route, en train de rendre tout le déjeuner de Gertie.

Remo vit la voiture blanche et noire du shérif sur le bas-côté en revenant de l'institut. Contrôle de vitesse, pensa-t-il. Quand il approcha de la voiture, il vit Wyatt, son large dos se soulevant spasmodiquement.

Il y avait à côté de Wyatt un homme d'une maigreur squelettique, vêtu du même uniforme que Wyatt. L'adjoint, se souvint Remo.

Il arrêta sa voiture sur le bas-côté et descendit, laissant tourner le moteur. Il marcha jusqu'à Wyatt, qui vomissait de plus belle.

— Ça doit être quelque chose que vous avez mangé shérif, diagnostiqua Remo.

Wyatt se retourna.

— Ah ! C'est vous. Il désigna le fossé et recommença à vomir.

Remo regarda. Il y avait deux hommes au fond du fossé. On aurait dit que les deux hommes s'étaient étranglés avec leurs propres intestins. Des morceaux d'entrailles pendaient de leurs bouches comme si leurs estomacs ayant été comprimés, leurs intestins avaient emprunté la seule sortie possible : la bouche.

— Ça alors ! dit Remo. Ils doivent manger dans le même restaurant que vous.

Wyatt avait repris le contrôle de son estomac.

— Ne parlez pas au shérif comme ça, fit l'adjoint.

— Je paie mes impôts, fiston.

— Même un contribuable n'a pas le droit de s'adresser comme ça au shérif.

— Pardon, dit Remo. Je ne voulais pas l'offenser.

— D'accord, dit l'adjoint. C'était juste pour que vous le sachiez.

Wyatt retroussa son pantalon et se laissa glisser dans le fossé.

— Qui sont-ils shérif ? demanda Remo.

— Sais pas encore. Des Ritals. Cela ne m'étonnerait pas que ce soient ces mecs-là qui aient tué Curpwell.

— Bien vu, dit Remo qui en savait plus que lui. Qui a trouvé les

corps ?

— Un coup de téléphone d'un conducteur.

Satisfait, car les poches du premier homme étaient vides, Wyatt commença à fouiller les vêtements du second. Rien là non plus. Remo remarqua que les braguettes des victimes étaient ouvertes. Il vit aussi qu'à la hauteur de leur taille chemises et pantalons étaient décolorés. Comme s'ils avaient été mouillés puis séchés rapidement au soleil.

Wyatt remonta lourdement sur la route. Presque pour lui-même, il dit :

— Deux mâles blancs non identifiés. Victimes d'un chauffard.

— Un chauffard ? Je n'ai jamais vu quelqu'un, écrasé par une voiture, qui ressemblait à ça.

— Ouais ? Qu'est-ce que vous en savez ? Vous semblez en savoir beaucoup sur beaucoup de choses, grogna Wyatt.

— Rien, dit Remo. Désolé de me mêler de ce qui ne me regarde pas.

— Ouais. C'est votre spécialité. D'abord au bureau de Curpwell. Maintenant ici. Nous en reparlerons, menaça Wyatt.

— Eh bien je m'en vais, je vais vous laisser tranquillement faire votre travail, dit Remo. Au fait, shérif, une chose...

— Quoi ?

— Connaissez-vous un endroit en ville où je puisse me procurer des huîtres crues ? Vous savez, bien grasses et juteuses ?

Wyatt pivota en hoquetant vers le fossé.

— On dirait que non, dit Remo à l'adjoint, et il s'en alla.

— Pédé, siffla Wyatt entre ses dents après le départ de la voiture de Remo, puis il continua à vomir. Ce n'était pas l'idée d'huîtres crues qui l'avait fait rendre et même pas la vue des deux corps mutilés. Il avait déjà vu des hommes morts de cette façon : Feinstein et Mc Andrew.

Ce qui avait tourmenté l'estomac du shérif Wade Wyatt c'était l'appel téléphonique qu'il avait reçu. Une voix féminine lui avait indiqué où trouver les corps et lui avait également annoncé autre chose. Elle l'avait convoqué pour une réunion le soir même. Et cela ne pouvait rien laisser présager d'autre que des ennuis.

CHAPITRE XIX

— Remo ! Remo ! Remo !

Don Fiavorante Pubescio raccrocha violemment le téléphone.

— Toujours Remo ! Ma vie doit-elle être empoisonnée par un quelconque propriétaire de magasin ?

Il baissa les yeux sur Manny « Pic-à-glace » Musso, qui était assis du bout des fesses sur une chaise longue, au bord de la piscine de Don Fiavorante, l'air fort malheureux.

— Je ne suis pas content de toi Emanuel, dit Pubescio. Pas content du tout.

Musso écarta ses mains, les paumes vers le ciel, et haussa les épaules. Il esquissa un sourire qui voulait être charmeur, mais qui ne fut qu'une grimace.

— C'était Gromucci au téléphone. Gummo est mort. Albanese est mort. Palermo est mort.

Tués par ce Remo. Et toi... Je t'envoie te renseigner sur les tremblements de terre. Tu finis par tuer un homme. Et puis après, au lieu de faire le boulot correctement, tu rentres et tu laisses tes hommes aller seuls parler au professeur. Et maintenant deux de tes hommes ont disparu. Un de tes hommes est mort. Un autre a un bras cassé. Et qui, chaque fois, derrière tout ça ? Remo !

Il se pencha agitant un doigt menaçant devant le visage transpirant de Musso.

— Sais-tu ce qui ne va pas Emanuel ? Je vais te dire ce qui ne va pas. Je suis trop bon. Je donne ma confiance et je mets mes espoirs dans des idiots. J'ai fait confiance à Gummo pour résoudre un petit problème de vignoble. C'était trop pour lui. Il en est mort. Je t'ai demandé à toi de me trouver un petit renseignement. Le fais-tu ? Non. C'est trop pour toi, alors tu reviens la queue entre les jambes. Pourquoi ? À cause d'un type qui s'appelle Remo.

Pubescio se retourna et marcha jusqu'au bout de la piscine, revint, et poursuivit :

— Que dois-je faire de toi Emanuel ?

Musso ouvrit la bouche pour parler puis la referma alors que

Pubescio continuait :

— Dois-je faire ce qu'ils faisaient dans le passé pour punir l'échec ? J'en ai tous les motifs. Personne ne pourrait me montrer du doigt et dire : « Voici Don Fiavorante Pubescio qui traite ses hommes injustement et sous l'emprise de la colère ». Personne ne pourrait dire cela si je faisais ce que j'ai le droit de faire. Mais non. Je suis trop gentil. Je t'aime trop. Alors je vais te dire quelque chose.

« Ce Remo n'est pas seulement un propriétaire de magasin. Je ne sais pas ce qu'il est, mais je sais ce qu'il n'est pas. Et ce qu'il n'est pas, c'est uniquement un propriétaire de magasin. D'une manière ou d'une autre il est lié aux personnes des tremblements de terre. Il est au courant et il peut nous dire ce que nous voulons savoir.

« Mais va-t-il nous le dire si nous l'accostons gentiment en lui disant : « Salut Mr. Remo, parlez-nous des personnes des tremblements de terre ! » Non, il ne nous dira rien de cette façon. Il nous le dira que s'il est forcé de nous le dire. Il nous le dira uniquement pour faire cesser la douleur.

« Maintenant, ai-je un homme qui peut infliger ce genre de douleur ? Hier j'aurais dit : « Oui. J'ai Emanuel Musso. C'est exactement l'homme qu'il faut pour ce job. ». Mais aujourd'hui je ne suis plus aussi sûr. Peut-être Emanuel Musso s'est-il ramolli. Peut-être est-il trop vieux maintenant pour ce job ? Peut-être devrais-je chercher un homme plus jeune, plus fort ?

Musso se redressa.

— Don Fiavorante je ne suis ni trop vieux ni trop ramolli, alors je demande une faveur. Envoyez-moi après ce Remo. Mon ami et moi nous le ferons parler, dit-il en tapotant la poche de sa veste où il gardait son pic-à-glace, enfoncé dans un bouchon.

— Tu demandes à y aller ? Tu demandes à aller après un homme qui t'a fait dire de ne jamais réapparaître sous peine de repartir les pieds devant ?

— Je demande à y aller.

— Peut-être es-tu toujours l'Emanuel Musso du bon vieux temps ? Peut-être es-tu prêt à mettre le paquet. Parce qu'il s'agit là d'une seconde chance et il n'y en aura pas de troisième. Il plongea un regard inquisiteur dans les yeux de Musso pour être sûr que ce dernier avait bien compris. Ou tu réussis cette fois-ci, ou je retire tes billes du jeu.

Musso comprit.

— Je réussirai, Don Fiavorante. J'obtiendrai les renseignements que vous cherchez. Ensuite je ferai payer à ce Remo son insolence envers vous. Je lui apprendrai une leçon très longue et très douloureuse. Après tout, ce n'est qu'un homme n'est-ce pas ?

Don Fiavorante Pubescio ne répondit pas. Il plia ses jambes, plongea dans la piscine et commença à nager quelques longueurs sous

l'eau.

CHAPITRE XX

Le shérif Wade Wyatt allait devoir faire parvenir un message important à Washington. Un message très important.

— J'écoute, dit-il. Je ne connais personne à Washington.

— Eh bien, demande à John Wayne qu'il te fasse une lettre d'introduction, connard. On se fiche de comment tu y arrives.

La fille qui parlait à Wyatt à travers le salon de la petite caravane portait un bluejean bien serré sur ses fesses et ses jambes fermes. Elle était nue à partir de la taille et ses mamelons jouaient à cache-cache derrière ses longs cheveux noirs ondulés.

Wyatt se lécha les lèvres.

— Shérif, j'ai l'impression que tes pensées ne sont guère chastes, dit-elle. Elle se rapprocha de Wyatt qui était assis sur une inconfortable chaise en bois. Il avait mal aux fesses et avait l'impression d'être un petit garçon à l'école, en train de se faire gronder par sa maîtresse.

Elle s'arrêta devant lui et rejeta ses cheveux en arrière d'un mouvement de tête. Ses mamelons fixèrent obstinément Wyatt.

— Ils te plaisent, shérif ? insista-t-elle. Ils te plaisent ?

— Oui, bégaya-t-il.

— Eh bien, ne touche pas piggy. Pas si tu veux rester en vie. Tu sais ce qui arrive aux hommes qui touchent. Feinstein, Mc Andrew. Les deux mafiosi. Ils leur plaisaient aussi. Tu ne veux pas finir comme eux ?

— Non, dit Wyatt sans mentir.

— Bon, eh bien garde ta braguette fermée, et tes lèvres cousues. Je ne vois vraiment pas pourquoi tu es tellement préoccupé. Nous allons faire de toi un homme riche.

— Je ne veux pas être un homme riche, je veux simplement être un bon shérif.

— Il était exclu que tu deviennes un bon shérif dès l'instant où le spermatozoïde pénétra l'ovule. Et si tu avais tellement envie d'être un bon shérif, tu aurais dû y penser avant d'emmener cette fille dans un motel. Avant de poser pour toutes ces jolies photos cochonnes que

nous avons de toi. Écoute piggy, tu fais ce que l'on te dit rien que pour éviter que nous distribuions ces photos. La seule raison pour laquelle on te file une partie du fric, c'est parce qu'on t'aime bien. Vraiment. Tu es un type gentil... pour un porc.

Elle se retourna et alla s'allonger sur le sofa.

Ses énormes globes s'aplatirent contre sa poitrine et elle commença distraitemment à inspecter ses mamelons, tout en parlant.

— D'abord Washington s'est mêlé de l'affaire en envoyant Mc Andrew. On les a prévenus qu'on ne voulait plus personne. Et maintenant ils envoient ce Remo Blomberg.

— Ce pédé, un homme du gouvernement ?

— Oui, avec ton intuition habituelle, tu as pensé qu'il était pédé, n'est-ce pas ? Eh bien maintenant tu vas faire parvenir un message à Washington. Tu vas leur dire que puisqu'ils continuent à envoyer des gens ici, cela va leur coûter cher. Exactement un million de dollars. En petites coupures usagées. Pas de numéros qui se suivent. Et c'est à toi qu'ils remettront l'argent. Et tu déposeras l'argent ici dans le réfrigérateur. Ce sera la dernière fois que tu nous apporteras de l'argent. Pour célébrer tout ça, nous avons un gros bonus pour toi : 25 000 dollars. Ça pourra toujours t'être utile ? Non ? Tu pourrais t'acheter une paire de revolvers avec une crosse en nacre ; une statuette en or massif du lever de drapeau au Mont Suribachi ; des épingles en forme de drapeau pour les revers de veste de tes amis, et des entrées pour toute la saison à la chambre à gaz.

Elle se tourna sur le côté, ses seins la précédant d'un quart de seconde, et regarda Wyatt.

— À moins que tu ne préfères autre chose comme par exemple voir ces jolies photos de toi au motel envoyées à tous les électeurs de San Aquino ? Tu préfères ça ?

Wyatt avala sa salive. Sa chaise était maintenant vraiment très inconfortable.

— Non, je ne veux pas ça, et vous le savez. Mais comment vais-je faire pour convaincre qui que ce soit à Washington de m'écouter ?

— Si tu avais au moins l'intelligence normale d'un cochon tu aurais déjà trouvé un moyen. Je t'ai dit que Remo Blomberg est un type du gouvernement. Alors tu n'as qu'à l'appeler. Il fera passer le message à Washington pour toi et il te trouvera l'argent. Ah ! autre chose, tu peux leur faire dire également que demain nous leur donnerons un avant-goût. Un tremblement de terre. Pas énorme. Juste un petit huit sur l'échelle Mercalli. Mais si nous n'avons pas le million nous leur donnerons le paquet. Nous arracherons la Californie du reste du pays.

— Dois-je dire ça au juif Blomberg ?

— Oui. Et fais bien attention de ne rien lui dire d'autre. Tu lui

parles de nous et tu finis au fond d'un fossé en suçant ton estomac.

— Dois-je le tuer après qu'il m'ait remis l'argent ?

— Cet ordre-là est annulé, connard, car franchement nous ne pensons pas que tu sois suffisamment fort pour ça. Nous nous occuperons de lui nous-mêmes.

— De la façon habituelle ?

— De la façon habituelle. Nous lui donnerons d'agréables souvenirs à emmener avec lui au tombeau.

— Le pauvre salaud de pédé, dit Wyatt en ricanant.

— Si tu déconnes c'est à toi que cela arrivera. Mais sans les souvenirs agréables. Maintenant il vaut mieux que tu te tires. Jacki sera de retour d'ici peu et juste ta vue la rend malade. Surtout n'oublie pas. Nous voulons l'argent ici demain soir. La secousse aura lieu dans l'après-midi. Ne reste pas sous un pont.

Wyatt se leva.

— D'accord Jill, mais je n'aime pas ça.

— Et moi je n'aime pas que tu m'appelles Jill comme si nous étions amis. Pour toi je suis « Madame ».

— Oui Madame, excusez-moi.

— Ça va piggy, fous le camp.

En rentrant chez lui le shérif Wade Wyatt avait d'autres pensées en tête. Il était injuste que la vie d'un homme soit ruinée par une seule faute. Comment pouvait-il savoir que cette fille au motel était une professionnelle et qu'il était en train de se faire piéger par des photos ?

Elles lui avaient donné un tirage des photos. Il serait l'objet de la risée générale si qui que ce soit les voyait. Il ne comprenait pas ce qui lui avait pris d'agir comme ça en vicieux. Tous ces trucs à la française. Pas étonnant que les Français ne valent pas grand-chose. Tous des malades. Des malades du sexe.

Et il n'avait même pas aimé ça. C'était bien là, le pire.

Maintenant que les jumelles avaient les photos, elles tenaient le shérif Wyatt.

Vous vous rendez compte ! Non seulement il travaillait contre son propre pays, mais en plus contre l'État souverain de Californie.

Il aurait aimé savoir que faire.

Mais elle avait dit que c'était la dernière fois. Peut-être qu'après ce coup-ci tout serait fini.

De retour dans son bureau, Wyatt mit ses pieds sur sa table et contempla longuement le téléphone avant de décrocher et de demander un numéro aux renseignements.

Il composa le numéro et le Chinetoque répondit. Lorsque la pédale Blomberg prit l'appareil, le shérif lui dit qu'il avait besoin de le voir tout de suite.

— Je serai ravi de passer, dit la pédale. Au fait comment va votre estomac ?

Wyatt repensa à l'après-midi, aux deux hommes dans le fossé. Il saisit la corbeille à papiers et vomit de nouveau.

CHAPITRE XXI

En allant au bureau de Wyatt, Remo se demandait ce que le shérif pouvait bien avoir à lui dire. Probablement voulait-il parler de la mort de Curpwell. Eh bien Remo ne lui dirait rien là-dessus : Musso lui appartenait personnellement.

Bien sûr, il pouvait s'agir d'autre chose que de Curpwell. Peut-être de quelque chose d'important. Un complot des Rouges pour empoisonner les eaux. Des écoles faisant subir aux enfants un lavage de cerveau. Ou peut-être bien quelque chose sur les gens des tremblements de terre. D'une façon ou d'une autre, la machine du docteur Séisme était derrière tout ça. Remo était prêt à parier là-dessus, il était impatient de pouvoir tirer de Jacki et Jill quelques informations à ce sujet.

Il gara sa voiture rouge devant l'immeuble d'un étage qui abritait un magasin de confection pour hommes au rez-de-chaussée, et les bureaux de Wyatt au premier.

Remo monta les escaliers quatre à quatre. La porte était ouverte, il entra sans frapper.

Wyatt était assis à son bureau, il avait plutôt mauvaise mine, pensa Remo. Peut-être avait-il découvert que quelqu'un empoisonnait sa nourriture.

— Fermez la porte Blomberg, dit Wyatt en se levant.

Remo claqua la porte du pied et s'assit sur la chaise recouverte de tissu que lui indiquait Wyatt. Le shérif laissa retomber sa lourde masse dans son fauteuil pivotant.

— Eh bien shérif, quel est votre problème ?

Wyatt avala, préparant soigneusement ses mots dans sa tête, glissa ses pouces dans sa ceinture. Il se pencha en arrière.

— Blomberg, dit-il finalement, je ne pense pas que vous soyez un propriétaire de grande surface.

— Bien sûr que je le suis, dit Remo. C'est le grand bâtiment rouge au bout de la rue. Je vais changer l'enseigne demain.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, dit Wyatt. Je sais que le magasin est à vous. Ce que je veux dire, eh bien c'est que je pense que

vous avez aussi d'autres activités.

— D'autres activités ?

— Ouais. Comme, par exemple, travailler pour le gouvernement.

Il leva une main pour faire taire Remo.

— Je ne m'attends pas à ce que vous me disiez quoi que ce soit. Mais écoutez, car c'est important.

— Je suis tout à vous shérif, dit Remo croisant les genoux.

— J'ai eu dans la soirée un appel des gens des tremblements de terre. Ils m'ont dit au téléphone qu'il y aurait une secousse demain. Assez importante. Et ils veulent que je transmette un message à Washington. Ils veulent un million de dollars sinon ils séparent la Californie en deux.

— Pourquoi me dites-vous ça à moi ? Je n'ai pas un million de dollars, dit Remo.

— Eh bien, c'est ce que je vous ai dit tout à l'heure, j'ai comme l'impression que vous travaillez pour le gouvernement. Je n'ai aucun moyen de faire parvenir le message concernant ce million de dollars à Washington. Ils vont penser que je suis un rigolo de Californien. Mais j'ai pensé que peut-être vous, en revanche, vous pourriez faire parvenir ce message. Ces gens sont dangereux et ils sont sérieux. Ils feront sauter tout l'État, Blomberg ! Nom d'un chien ! Vous voyez bien que j'ai besoin de votre aide.

— Eh bien shérif vous vous trompez, je ne travaille pas pour le gouvernement. Mais j'ai quelques contacts. Avec des personnes assez importantes. Si vous le voulez, je pourrais transmettre le message pour vous.

— Eh bien voilà quelque chose de positif, dit Wyatt. Il sourit. Peut-être cela suffira-t-il.

Remo se leva.

— Allez-vous rester ici encore un peu ? demanda-t-il.

Wyatt fit signe que oui de la tête.

— Bon, eh bien, je rentre à la maison pour passer quelques coups de fil. Je vous appellerai ici pour vous tenir au courant. Au fait ! Qui vous a appelé ?

— M'a appelé ?

— Au sujet du tremblement de terre ? Et du million de dollars ?

— Ah ouais ! Un homme. Jamais entendu sa voix avant, dit Wyatt.

— Une autre question au passage, shérif : pas d'indices sur la mort de Curpwell ?

— D'après la description de sa secrétaire, j'ai l'impression que ces Ritals que l'on a trouvés dans le fossé pourraient bien avoir quelque chose à voir là-dedans. De toute façon je fais passer sa mort pour une attaque cardiaque. Je ne veux pas émouvoir toute la ville.

— Ça a été une rude journée shérif, une attaque cardiaque, deux victimes d'un chauffard, maintenant cette histoire d'un million de dollars.

— Et c'est pas tout, dit Wyatt, on m'a parlé tout à l'heure de meurtres qui auraient eu lieu à la ferme Gromucci aujourd'hui. Trois hommes auraient été tués par deux hommes dont l'un serait un vieux Chinetoque. Mais j'ai appelé Gromucci et il m'a dit que ce n'était rien du tout. Seulement un conte de fées. Il regarda Remo avec suspicion.

— Il ne faut pas croire aux contes de fées, dit Remo sur un ton badin. Je vous appelle, shérif.

— D'accord Blomberg, dit Wyatt, et merci. J'apprécie. Vous savez qu'après tout vous n'êtes pas un mauvais garçon.

Lorsque Remo fut parti, Wyatt fixa un moment la porte de son bureau. Blomberg n'était pas si mal que ça, surtout pour un pédé. Ce sera dommage, se dit-il, en imaginant ce à quoi il ressemblerait une fois que les deux filles en auraient fini avec lui.

CHAPITRE XXII

Le docteur Harold W. Smith s'amusait avec un coupe-papier bon marché, muni d'une loupe à une extrémité, tout en écoutant Remo au téléphone.

— D'accord j'ai compris, dit-il, avez-vous des indices ? Quelque chose ?

— Rien. Je crois que la machine du docteur Séisme est impliquée. Peut-être est-ce lui ? Mais il paraît plutôt dans les nuages.

— Si c'est votre opinion allez-y.

— D'accord j'irai. Et au sujet du million ?

— Restez où vous êtes, je vous rappelle, dit Smith.

Smith raccrocha, tourna son fauteuil et fixa les eaux noires du détroit de Long Island Faire chanter le gouvernement ! C'était impensable. Mais son devoir l'obligeait à en faire part au Président. C'était une décision que lui seul pouvait prendre.

Il se retourna vers son bureau, ouvrit un tiroir et en retira un téléphone marqué d'un point rouge. Il décrocha.

À Washington le Président pria sa femme de quitter la chambre à coucher et décrocha le téléphone qu'il rangeait dans un tiroir de sa commode.

Il écouta Smith exposer les faits. Sa réaction fut immédiate.

— Payez, dit-il à Smith.

— Puis-je vous faire remarquer, monsieur, qu'une fois commencé il est difficile d'arrêter le chantage. Et dans ce cas il ne s'agit de rien d'autre que d'un vulgaire chantage. C'est à vous de décider, bien sûr.

— Et ma décision est la suivante : Nous leur paierons un million de dollars. Et s'ils arrêtent la secousse prévue pour demain nous monterons jusqu'à un million et demi. Avez-vous une telle somme disponible ?

— Oui monsieur.

— Eh bien payez.

— Comme vous voulez, dit Smith. Il raccrocha et rappela Remo.

Le Président avait tort. Il ne devrait pas payer.

Remo décrocha sur la première sonnerie.

— Oui ?

— Le Président demande que nous payions.

— Ça doit vous rendre malade, dit Remo, l'argent sort de votre budget ?

— Non seulement de mon budget mais également de vos frais. Vous allez devoir porter une paire de chaussures pendant plus d'une semaine maintenant.

— Pauvre Chiun, dit Remo, il va devoir se mettre au régime.

— Autre chose, dit Smith, le Président dit que nous paierons plus s'ils annulent la secousse de demain.

— Combien en plus ?

Smith n'arrivait pas à le dire. Il se décida :

— Un million deux cent mille.

— Je ne sais pas, dit Remo. Je ne sais pas si je peux y arriver à moins d'un million cinq.

— Faites ce que vous pourrez, grogna Smith. Il y aura un ordre de paiement à votre compte dès demain matin à la banque de San Aquino. Qui remet l'argent ?

— Le shérif d'ici. Un fanfaron de première qui s'appelle Wyatt.

— Ce serait peut-être intéressant de découvrir à qui il va remettre l'argent, hasarda Smith.

— Ne vous en faites pas, j'en ai tout à fait l'intention.

— Et, Remo, dit Smith. Soyez gentil, essayez de récupérer l'argent.

— Ah vous, c'est quelque chose ! s'esclaffa Remo en rattachant.

Il chercha le numéro de téléphone de Wyatt dans l'annuaire et l'appela.

Wyatt à l'autre bout ressemblait à un répondeur automatique.

— Ici le bureau du shérif de la région de San Aquino. C'est le shérif Wade Wyatt à l'appareil.

— Remo Blomberg. Quand pensez-vous être à nouveau contacté par ces gens ?

— Probablement dans la matinée.

— Bon. J'ai eu des nouvelles de Washington, ils paieront. Et ils paieront une prime supplémentaire de cinq cent mille dollars si le tremblement de terre de demain est annulé. Pensez-vous que c'est possible ?

— J'en sais rien, dit Wyatt, je demanderai. Comment aurai-je l'argent ?

— Je l'aurai demain, dit Remo, je vous le remettrai.

— D'accord, dit Wyatt. Ils m'ont bien précisé en petites coupures, pas de séries.

— Oui, dit Remo, je m'en occupe. Et vous me direz combien demain.

— Je vous appelle dès que je les ai eus, dit Wyatt.

— D'accord shérif, bonsoir.

Remo raccrocha, jeta un coup d'œil à sa montre et exerça sa notion du temps. Quand il sentit qu'une minute s'était écoulée, il consulta à nouveau sa montre. Cinquante-neuf secondes. Pas si mal. Il décrocha le téléphone et recomposa le numéro de Wyatt. La ligne était occupée. Donc Wyatt était en train de les contacter. Il était probablement de mèche avec eux.

Eh bien demain le shérif Wyatt y aurait droit également. Remo ne pouvait courir le risque de le tuer maintenant. Pas avant qu'il ait réuni toute la bande ainsi que l'équipement. Il ne pouvait courir aucun risque avec un engin peut-être réglé d'avance et qui pouvait déclencher un séisme.

*
* *

Wyatt tambourina sur son bureau. Le téléphone sonna onze fois avant que quelqu'un réponde.

— Wyatt à l'appareil.

— C'est Jacki. Pourquoi appelles-tu Piggy ? Je t'ai dit de ne jamais appeler.

— C'est important. Dites à votre sœur qu'elle avait raison. Blomberg travaille pour le gouvernement. Et ils paieront un million et demi si vous annulez la secousse de demain.

— D'accord, on annule. Quand aurez-vous l'argent ?

— Demain après-midi.

— D'accord cochon. Apporte l'argent après la tombée de la nuit et fais attention de ne pas être suivi.

— Ce Blomberg, s'il essaye de me suivre, je l'écrase.

— Ne t'en fais pas pour lui. Si quelqu'un te suit demain soir ce ne sera pas Blomberg. Notre ami Remo sera mort.

Au même moment la même idée occupait l'esprit d'un homme qui s'inscrivait au *Cowboy Motel*. Cet homme s'appelait Musso.

CHAPITRE XXIII

— Tout est là shérif. Un million et demi.

Wade Wyatt était debout dans le salon de Remo, ses petits yeux perçants sous son chapeau, contemplant la pile de billets dans une mallette marron.

— Petites coupures usagées, pas en séries, dit Remo. Où allez-vous les déposer ?

— Je dois les laisser ce soir sur la route 17 à un endroit spécial.

— Quel endroit ?

— Désolé Blomberg, je ne peux pas vous le dire. Si je devais être suivi, toute l'affaire serait annulée. Et vous savez ce que cela signifierait.

— Ouais c'est compris, dit Remo. Il était en maillot de bain blanc sortant à l'instant même de la piscine pour venir à la rencontre de Wyatt.

— Bonne chance, dit-il. Et si par hasard vous pouviez avoir une idée de qui sont ces gens, je connais des personnes à Washington qui aimeraient bien le savoir.

— J'essaierai, vous pouvez y compter, dit Wyatt prenant un air déterminé. Il ramassa la mallette et s'en alla. Remo le regarda se diriger vers sa voiture de police.

Sursis pour Wyatt jusqu'à la tombée de la nuit. Lorsque Remo au téléphone, ce matin-là, lui avait dit qu'il n'aurait peut-être l'argent que vers l'heure du dîner, Wyatt n'avait montré aucune inquiétude devant le mensonge de Remo.

Il ne remettait donc pas l'argent avant l'heure du dîner, Remo le rejoindrait avant.

Remo retourna à la piscine en passant par la baie coulissante de la salle à manger. Comme il la traversait il entendit la télévision qui gueulait dans la chambre de Chiun. Il s'agissait de l'interminable saga du Dr Lawrence Walters, psychiatre : le vice de Chiun : son goût immodéré pour les feuilletons de la télévision.

Qu'est-ce que l'homme avait dit sur la Californie ? Remo se posa la question en s'allongeant sur le bord dallé de la piscine. C'est

l'endroit où tous les paumés de la terre convergent avec la certitude que, comme ils seraient de toute façon malheureux, autant qu'ils aient chaud.

Il était plutôt d'accord en sentant le soleil californien lui chauffer les os. Wade Wyatt, le docteur Séisme, les jumelles, Curpwell, la mafia. Il devrait écrire un livre sur les gens intéressants qu'il avait rencontrés. Et sur les gens intéressants qu'il avait tués. Combien cela faisait-il au juste ? Il avait arrêté de compter. Dans la centaine. En tous les cas, toujours un à un. Même le massacre d'un millier de personnes commence par une seule mort. Ouais, il devrait écrire un livre. Smith serait très content. Il lui donnerait un pourcentage sur les royalties, pour qu'il soit encore plus content.

Remo se sentit partir pour un somme. Et il réalisa subitement qu'il n'était plus seul.

Il roula sur le côté et, tout à coup, il était sur ses pieds, ses mains refermées le long de son corps en équilibre sur la pointe des pieds.

Jacki et Jill étaient là. Elles portaient de légères robes jaunes qui leur arrivaient à peine en haut des cuisses et qui ne cachaient rien de leurs formes. Elles parcoururent ostensiblement des yeux le corps de Remo, il se sentit nu.

— Dis donc, c'est plutôt le genre nerveux, fit remarquer celle de gauche.

Remo compara attentivement son tour de poitrine avec celui de sa sœur.

Celle qui venait de parler était Jill, elle était plus forte.

— Et quel sens de l'équilibre, ajouta Jill. Remo se sentit ridicule, perché sur la pointe des pieds en position de combat. Il se laissa doucement retomber en position normale.

— En parlant d'équilibre, comment faites-vous donc toutes les deux pour vous maintenir debout ? Cela ressemble à une violation des lois de la nature.

— Nous encourageons les violations, répondit Jill.

— La violation dynamique j'espère ? demanda Remo.

— Il n'en existe pas d'autre, rétorqua Jill. Dites-moi, c'est tout ce que vous faites ? Traîner autour de la piscine ? Vous ne nagez pas ?

— Parfois.

— Nous sommes venues vous remercier... vraiment vous remercier pour être venu en aide au professeur hier.

— Content d'avoir pu me rendre utile. Il s'efforça de garder les yeux sur leurs visages. Un homme de seins reste un homme de seins.

— Maintenant que nous sommes venues, n'allez-vous pas nous inviter dans la piscine ?

Les filles recommençaient à avoir de l'effet sur lui, alors Remo s'assit sur le petit plongoir.

— Bien sûr, faites comme chez vous.

Elles gloussèrent devant sa gêne. Puis avec des gestes connus seuls des femmes et des chimpanzés, elles levèrent les bras derrière la tête pour défaire la fermeture Éclair de leur robe.

Elles firent lentement glisser les manches en se tortillant. Leurs robes tombèrent mollement sur le sol. Elles se débarrassèrent de leurs sandales et se tinrent immobiles et nues devant le regard de Remo. Le soleil donnant à leurs cheveux des reflets bleus, leur peau était d'un blanc crémeux comme si elle n'avait jamais été exposée au soleil. Leurs hanches étaient rondes et leurs jambes longues. Leur taille mince et, au-dessus, leur poitrine magnifique se tenait toute droite. Remo eut envie de sauter sur ses pieds et de crier. Sauf qu'il ne pouvait pas, décemment, se lever.

C'était le genre de filles dont les hommes ne rêvent même pas. Dans leurs rêves, les hommes désirent de belles femmes, mais des femmes qui restent humaines, que l'homme peut prendre, et qui soient dominées par le désir violent de l'homme.

Les jumelles devant lui étaient au-delà de ça. Elles étaient si mûres, si voluptueuses et si sensuelles qu'elles dominaient, et un homme normal s'en sentait diminué car il se savait incapable de les conquérir. Aussi violent que soit son désir, il serait consumé par leur chaleur sexuelle et se révélerait finalement inadéquat. C'est ce que pouvait ressentir un homme normal, mais Remo n'était pas normal et il sentit monter en lui un désir au-delà de tous les désirs.

— Est-ce qu'on vous gêne ? demanda Jill.

— Non, j'aime les femmes libérées.

Jill souleva ses seins avec ses deux mains.

— Bien. Nous aimons être libérées.

Elles s'approchèrent et s'assirent de chaque côté de Remo sur le plongeoir.

Elles posèrent leurs mains sur ses cuisses et Jacki lui passa un bras derrière la tête, lui plaqua un baiser sur les lèvres, un long baiser, sa langue lui fouillant la bouche.

Il sentit des mains qui tiraient sur son maillot de bain ; celui-ci tomba sur ses chevilles, puis des mains lui libérèrent les pieds. La bouche de Jacki était toujours collée à la sienne et Remo avait l'impression qu'on aspirait ses poumons. Puis elles le levèrent et il sentit des mains partout, parcourant son corps, le caressant, le frottant. À chaque mouvement qu'il faisait, il sentait se frotter contre lui des seins doux qui frémissaient à son contact.

Il n'y eut alors plus de plongeoir, les trois corps entremêlés tombèrent dans l'eau. Remo se sentit manipulé et lui et Jacki s'unirent sous l'eau.

Ils remontèrent à la surface pour respirer, puis Jill plongea,

caressant Remo avec son visage, le parcourant de sa bouche et de sa langue. Remo s'agrippa d'une main et commença une ondulation rythmique dans l'eau qui clapotait contre le bord de la piscine.

Il sentit Jill frémir spasmodiquement, son corps relâchant subitement sa pression, alors Jacki retira sa bouche de la sienne, cambra son corps et cria :

— Continuez ! Continuez !

Remo les amena doucement vers l'échelle de la piscine, les fit monter et les suivit, conscient de sa virilité.

— À l'intérieur, dit-il d'une voix enrouée.

— On va en finir avec toi maintenant Remo. En finir, en finir, dit Jill.

Ils s'avancèrent vers la porte vitrée qui donnait dans la chambre de Remo.

À ce moment-là, Chiun sortit dans le patio, Remo se sentit tout à coup gêné, et se cacha derrière Jill.

Chiun regarda les filles avec commisération et Remo avec mépris.

— Oh ! tu es mignon ! dit Jacki. Elle s'avança vers Chiun. On y va ? suggéra-t-elle.

Il se contenta de la fixer.

— Faisons une partie à quatre, proposa-t-elle.

Remo se détourna et entra avec Jill.

Chiun regarda Jacki froidement.

— Je ne joue pas en public, dit-il fermement.

— Timide ?

— Non, je suis civilisé. Seuls les animaux et les bêtes des champs s'accouplent en public.

— Et les femmes libérées, dit-elle en se laissant tomber à genoux devant lui, offrant sa poitrine voluptueuse.

— Allez viens, dit-elle, s'il te plaît, tu ne l'oublieras jamais.

— La dernière femme que j'ai eue, j'ai mis douze ans à m'en défaire, dit Chiun. Je n'ai plus besoin d'esclaves. Allez avec lui. Vous le trouverez adéquat en tous domaines. Il est exactement votre genre.

Chiun se retourna et se dirigea vers la maison avec un profond soupir de dégoût. Pauvre Remo, il ne serait jamais qu'un Américain. Toujours un amateur de vaches. Il aurait dû être laitier.

Jacki se releva et suivit Remo et Jill dans la chambre. Ils étaient déjà enlacés sur le lit, elle resta debout à côté parcourant un instant leurs corps avec ses doigts puis elle les rejoignit. Jill frémissait de nouveau. Remo sentit Jacki le tirer vers elle.

Elles étaient insatiables. C'était comme faire l'amour à une pieuvre qui serait venue pour le pomper de ses forces vives, le dessécher, le transformer en vieillard d'un seul long moment de luxure.

Dans le salon, Chiun regardait le feuilleton : « Lorsque tournent les planètes ». Il regarda aussi : « Au fond de l'aube ». Puis il se leva et éteignit la télévision.

Il entendit des pas derrière lui.

Il se retourna.

Remo était là en train de boutonner une chemise noire à manches courtes. Il portait un pantalon noir et des tennis noirs.

— Petit père, êtes-vous prêt ?

— Je suis toujours prêt. Et les femmes libérées ?

— Elles se reposent maintenant, dit Remo.

En sortant de la maison, Remo vit le mini-bus Volkswagen des jumelles garé derrière sa voiture de location rouge. Sur le siège arrière de la VW se trouvait le laser à eau. Quelles idiotes ! C'était probablement ainsi qu'elles pensaient le garder en sûreté, en le trimbalant avec elles.

Bien sûr les portes n'étaient même pas fermées. Remo vit les clefs sur le contact, il les retira et ferma la voiture.

— J'en ai pour une seconde Chiun, dit-il en retournant dans la maison.

Il ouvrit la porte de sa chambre. Jacki et Jill étaient endormies sur le lit, inconscientes, vidées, exténuées, un sourire d'extase sur leurs visages.

Il jeta les clefs sur le lit. Elles atterrirent entre les seins de Jill qui les reçut en frémissant. Elle sourit dans son sommeil.

Remo referma doucement la porte et sortit. Les laisser dormir, elles l'avaient bien mérité.

Il siffla légèrement et se dépêcha de rejoindre Chiun qui, assis à l'avant, attendait dans la voiture. Remo se déplaçait vite maintenant, si vite qu'il ne remarqua pas l'homme qui l'observait d'en face, assis dans une Cadillac noire, nettoyant ses ongles avec un pic à glace.

CHAPITRE XXIV

— Chiun, comment combat-on une force sans vibration ? demanda Remo tout en conduisant en direction de la ville.

— Il n'existe pas de forces sans vibration, dit Chiun.

— J'en ai vu une, dit Remo. Un laser à eau, il produit une puissance incroyable et pas de vibrations.

— Il y a toujours des vibrations, dit Chiun, aussi minuscules soient-elles. Tu dois sentir ses vibrations puis les relier à tes propres vibrations, jusqu'à ce que tu sois maître du rapport. Il croisa ses bras.

Après plusieurs pâtés de maisons, Remo, dit :

— Il n'y avait pas de vibrations.

Après un autre pâté de maisons, Chiun dit :

— Il y a toujours des vibrations. Comme celles que tu sens actuellement. Les sens-tu ?

Remo ouvrit ses sens un instant.

— Concentration ? dit-il.

— Oui, dit Chiun. On est suivis.

Remo regarda dans le rétroviseur. La route derrière eux était vide. Il jeta un coup d'œil à Chiun.

— Devant nous maintenant, dit Chiun. L'énorme monstre noir. Il vient de nous dépasser et de s'arrêter sur le bas-côté.

Remo ralentit légèrement sans toucher au frein, jetant un regard rapide à la Cadillac noire dans laquelle un homme assis essayait de paraître nonchalant. Remo photographia mentalement sa tête et sa nuque au passage : Musso, se dit-il.

Il consulta sa montre. Presque six heures. Il avait tout son temps d'ici à ce que Wyatt effectue sa livraison. Remo tourna à droite au premier carrefour et accéléra. Dans le rétroviseur, il vit la Cadillac noire tourner et le suivre.

Il y avait peu de monde dans la rue maintenant et Remo augmenta son allure, fonçant à travers la ville puis sur l'autoroute bordée de relais pour camionneurs et de pompes à essence.

Il se souvenait d'avoir remarqué en arrivant le premier jour, avec Smith, un endroit qui lui conviendrait parfaitement.

La Cadillac ralentissait, une voiture s'était intercalée entre elle et Remo. Remo ralentit à son tour pour laisser passer l'intrus qui finit par le dépasser et la Cadillac fut de nouveau en vue, toujours à la même distance. Remo vit alors l'enseigne au néon devant lui : « lavage automatique ». C'était bien l'endroit rêvé.

C'était une construction cylindrique, une sorte de gros tube ouvert aux deux extrémités.

La route était libre dans les deux sens. En ralentissant Remo se glissa sur la file de gauche et la Cadillac se rapprocha. Remo continua de ralentir, tout en observant la Cadillac qui se rapprochait dans le rétroviseur. Lorsqu'ils arrivèrent presque à la hauteur de la station de lavage, Remo donna un coup de volant sur la droite. Sa voiture dérapa. Le conducteur de la Cadillac fit une embardée pour éviter Remo, et quitta la route, tournant sur le chemin qui menait au poste de lavage rapide.

— Un vrai Mario Andretti, dit Chiun. Tu dois être très content de toi.

Remo se rendit compte que Chiun, lui, était content.

— Oui, petit père, dit-il en ouvrant la porte et en bondissant de la voiture.

Le conducteur de la Cadillac baissa sa fenêtre électrique, et cria à l'intention de Remo :

— Espèce d'imbécile. Ça va pas ? Vous êtes givré ou quoi ?

C'était un homme fort, avec un cou large, ses bras reposaient sur la fenêtre, et, à travers l'étoffe gris perle de son costume, on devinait un avant-bras bien musclé au poignet solide. Son visage était dur et marqué. Son nez, un morceau d'obsidienne dans sa face en lame de couteau. Le genre d'homme qui tuerait avec un pic à glace, pensa Remo.

— Vous ne pouvez pas regarder où vous allez ? lui cria Remo en contournant la voiture par-devant. Les types comme vous en Cadillac croient que la route leur appartient.

— Pourquoi m'avez-vous coupé la route ? grommela l'autre conducteur.

— Vous couper ? non mais ça va pas ? Si t'étais pas collé à moi... Sors de ta voiture que je te casse la gueule !

La porte s'ouvrit, et Musso sortit.

— Monsieur, dit-il, vous cherchez des ennuis ? Il était grand et dominait Remo.

Il commença à avancer doucement, sûrement, et Remo se mit à reculer. Il leva ses mains devant lui, les paumes en avant.

— Une seconde monsieur. Je ne voulais pas...

— Alors tu devrais apprendre à fermer ta grande gueule, dit Musso.

Il continuait à avancer. Remo était dans l'entrée du poste de lavage, reculant toujours.

Musso se rapprocha, ses yeux brillaient de joie sauvage au spectacle de la peur et de la confusion qu'il croyait lire sur le visage de son antagoniste.

Ils étaient maintenant tous les deux à l'intérieur du poste de lavage. Il y régnait silence et fraîcheur. Musso glissa une main dans la poche de sa veste et en retira un pic à glace dont la pointe était protégée par un bouchon de liège.

Il retira le bouchon et le rangea dans sa poche. La pointe du pic à glace brilla dans la lumière.

— Monsieur, une seconde, une dispute c'est une chose, gémit Remo, mais ce n'est pas une raison pour...

— Remo Blomberg, dit Musso. J'ai une raison. J'ai toutes les raisons suffisantes. N'as-tu pas dit à un de mes hommes que si je tombais sur toi, je repartirais dans un sac de nourriture pour chien ?

Il tenait son pic à glace devant lui comme un loulou son couteau à cran d'arrêt. Il avançait lentement, sa masse bloquant Remo, l'empêchant de sortir. Remo recula jusqu'à ce qu'il puisse voir du coin de l'œil qu'il était bien à la hauteur des deux chaînes où s'enclenchaient les voitures pour passer dans la machine de lavage.

— Vous êtes Musso ?

— Je suis Musso.

— Je vous attendais.

— Bien, approuva Musso avec un sourire. Avant que je te poinçonne comme un ticket de métro, qui est derrière les tremblements de terre ?

— C'est moi, dit Remo. C'est ma petite affaire de chantage personnelle. Tu crois que je vais la donner à un gang de presseurs d'oranges ?

— C'est en effet ce que je pensais.

Les deux hommes se tenaient maintenant immobiles. Musso n'était qu'à un mètre cinquante de Remo, agitant son pic à glace devant lui. Par-dessus l'épaule de Musso, Remo vit Chiun assis dans la voiture, en train de lire une carte routière de la région.

— Alors, quel est ton truc ? questionna Musso.

— J'ai essayé de l'expliquer à un de vos hommes. Avec de la vitamine E et du dioxyde de carbone.

— Me raconte pas de conneries, Blomberg ! coupa Musso.

— C'est vrai ! Demandez à n'importe qui. Demandez au gouverneur. C'est mon associé. Je l'ai pris en deuxième choix. J'ai d'abord essayé d'y intéresser la mafia, mais ils étaient bien trop occupés à manger des piments et à tabasser des confiseurs pour s'y intéresser. Et vous Musso ? Vous êtes intéressé ? Je vous offre la

moitié d'un pourcent. Cela devrait vous rapporter 137 dollars par an, facile. Ça paierait vos pics à glace.

— Continue comme ça, Blomberg. Tu creuses ta tombe.

Remo consulta sa montre. Il fallait y aller.

— Musso, dit-il, je n'ai plus le temps de jouer. Le jeu est fini.

Il avança d'un pas vers le mafioso qui plongeait en avant avec son pic à glace. Il ne rencontra que le vide, puis il vit la main de Blomberg se refermer sur la lame et la lui arracher des mains. Puis Blomberg était derrière lui, entre lui et sa voiture, agitant le pic à glace. Musso fit un pas en arrière, puis plongeait sur Remo. Il vit des étoiles. Puis ce fut la nuit.

Musso se réveilla quelques instants plus tard, courbatu et le dos mouillé. Il faisait sombre là où il était, il secoua la tête pour y voir plus clair. Et il vit. Il vit qu'il était allongé sur le toit de sa Cadillac et qu'il fixait le plafond d'un tunnel.

Il essaya de s'asseoir, mais une main le frappa à la gorge, l'obligeant à se rallonger. Il tourna la tête et vit Remo Blomberg qui lui souriait en jouant avec le pic à glace.

— Dis-moi, Musso, aimes-tu ton travail ?

— Ouais, paumé !

— Et Curpwell ? Ça t'as plu de le tuer ?

— Ouais, autant qu'un autre.

— Bon, alors, ça c'est pour toi.

La lame s'éleva dans l'air. Musso ferma les yeux pour ne pas voir venir la mort. Mais aucun organe vital ne fut touché, la lame s'enfonça dans le toit de la voiture. Après avoir traversé son poignet. Remo plia l'outil afin que Musso ne puisse pas l'enlever. Il était proprement cloué.

— Pense à moi dans la grande machine là-bas, dit Remo.

Il s'en alla. Le choc, la douleur de son poignet avaient engourdi Musso, pourtant il parvint à tourner la tête et il put voir Remo à l'entrée du poste de lavage, fouiller dans sa poche. Il en sortit quelque chose, des pièces, qu'il introduisit dans une fente.

Tout à coup Musso fut pris dans une tourmente. De l'eau brûlante lui gicla sur le visage. Des jets de savon le frappèrent de plein fouet, emplissant sa bouche et son nez, l'empêchant même de hurler, il avait l'impression que des bulles se formaient à l'intérieur de sa tête. Il tirait sur son poignet se débattant et essayant en vain de se libérer.

Puis il se laissa tomber en arrière et regarda le plafond, attiré par le bruit de deux énormes brosses cylindriques d'au moins un mètre de diamètre, qui s'abaissaient doucement, se rapprochant peu à peu de sa tête. Elles se mirent à tourner. Il sentit le premier poil de la brosse lui arracher un lambeau de peau sur le visage. Les brosses continuèrent à tourner, lui brossant le visage. Cela ne lui faisait pas plus d'effet qu'un

coup de soleil douloureux, puis la pression augmenta progressivement et il ne resta plus de peau à arracher, et il sentit sa chair à vif, brûlée par les jets de savon. Puis, il perçut vaguement le bruit de ses vêtements qui se déchiraient sous le tourbillon des brosses. Il y eut un nouveau jet d'eau brûlante, puis Musso ne se souvint plus de rien.

Remo attendit dix pleines minutes devant le tableau de contrôle du poste de lavage, puis il actionna le levier commandant la chaîne de montage et la Cadillac bondit en avant. Remo fouilla à nouveau dans sa poche.

Lorsqu'on retrouverait son corps, le lendemain matin, Musso serait propre comme un sou neuf. Remo avait introduit une pièce supplémentaire pour qu'il ait droit au super polissage à la cire.

*
* *

Dans la voiture Chiun continuait à étudier la carte.

— La Corée ne figure pas sur cette carte, dit-il à Remo quand celui-ci s'installa derrière le volant.

— Non. C'est une carte de Californie, dit Remo.

— Une carte sans la Corée n'est pas une carte, répondit Chiun qui baissa sa glace et jeta la carte par la fenêtre.

— Dis-moi, ajouta-t-il, es-tu toujours aussi mélodramatique ?

— Seulement lorsque je sais que vous êtes en train de regarder, petit père, dit Remo en démarrant.

— Regarder ? Qui regarderait une telle scène ?

CHAPITRE XXV

Il faisait presque nuit lorsqu'ils revinrent en ville, mais la voiture noire et blanche de Wyatt était toujours stationnée devant son bureau. Remo et Chiun se garèrent dans le parking du supermarché juste en face, et attendirent.

Ce fut presque une heure plus tard que Wyatt sortit de son bureau. Remo reconnut son chapeau qui se balançait de droite à gauche, alors qu'il faisait le tour de sa voiture. Il serra la mallette de cuir marron contre lui.

Wyatt marqua un temps d'arrêt avant de monter, regardant à droite et à gauche attentivement.

Il démarra, alla jusqu'au bout du pâté de maisons et prit sur sa gauche vers la sortie de la ville. Remo se glissa derrière lui, laissant une voiture entre eux.

Puis Wyatt tourna à nouveau et prit de la vitesse sur l'autoroute qui menait dans les montagnes de San Bernardino. Il faisait maintenant nuit noire. Remo éteignit ses lumières et conduisit dans le noir, cent mètres derrière Wyatt. Toutefois Remo reconnaissait la route. C'était celle qui menait à l'institut Richter.

Il s'agissait donc bien du docteur Séisme.

Il ne pouvait plus y avoir le moindre doute sur leur destination lorsque Wyatt quitta l'autoroute pour emprunter la bretelle qui ne menait qu'au promontoire où se trouvait l'institut.

Remo conserva sa distance de cent mètres. Il voyait devant lui les stops de Wyatt s'allumer et s'éteindre chaque fois qu'il freinait, puis ils restèrent allumés, signalant que la voiture s'était arrêtée.

Remo rétrograda ses vitesses et arrêta le moteur pour que Wyatt n'entende rien. Il laissa la voiture glisser doucement la ralentissant avec son frein à main. Il l'arrêta finalement à cinquante mètres de Wyatt.

« Bizarre, pensa-t-il, Wyatt s'est arrêté avant le pont qui mène au parking de l'institut. » Wyatt sortit de sa voiture. Au lieu de monter vers l'institut, il se dirigea le long de la falaise. Remo se souvint d'avoir vu la caravane par-là. Il avait aussi vu le mini-bus Volkswagen

garé devant. C'était la caravane des jumelles.

Ainsi, elles étaient derrière les tremblements de terre.

Il avait été complètement idiot de ne pas s'en être rendu compte avant. Bien sûr. Elles avaient l'invention. Elles avaient d'ailleurs probablement fabriqué plus d'un laser.

Ce pauvre imbécile de docteur Séisme n'en savait rien. C'était les femmes libérées qui avaient tout manigancé. Probablement pour l'argent.

Il posa la main sur l'épaule de Chiun.

— Suivez-le, dit-il tout bas. Allez voir ce qu'il fait et où il va. Je vous retrouverai là-haut dans le parking.

Chiun s'éloigna de la voiture, un tout petit homme en robe noire. Il s'évanouit dans la nuit.

Chiun était un Ninja, ces magiciens orientaux qui pouvaient suivre un oiseau en vol, qui pouvaient apparaître et disparaître à volonté, les hommes invisibles de l'Orient. Remo savait avec sa raison raisonnante qu'il n'y avait aucune magie, qu'il ne s'agissait que de tours et d'entraînement. Mais, au-delà de la seule raison, il savait aussi que chez Chiun il y avait plus que cela. Cela avait commencé comme ça. Mais c'était par la suite devenu une magie en soi.

Wyatt sifflait sans bruit pour lui seul en avançant le long de la cassure qui marquait l'endroit de la faille San Andréa. « Cela ferait plutôt mal de tomber dans ce gouffre, pensa-t-il. Plutôt mal. »

À moins de deux mètres de lui Chiun modelait ses pas sur ceux de Wyatt, se déplaçant doucement de côté, sans respirer, invisible, silencieux, inexistant. Il aurait pu le suivre à distance. Un torero peut travailler à un mètre cinquante d'un taureau. Mais, s'il est bon, il n'a pas besoin d'une telle distance. Et Chiun était très bon.

Remo attendit un moment, puis relançant tout doucement le moteur de sa voiture, il monta vers le parking de l'institut en passant devant la voiture de Wyatt, et se gara dans un coin où l'on ne pouvait le voir de la route.

Ainsi c'étaient les filles. Et les morts ? Le laser à eau avait servi à les écraser. C'est pourquoi leurs corps étaient mouillés autour de la taille. La force de l'eau avait expulsé leurs viscères par la bouche. Probablement après avoir fait l'amour, lorsqu'ils étaient trop faibles pour résister, pensa-t-il en revoyant la braguette ouverte des hommes dans le fossé.

Remo resta assis dans sa voiture, silencieux, des tas de choses lui revenaient, des choses qu'il aurait remarquées plus tôt s'il avait été un bon détective. La façon dont les filles avaient évité les questions sur les deux hommes de la mafia qu'elles venaient probablement de tuer. Le ricanement de l'une lorsque l'autre avait dit « qu'ils monteraient en route. »

Il se souvint aussi d'autre chose. Avoir vu le laser à eau, à l'arrière, de la Volkswagen des filles devant chez lui. Elles étaient venues pour s'en servir sur lui. Après l'avoir vidé et exténué.

Il se sourit à lui-même. Un point, Remo. Plutôt deux d'ailleurs.

Il n'entendit pas la porte de la voiture s'ouvrir. Il ne sut que Chiun était là que lorsqu'il sentit une présence à ses côtés.

— Où est-il allé ? demanda Remo.

— Il y a une caravane là. Il a porté la mallette à l'intérieur et la mise dans le réfrigérateur. Je l'ai enlevée. La voici.

Remo entendit démarrer la voiture de Wyatt en bas, et peu après il vit les lumières ovales qui filaient au loin sur la route.

Chiun avait l'argent sur ses genoux. Qu'arriverait-il s'ils ne remettaient pas l'argent dans la caravane des filles ?

« On verra bien », se dit Remo.

Il mit le moteur en marche et quitta le parking. Smith serait content de récupérer son argent. Et Remo serait content d'attraper les filles.

Mais quand il arriva chez lui, les filles étaient parties.

CHAPITRE XXVI

« C'était l'homme le plus courageux que j'aie jamais rencontré.

« C'était le plus intelligent, le meilleur, un Américain à cent pour cent, comme je n'en ai jamais connu.

« C'était l'ennemi des transgresseurs de loi, aussi puissants et forts soient-ils.

« C'était... », c'était le shérif Wade Wyatt, et il était mort. Il gisait nu sur son lit dans sa chambre à coucher sous un agrandissement de cinq mètres de haut du lever du drapeau au mont Suribachi, dans sa maison style ranch.

Le lit était trempé à hauteur de la taille et ses entrailles lui ressortaient par la bouche. L'horreur se lisait dans ses yeux grands ouverts.

Brace Cole, son adjoint, était là, regardant le corps du shérif, pensant à son éloge funéraire, suçant de la guimauve. Il n'avait pas encore réalisé que le shérif avait connu une mort atroce.

Cole était maintenant prêt au cas où quelqu'un lui demanderait de faire une déclaration.

Il regarda autour de la pièce. Ne trouva aucun indice. Regarda encore le corps du shérif Wade Wyatt. La même chose que les deux Ritals trouvés dans le fossé. La même chose que Feinstein et le type de géologie de Washington.

Les hommes dans le fossé. Qu'avait donc dit Wyatt ?

« Ça ne m'étonnerait pas qu'il ait quelque chose à voir là-dedans. » C'était ce qu'avait dit Wyatt, et il parlait de Remo Blomberg, ce petit malin qui avait le magasin.

Eh bien, si le shérif Wyatt, à cause de sa grandeur d'âme, tolérait beaucoup de choses avant de claquer, ce n'était pas le cas de Cole, qui était maintenant shérif en titre du comté de San Aquino, en attendant une élection qui aurait lieu d'ici soixante jours pour le mandat interrompu de Wade Wyatt. Brace Cole n'avait aucunement l'intention de laisser Blomberg s'en tirer comme ça.

L'étui à revolver de Wade Wyatt pendait à la tête du lit, Brace Cole alla y retirer le revolver calibre 44. Il fit tourner le barillet pour

voir s'il était chargé, puis caressa les encoches sur la crosse.

— Shérif, promit-il au visage de Wyatt recouvert d'intestins, nous allons ajouter une autre encoche à votre revolver.

Puis il sortit dans la nuit profonde de San Aquino. Il était minuit. Il n'avait pas remarqué le mot tapé à la machine par terre près du lit. Qui disait :

« Salopards d'Américains. Maintenant vous payerez. »

*
* *
*

De l'autre côté de la ville, Remo assis sur le canapé de daim bleu dans son salon, parlait au téléphone avec Smith. Chiun portant toujours sa robe noire, était assis par terre dans la salle à manger, regardant la piscine faiblement éclairée.

— La mafia n'est plus dans la course, dit Remo. Je ne pense pas qu'ils reviendront. Mais maintenant, je dois en finir avec les filles. Les assistantes du docteur Séisme.

— Pourquoi pensez-vous qu'elles aient fait ça ?

— Qui sait ? Elles parlent comme des radicaux. Encore des individus qui haïssent leur pays ? Ou peut-être, aiment-elles tout simplement l'argent. Ah ! en parlant d'argent, on a récupéré le vôtre.

— Remercions Dieu pour ces petites bontés, dit Smith. Vous feriez mieux de vous occuper des filles avant qu'elles ne fassent des bêtises.

— J'y vais, dit Remo. Nous y allons maintenant.

Il raccrocha et lança :

— Venez Chiun, on y va.

Le vieil homme se leva et suivit Remo qui sortait. Ils quittèrent la maison quatre minutes avant l'arrivée de Brace Cole.

Lorsqu'il vit que sa proie s'était envolée, il envoya un message radio de sa voiture.

— Avertissement à tous les secteurs de la région de San Aquino. Recherchons voiture rouge, plaque de location, conduite par personne répondant au nom de Remo Blomberg. Peut être accompagné d'un Chinetoque. Les deux sont soupçonnés de meurtre. Ils sont dangereux, probablement armés et doivent être approchés avec précaution.

Remo gara sa voiture dans un coin sur le parking de l'institut Richter, loin des regards indiscrets. Cela avait été un voyage rapide. Il avait le pied au plancher lorsqu'il fut pris en chasse par une voiture de police, la sirène hurlant à tout va, mais Remo réussit à la semer en éteignant ses lumières et en prenant la bretelle qui menait à l'institut. Il regarda la route en contrebas. Personne ne le suivait.

Chiun et lui descendirent un escalier amovible qui menait à la

caravane des jumelles. Le minibus Volkswagen n'était pas là. Remo et Chiun entrèrent dans la caravane, et attendirent les filles dans le noir.

« Si elles devaient provoquer un tremblement de terre, un gros, elles le feraient par ici », se dit-il, en espérant qu'il avait raison et qu'elles ne s'étaient pas tout simplement enfuies. C'était à cet endroit que la faille était fermée, là où il y avait la plus grande pression et là où elles devraient installer leur laser à eau, si elles souhaitaient déchirer la Californie.

Faire sauter la Californie ? Combien ? Treize millions de personnes ? Et combien d'entre-elles mourraient ? Un million ? Deux millions ? Combien y perdraient leurs maisons et leurs racines ? Leurs affaires ?

Un million de corps. Si on les étendait côte à côte, on recouvrirait la moitié du pays.

Remo entendit un moteur, le petit bruit d'un moteur quatre cylindres, puis des portes se fermant, puis des voix. Il se fit tout petit sur sa chaise.

— Quel gouvernement menteur et voleur. Ils ont dû faire suivre Wyatt par quelqu'un qui a ensuite repris l'argent.

Ce devait être Jill.

— Eh bien maintenant, ils vont payer.

— Je ne crois pas, intervint Jacki. Je crois que le *pig* a essayé de garder l'argent pour lui.

Il y eut un rire étouffé, puis Jacki poursuivit :

— Tu as vu la tête qu'il faisait quand il a vu le laser à eau. Pauvre salaud il a même pas eu la chance de tremper sa mèche.

Elles étaient maintenant devant la caravane.

— Je me sentirais mieux si nous avions eu l'occasion de nous en servir sur Remo. Au fait, qu'a-t-il bien pu nous faire ? demanda Jill.

— Je ne sais pas, répondit Jacki. Cela n'est jamais arrivé avant. Mais je pense que cet adjoint idiot s'occupera de Remo. Surtout depuis que nous lui avons téléphoné pour lui dire que nous avions vu Blomberg quitter la maison de Wyatt. Quand il trouvera le cadavre de Wyatt, il s'occupera de Remo.

— Peut-être, dit Jill. Viens. Nous allons mettre l'équipement en place et partir d'ici avant que tout l'État ne saute. Pays de cons !

Remo entendit des pas s'éloigner dans un bruit de brindilles et de feuilles foulées. Il se leva et regarda par la fenêtre. Il vit sous la clarté de la lune les deux filles tenant chacune un laser à eau.

Elles montèrent le long de la faille, jusqu'à l'endroit où, Remo le savait, se trouvaient les deux tuyaux enfoncés dans le sol.

— Allons-y Chiun, murmura-t-il.

— J'attendrai, dit Chiun.

— Pourquoi ?

— Parce que je crois qu'il sera bénéfique d'attendre. Toi tu y vas. Remo haussa les épaules et sortit silencieusement de la remorque. Qu'est-ce que Chiun pouvait bien avoir en tête ?

Il y avait sûrement quelque chose. Mais quoi ?

Remo, toujours habillé de noir, suivit les jumelles.

Elles étaient à quinze mètres devant. Lorsqu'elles arrivèrent à une clairière, elles s'arrêtèrent. Elles se mirent tout de suite au travail. Elles relièrent les lasers à eau l'un à l'autre pour doubler leur puissance. Puis elles les traînèrent jusqu'aux tuyaux qui sortaient de terre afin de les y brancher.

Remo avança dans la clairière.

— Salut les filles, dit-il gaiement.

Elles restèrent figées, accroupies au-dessus de leur équipement.

— Remo ! sifflèrent-elles à l'unisson.

— Eh oui ! C'était tellement bon aujourd'hui que j'ai pensé revenir pour en redemander.

Une des filles se leva. De profil, il pouvait voir qu'il s'agissait de Jill. Elle marcha lentement vers lui les bras ouverts comme pour l'accueillir.

— Nous n'avons pensé qu'à ça, dit-elle. Se léchant les lèvres dans la clarté de la lune, elle arriva à la hauteur de Remo, et le prit dans ses bras serrant sa poitrine contre lui.

— Sais-tu ce que je pense ? fit Remo doucement.

— Quoi ?

— T'es belle à faire rêver un taureau.

Il la repoussa et elle tomba à la renverse. Jacki était toujours penchée sur les lasers à eau, et il se dirigea vers elle. Soudain le sol trembla et une explosion déchira l'air. Remo fut projeté par terre. Il sentit une douleur perçante lui brûler l'épaule.

Une voix retentit, amplifiée par un porte-voix.

— Remo Blomberg, je sais que vous êtes là. Ici le shérif Brace Cole. Je vous arrête pour le meurtre du shérif Wade Wyatt. Maintenant remontez ici ou la prochaine grenade atterrira sur vos genoux.

Remo était abasourdi. La grenade l'avait manqué de peu, et il sentait un filet de sang lui couler le long du bras gauche. Son épaule avait été touchée.

Il secoua la tête pour reprendre ses esprits, il vit Jacki qui s'éloignait des lasers à eau. Le battement familial avait commencé.

— Trop tard salaud ! dit-elle. Tout l'État va sauter.

Les lasers à eau commençaient à brasser. Remo pouvait presque sentir l'énergie augmenter à l'intérieur.

— Viens Jacki, dit Jill de derrière Remo, partons d'ici.

— Shérif, cria-t-elle. Nous allons monter. Ne tirez pas ! Il nous

tenait prisonnières. Ne tirez pas !

— Allez-y, résonna la voix de Brace Cole. Je vous couvrirai... puis la voix s'arrêta au milieu de sa phrase.

Remo se leva. Une autre voix se fit entendre à travers le porte-voix, parlant l'anglais avec un accent chantant connu.

— Le shérif a décidé de faire la sieste.

C'était Chiun.

— Désolé les filles, dit Remo.

Elles l'attaquèrent. Avec leurs ongles, leurs doigts, leurs pieds et leurs poitrines. Elles le manquèrent. Remo attrapa les filles par-derrière, un bras autour de chacune d'elle, les tenant par les seins, il les traîna jusqu'au gouffre qui formait la faille San Andréa. Il les y poussa. Elles firent un bruit mou en touchant le fond, quatre mètres plus bas. Remo se retourna vers les deux lasers à eau. Ils hurlaient maintenant, la force de pression à l'intérieur étant presque montée à son maximum, d'ici peu ils déverseraient leur force gigantesque à l'intérieur des tuyaux, une telle concentration de pression déchirerait l'État en deux.

Remo chercha des interrupteurs. Les machines continuaient. Il ne trouvait pas comment les arrêter.

Il saisit l'embranchement des lasers aux tuyaux et tira. Les joints sautèrent juste au moment où l'eau commençait à s'engouffrer dans les tuyaux.

La force jaillissante de la pression paralysa les bras de Remo. Il pivota. L'eau se précipita en flots puissants. De toutes ses forces Remo l'orienta vers le gouffre, dans la faille.

L'eau se déversait dans la faille. La terre se mit alors à gronder et Remo, fasciné, la vit se refermer. Les filles hurlèrent, mais les parois se refermant sur elles étouffaient leurs cris. Les lasers furent à sec.

Remo regarda l'endroit où il y avait eu un trou dans la terre.

— C'est le business, chéries.

Deux vies contre peut-être un million.

Quand même... elles avaient des seins superbes.

La terre bougea de nouveau et Remo fut renversé. Il tomba lourdement sur son épaule blessée. Une autre grenade, pensa-t-il.

Mais ce n'était pas une grenade. Le sol vibra et trembla.

Un séisme, réalisa Remo horrifié. Mais comment ? Les lasers avaient été déconnectés.

Il se redressa péniblement, encore vacillant, il avança. Mais la force venait de la direction opposée.

Avaient-elles installé un autre engin à retardement ? Alors pourquoi avaient-elles travaillé sur celui-ci ?

Remo démarra sur le sol instable, courant le long de la faille rocheuse, essayant de trouver la source de cette nouvelle puissance. Il

courait lourdement et se rendit compte qu'il perdait du sang. À ce moment-là une ombre, petite et noire, passa devant lui à une telle vitesse qu'il eut l'impression, lui, de faire du sur-place. Elle le distança très rapidement. C'était Chiun, le Maître de Sinanju, qui courait à travers la terre mouvante et glissante comme si c'était une piste olympique.

Remo courait à sa vitesse maximum, mais Chiun continuait à prendre de l'avance. Alors que les jambes de Remo frappaient le sol mouvant, Chiun, lui, semblait glisser sans faire de mouvements, avançant grâce à une force interne, ses jambes ne faisant que suivre. Chiun s'éloigna davantage dans la nuit.

Les oiseaux, pourtant en sûreté dans le ciel, poussaient des cris d'alarme. La terre grondait et l'air devenait irrespirable.

Remo déboucha sur une clairière, et là, monté sur des tuyaux d'aluminium, il vit un laser géant. Vingt fois plus grand que ceux que Remo avait vus avant.

Le docteur Séisme était agenouillé entre les tuyaux. Il ne priait pas. Il souffrait et cela Remo le savait car la silhouette noire de Chiun se tenait au-dessus de lui, une main lui serrant le cou comme s'il n'était qu'un pigeon.

La clairière avait la taille de la moitié d'un terrain de football. Il y régnait un calme qui tranchait avec le tumulte environnant comme si une main mystérieuse maintenait ce lieu immobile au milieu d'une mer déchaînée.

Remo tomba presque à cause de l'immobilité de la terre. Ses réflexes étant habitués aux vibrations. Il s'avança rapidement vers les deux hommes.

Remo entendit le docteur Séisme grogner :

— Cela ne peut s'arrêter. Personne ne peut l'arrêter. Il se nourrit de sa propre progression. Il se régénère lui-même.

— Ce qui a été entrepris peut être arrêté. La voix de Chiun était posée et uniforme. Comme la lune.

— Ils n'ont pas voulu m'écouter, s'ils l'avaient fait, je n'aurais pas eu besoin d'en arriver là, dit le docteur Séisme.

Chiun relâcha son emprise.

— Il a dit tout ce qu'il savait, dit Chiun.

— Où sont Jacki et Jill, mes filles ? s'enquit le docteur Séisme en regardant Remo. Elles devaient me rejoindre ici.

— Elles sont là où elles doivent être, dit Remo. Comment arrêtez-vous cette machine ?

— On ne peut pas l'arrêter, pleurnicha le docteur Séisme.

— Il dit la vérité, dit Chiun. Il a succombé à la douleur et a dit tout ce qu'il savait. Chiun observa les tuyaux d'aluminium du laser à eau.

— C'est la machine sans vibrations ?

— Oui, dit le docteur Séisme.

— Elle va faire couler de l'eau dans la roche avec une très grande pression, expliqua Remo à Chiun. L'État sautera le long de la faille. Il était forcé de crier pour se faire entendre.

— Cet endroit est libre de toute vibration car cette machine les a absorbées ? demanda Chiun.

— Oui, dit le docteur Séisme.

— Vous avez tort, murmura Chiun. Tout ce qui bouge contient des vibrations. La vie est vibration.

— Ça c'est votre philosophie, ce n'est pas la science, rétorqua le docteur Séisme. Puis il se mit à pleurer sur le sort de ses filles, les appelant ses pauvres bébés innocents.

Chiun regarda Remo.

— Si ceci est votre science et si c'est cela qu'elle vous a apporté alors je dis que votre science est fausse. La vie est vibration, le mouvement est vibration, être est vibration. L'univers est vibration. Votre science a inventé une machine qui semble avoir oublié les vibrations. Je vais devoir les lui rappeler.

— Chiun ! dit Remo, il voulait l'avertir, mais ne savait pas comment.

— Tu crois que la science est une chose et l'âme de l'homme une autre ?

— Chiun, ceci est une machine. S'il s'agissait d'un millier d'hommes, petit père, je ne douterais pas de vous.

— C'est la même chose, dit Chiun, et il surveilla rapidement les longs tuyaux et le bec géant qui pointait vers le nombril de la terre. Je vais rappeler à cette machine insolente la réalité des vibrations.

— Nous sommes tous condamnés, hurla le docteur Séisme avec un rire de désespoir, un dernier défi avant la fin.

— Inconscient, dit Chiun à la silhouette agenouillée. Puis il disparut derrière les tuyaux.

Remo eut l'impression qu'on jouait des cymbales contre ses oreilles, qu'on actionnait des ficelles dans ses jambes, tout à coup il sautait comme un pantin, faisant des soubresauts désordonnés, ses jambes partant dans tous les sens. Puis une énorme vibration le frappa de plein fouet, son corps bien accordé faillit craquer. Il était par terre, du sang emplissait sa bouche. Sa vue se troubla.

On le retourna, et il vit la lune là-haut comme une vague ampoule jaune. Il grogna puis respira. Quelque chose cacha la lune. Il entendit la voix de Chiun qui se tenait au-dessus de lui :

— Elle est cassée. Hé ! Hé ! Rien ne fonctionne en Amérique sauf moi.

— Oh ! gémit Remo que s'est-il passé ?

— J'ai appris à cette petite invention à ne pas oublier les vibrations.

— Ne laissez pas le docteur Séisme s'échapper, dit Remo. Il sentit des sueurs froides dans son dos.

— S'échapper ? Il est dans un état pire que toi. Il est mort, son corps n'a pas été capable d'encaisser quelques petits coups.

— Quelques petits coups ? J'ai failli mourir.

— L'année dernière tu as mangé un hamburger avec du ketchup et m'a soutenu que cela ne pouvait te faire aucun mal. Il y a deux ans, c'était un steak. Et même au moment de votre Noël tu ingurgitais une boisson pétillante pleine de sucre et malgré tout ça, tu te plains maintenant de quelques coups.

— Est-ce que je m'en remettrai ?

— Pas si tu tues ton corps avec ta bouche.

— Je veux dire pourrai-je marcher à nouveau ? Est-ce que j'ai gagné le gros lot ?

— Tu veux dire, est-ce que tu retourneras à ton état précédent de performance de pacotille, d'habitudes alimentaires grossières et de manque de respect ?

— Vous aimez prendre avantage sur les faibles hein ?

— Quand je te dis de ne manger que des aliments sains, je t'aide. Mais tu ne veux pas qu'on t'aide. Quand je t'enseigne les bonnes attitudes mentales, tu les oublies. Tu ne veux pas que l'on t'aide. Maintenant tu me demandes de t'aider. Comment saurais-je si tu vas l'accepter ?

— Je l'accepterai. Je l'accepte déjà espèce de gredin.

— L'insolence, ça oui, tu l'apprends bien.

— S'il vous plaît.

— Respire à fond, ordonna Chiun comme si Remo était dans ses premières journées d'entraînement, quand il écoutait le vieil Oriental lui expliquer » que toute force venait d'abord de la respiration.

La respiration était pénible, puis Remo sentit un nouveau choc et il était debout. Les pieds dans des flaques d'eau. Le corps du docteur Séisme était plié en deux, son menton reposant sur l'aîne, sa colonne vertébrale brisée.

Derrière lui les tuyaux d'aluminium avaient aussi cassé, et l'eau se répandait, inoffensive maintenant, dans toutes les directions.

La lune se reflétait dans le sol trempé. Les oiseaux s'étaient calmés. La nuit californienne sentait bon l'air frais et riche.

— Lorsque la machine se rappela ses vibrations elle mourut, expliqua Chiun.

— Ah, alors, évidemment, railla Remo. Et avec les grille-pain électriques ? Vous vous en sortez ?

— Mieux que vous, jeunes hommes blancs, fit Chiun en se servant

de ce que Remo savait être son insulte suprême.

— Vous ne sauriez pas par hasard quel est le résultat géologique de tout ça ? demanda Remo.

— La terre est blessée et un jour elle hurlera de douleur. Je ne désirerais pas être présent ce jour-là.

— Je pense que cela veut tout dire.

CHAPITRE XXVII

Le mini-rapport par téléphone fut une vraie partie de plaisir. Smith était sincèrement choqué d'apprendre que le docteur Séisme était derrière cette machination. Et tout à coup Remo réalisa pourquoi.

— Vous lui versiez de l'argent. Avouez-le. C'était un des nôtres. C'est pour cela que vous ne pensiez pas qu'il était mêlé à cette histoire. Avouez.

— Je ne connais pas tous les gens que nous payons, dit Smith sèchement.

Remo coinça le récepteur entre son menton et son épaule et referma la porte de la cabine téléphonique.

— Ouah ! Ça c'est quelque chose. Vous payiez un gars qui a failli détruire la moitié de la Californie !

— N'oubliez pas le million et demi, rétorqua Smith.

— Quel perdant vous êtes, au fond, conclut Remo.

Mais le clic du téléphone de l'autre côté du continent interrompit son rire de satisfaction. Le plaisir disparut comme la monnaie de l'appareil. Remo força la botte d'un simple coup de ses doigts tendus, brisant la serrure. Il ramassa les pièces puis, une fois dehors, il les lança à la lune californienne. Il la manqua.

[1] La ptomaine (du gr. ptôma, cadavre) alcaloïde toxique provenant de la décomposition des matières organiques. (Petit Larousse).